



Université du sud de la vallée.



Faculté de la pédagogie d'Hurghada.

Université du sud de la vallée

Faculté de la pédagogie d'Hurghada

Section de français.

Textes modernes

Dr/ Mohamad Fekry

Première Année

Université du sud de la vallée.

Faculté de la pédagogie d'Hurghada.

Section de français.

Matière : Textes modernes.

Année : Première année.

Pages du livre : 165

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

	<u>Pages</u>
Table Analytique des Matières :	3 - 4
<input type="checkbox"/> Chapitre "I" : " <u>La Mare au diable</u> " de George Sand (quinze chapitres du Corpus).....	5 - 50
Chapitre "II" : La structure du roman : - Sujet et source. - Exposition. - Action. - Dénouement.	51
○ La structure du roman :	52 - 53
-Le sujet et la source du roman.....	54 - 62
-L'exposition du roman	63 - 64
-L'action du roman	65 - 70
-Le dénouement du roman	71 - 74
<input type="checkbox"/> Chapitre "III" :	75
Les Thèmes importants dans le roman : - Le Thème de l'amour : <input type="checkbox"/> L'amour conjugal. <input type="checkbox"/> L'amour maternel - La nature champêtre.	
Les thèmes importants dans " La Mare au diable " de Georges Sand :	76 - 78
- Le thème de l'amour :	78
* L'amour Conjugal :	78 - 81
* L'amour Maternel :.....	82
- La nature champêtre :	83 - 90
<input type="checkbox"/> Chapitre "IV" :	91
La peinture des personnages dans le roman : <u>Les Personnages Principaux :</u> <u>Les hommes</u> : Germain. <u>Les femmes</u> : La petite Marie. <u>Les Personnages Secondaires (les silhouettes) :</u> Le père Maurice. La mère Maurice. La veuve Guérin. Le petit-Pierre.	

○ La peinture des personnages dans " La Mare au diable_ ".....	92 - 93
- Les personnages principaux :	94
□ Les Hommes :.....	95
- <u>Germain</u>	95 - 97
□ Les Femmes :	98
- <u>La petite Marie</u>	98 - 99
- Les personnages secondaires (les silhouettes) :.....	100
- <u>Le père Maurice</u>	101 - 102
- <u>La mère Maurice</u>	103 - 105
- <u>La veuve Guérin</u> :	105 - 106
- <u>Le petit-Pierre</u> :	107 - 109
CONCLUSION.....	110
- La personnalité artistique de George Sand. - Par quoi se distingue-t-elle de ses contemporains ?	
- La Personnalité artistique de George Sand :	111 - 115
- Par quoi se distingue-t-elle de ses contemporains ?	116 -119
- L'ÉTRANGER :	120
- <u>Analyse critique</u> :	121
- GENÈSE DE "L'ÉTRANGER" :	121 - 130
"L'ÉTRANGER" DANS L'ŒUVRE DE CAMUS.....	131 - 136
- Résumé :	137 - 146
- Forme et interprétation : LE CADRE	147 - 149
- L'art de Camus :	150 - 156
- Conclusion :	157 - 159

<u>Bibliographie</u> :	160 - 165
-------------------------------------	------------------

CHAPITRE “I”

LA MARE AU DIABLE

George Sand

GEORGE SAND

LA MARE AU DIABLE

III

LE PÈRE MAURICE

-- Germain, lui dit un jour son beau-père, il faut pourtant te décider à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuf de ma fille, et ton aîné a sept ans. Tu approches de la trentaine, mon garçon, et tu sais que, passé cet âge-là, dans nos pays, un homme est réputé trop vieux pour entrer en ménage. Tu as trois beaux enfants, et jusqu'ici ils ne nous ont point embarrassés. Ma femme et ma bru les ont soignés de leur mieux, et les ont aimés comme elles le devaient. Voilà petit-Pierre quasi élevé ; il pique déjà les bœufs assez gentiment ; il est assez sage pour garder les bêtes au pré, et assez fort pour mener les chevaux à l'abreuvoir. Ce n'est donc pas celui-là qui nous gêne ; mais les deux autres, que nous aimons pourtant, Dieu le sait, les pauvres innocents nous donnent cette année beaucoup de souci. Ma bru est près d'accoucher et elle en a encore un tout petit sur les bras. Quand celui que nous attendons sera venu, elle ne pourra plus s'occuper de ta petite Solange, et surtout de ton Sylvain, qui n'a pas quatre ans et qui ne se tient guère en repos ni le jour ni la nuit. C'est un sang vif comme toi : ça fera un bon ouvrier, mais ça fait un terrible enfant, et ma vieille ne court plus assez vite pour le rattraper

quand il se sauve du côté de la fosse, ou quand il se jette sous les pieds des bêtes. Et puis, avec cet autre que ma bru va mettre au monde, son avant-dernier va retomber pendant un an au moins sur les bras de ma femme. Donc tes enfants nous inquiétant et nous surchargent. Nous n'aimons pas à voir des enfants mal soignés ; et quand on pense aux accidents qui peuvent leur arriver, faute de surveillance, on n'a pas la tête en repos. Il te faut donc une autre femme et moi une autre bru. Songes-y, mon garçon. Je t'ai déjà averti plusieurs fois, le temps se passé, les années ne t'attendront point. Tu dois à tes enfants et à nous autres, qui voulons que tout aille bien dans la maison, de te marier au plus tôt.

-Eh bien, mon père, répondit le gendre, si vous le voulez absolument, il faudra donc vous contenter. Mais je ne veux pas vous cacher que cela me fera beaucoup de peine, et que je n'en ai guère plus d'envie que de me noyer. On sait qui on perd et ne sait pas qui l'on trouve. J'avais une brave femme, une belle femme, douce, courageuse, bonne à ses père et mère, bonne à son mari, bonne à ses enfants, bonne au travail, aux champs comme à la maison, adroite à l'ouvrage, bonne à tout enfin; et quand vous me l'avez donnée, quand je l'ai prise, nous n'avions pas mis dans nos conditions que je viendrais à l'oublier si j'avais le malheur de la perdre.

-- Ce que tu dis là est d'un bon cœur, Germain, reprit le père Maurice; je sais que tu as aimé ma fille, que tu l'as rendue heureuse, et que si tu avais pu contenter la mort en passant à sa place, Catherine serait en vie à l'heure qu'il est, et toi dans le cimetière. Elle méritait bien d'être aimée de toi à ce point-là, et si tu ne t'en consoles pas, nous ne nous en consolons pas non plus. Mais je ne te parle pas de l'oublier. Le bon Dieu a voulu qu'elle nous quittât, et nous ne passons pas un jour sans lui faire savoir par nos prières, nos pensées, nos paroles et nos actions,

que nous respectons son souvenir et que nous sommes fâchés de son départ. Mais si elle pouvait te parler de l'autre monde et te donner à connaître sa volonté, elle te commanderait de chercher une mère pour ses petits orphelins. Il s'agit donc de rencontrer une femme qui soit digne de la remplacer. Ce ne sera pas bien aisé : mais ce n'est pas impossible ; et quand nous te l'aurons trouvée, tu l'aimeras comme tu aimais ma fille, parce que tu es un honnête homme, et que tu lui sauras gré de nous rendre servie et d'aimer tes enfants.

--C'est bien, père Maurice, dit Germain, je ferai votre volonté comme je l'ai toujours faite.

--C'est une justice à te rendre, mon fils, que tu as toujours écouté l'amitié et les bonnes raisons de ton chef de famille. Aisons donc ensemble au choix de ta nouvelle femme. D'abord je ne suis pas d'avis que tu prennes une jeunesse. Ce n'est pas ce qu'il te faut. La jeunesse est légère ; et comme c'est un fardeau d'élever trois enfants, surtout quand ils sont d'un autre lit, il faut une bonne âme bien sage, bien douce et très portée au travail. Si ta femme n'a pas environ le même âge que toi, elle n'aura pas assez de raison pour accepter un pareil devoir. Elle te trouvera trop vieux et tes enfants trop jeunes. Elle se plaindra et tes enfants pâtiront.

--Voilà justement ce qui m'inquiète, dit Germain. Si ces pauvres petits venaient à être maltraités, haïs, battus ?

--A Dieu ne plaise ! reprit le vieillard. Mais les méchantes femmes sont plus rares dans notre pays que les bonnes, et faudrait être fou pour ne pas mettre la main sur celle qui convient.

--C'est vrai, mon père : il y a de bonnes filles dans notre village. Il y a la Louise, la Sylvaine, la Claudie, la Marguerite... enfin, celle que vous voudrez.

--Doucement, doucement, mon garçon, toutes ces filles-là sont trop jeunes ou trop pauvres... ou trop jolies filles ; car, enfin, il faut penser à cela aussi, mon fils. Une jolie femme n'est pas toujours aussi rangée qu'une autre.

--vous voulez donc que j'en prenne une laide ? dit Germain un peu inquiet.

--Non, point laide, car cette femme te donnera d'autres enfants, et il n'y a rien de si triste que d'avoir des enfants laids, chétifs, et malsains. Mais une femme encore fraîche, d'une bonne santé et qui ne soit ni belle ni laide, ferait très bien ton affaire.

--Je vois bien, dit Germain en souriant un peu tristement, que, pour l'avoir telle que vous la voulez, il faudra la faire faire exprès : d'autant plus que vous ne la voulez point pauvre, et que les riches ne sont pas faciles à obtenir surtout pour un veuf.

--Et si elle était veuve elle-même, Germain ? Là une veuve sans enfants et avec un bon bien ?

--Je n'en connais pas pour le moment dans notre paroisse.

-- Ni moi non plus, mais il y en a ailleurs.

-- vous avez quelqu'un en vue, mon père ; alors, dites- le tout de suite.

IV

GERMIN LE FIN LABOUREUR

- Oui, j'ai quelqu'un en vue, répondit le père Maurice. C'est une Léonard, veuve d'un Guérin, qui demeure à Fourche.

- Je ne connais ni la femme ni l'endroit, répondit Germain résigné, mais de plus en plus triste.

- Elle s'appelle Catherine, comme ta défunte.

- Catherine ? Oui, ça me fera plaisir d'avoir à dire ce nom-là : Catherine ! Et pourtant, si je ne peux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore plus de peine, ça me la rappellera plus souvent.

- Je te dis que tu l'aimeras : c'est un bon sujet une femme de grand cœur ; je ne l'ai pas vue depuis longtemps, elle n'était pas laide fille alors ; mais elle n'est plus jeune, elle a trente-deux ans. Elle est d'une bonne famille, tous braves gens, et elle a bien pour huit ou dix mille francs de terres, qu'elle vendrait volontiers pour en acheter d'autres dans l'endroit où elle s'établirait ; car elle songe aussi à se remarier, et je sais que, si ton caractère lui convenait, elle ne trouverait pas ta position mauvaise.

- Vous avez donc déjà arrange tout cela ?

- Oui, sauf votre avis à tous les deux ; et c'est ce qu'il faudrait vous demander l'un à l'autre, en faisant connaissance. Le père de cette femme-là est un peu mon parent, et il a été beaucoup mon ami. Tu le connais bien, le père Léonard ?

- Oui, je l'ai vu vous parler dans les foires, et à la dernière, vous avez déjeuné ensemble ; c'est donc de cela qu'il vous entretenait si longuement ?

- Sans doute ; il te regardait vendre tes bêtes et il trouvait que tu t'y prenais bien, que tu étais un garçon de bonne mine, que tu

paraissais actif et entendu; et quand je lui eus dit tout ce que tu es et comme tu te conduis bien avec nous, depuis huit ans que nous vivons et travaillons ensemble, sans avoir jamais eu un mot de chagrin ou de colère, il s'est mis dans la tête de te faire épouser sa fille; ce qui me convient aussi, je te le confesse, d'après la bonne renommée qu'elle a, d'après l'honnêteté de sa famille et les bonnes affaires où je sais qu'ils sont.

- Je vois, père Maurice, que vous tenez un peu aux bonnes affaires.

- Sans doute, j'y tiens. Est-ce que tu n'y tiens pas aussi ?

- J'y tiens si vous voulez, pour vous faire plaisir ; mais vous savez que, pour ma part, je ne m'embarrasse jamais de ce qui me revient ou de ce qui ne me revient pas dans nos profits. Je ne m'entends pas à faire des partages, et ma tête n'est pas bonne pour ces choses-là. Je connais la terre, je connais les bœufs, les chevaux, les attelages, les semences, la battaison les fourrages. Pour les moutons, la vigne, le jardinage, les menus profits et la culture fine, vous savez que ça regarde votre fille et je ne m'en mêle pas beaucoup. Quant à l'argent, ma mémoire est courte, et j'aimerais mieux tout céder que de disputer sur le tien et le mien. Je craindrais de me tromper et de réclamer ce qui ne m'est pas dû, et si les affaires n'étaient pas simples et claires, je ne m'y retrouverais jamais.

- C'est tant pis, mon fils, et voilà pourquoi j'aimerais que tu eusses une femme de tête pour me remplacer quand je n'y serai plus. Tu n'as jamais voulu voir clair dans nos comptes, et ça pourrait t'amener du désagrément avec mon fils, quand vous ne m'aurez plus pour vous mettre d'accord et vous dire ce qui vous revient à chacun.

- Puissiez-vous vivre longtemps, père Maurice ! Mais ne vous inquiétez pas de ce qui sera après vous ; jamais je ne me disputerai avec votre fils. Je me fie à Jacques comme à vous-même, et comme je n'ai pas de bien à moi, que tout ce qui peut me revenir provient de votre fille et appartient à nos enfants, je

peux être tranquille et vous aussi ; Jacques ne voudrait pas dépouiller les enfants de sa sœur pour les siens, puisqu'il les aime quasi autant les uns que les autres.

- Tu as raison en cela, Germain. Jacques est un bon fils, un bon frère, et un homme qui aime la vérité. Mais Jacques peut mourir avant toi, avant que vos enfants soient élevés, et il faut toujours songer, dans une famille, à ne pas laisser des mineurs sans un chef pour le bien conseiller et régler leurs différends. Autrement les gens de loi s'en mêlent, les brouillent ensemble et leur font tout manger en procès. Ainsi donc, nous ne devons pas penser à mettre chez nous une personne de plus, soit homme, soit femme, sans nous dire qu'un jour cette personne-là aura peut-être à diriger la conduite et les affaires d'une trentaine d'enfants, petits-enfants, gendres et brus... On ne sait pas combien une famille peut s'accroître, et quand la ruche est trop pleine, qu'il faut essaimer, chacun songe à emporter son miel. Quand je t'ai pris pour gendre, quoique ma fille fût riche et toi pauvre, je ne lui ai pas fait reproche de t'avoir choisi. Je te voyais bon travailleur, et je savais bien que la meilleure richesse pour des gens de campagne comme nous, c'est une paire de bras et un cœur comme les tiens. Quand un homme apporte cela dans une famille, il apporte assez. Mais une femme, c'est différent : son travail dans la maison est bon pour conserver, non pour acquérir. D'ailleurs, à présent que tu es père et que tu cherches femme, il faut songer que tes nouveaux enfants, n'ayant rien à prétendre dans l'héritage de ceux du premier lit, se trouveraient dans la misère si tu venais à mourir, à moins que ta femme n'eût quelque bien de son côté. Et puis, les enfants dont tu vas augmenter notre colonie coûteront quelque chose à nourrir. Si cela retombait sur nous seuls, nous les nourririons, bien certainement, et sans nous en plaindre ; mais le bien-être de tout le monde en serait diminué, et les premiers enfants auraient leur part de privations là-dedans. Quand les familles augmentent outre mesure sans que le bien augmente en proportion, la misère vient, quelque courage qu'on y mette. Voilà mes observations, Germain, pèse-les, et tâche de te faire agréer à la

veuve Guérin ; car sa bonne conduite et ses écus apporteront ici de l'aide dans le présent et de la tranquillité pour l'avenir.

- C'est dit, mon père. Je vais tâcher de lui plaire et qu'elle me plaise.

- Pour cela il faut la voir et aller la trouver.

- Dans son endroit ? A Fourche ? C'est loin d'ici, n'est-ce pas ? Et nous n'avons guère le temps de courir dans cette saison.

- Quand il s'agit d'un mariage d'amour, il faut s'attendre à perdre du temps ; mais quand c'est un mariage de raison entre deux personnes qui n'ont pas de caprices et savent ce qu'elles veulent, c'est bientôt décidé. C'est demain samedi ; tu feras ta journée de labour un peu courte, tu partiras vers les deux heures après dîner; tu seras à Fourche à la nuit; la lune est grande dans ce moment-ci, les chemins sont bons, et il n'y a pas plus de trois lieues de pays. C'est près du Manier. D'ailleurs tu prendras la jument.

- J'aimerais autant aller à pied, par ce temps frais.

— ---Oui, mais la jument est belle, et un prétendu qui arrive aussi bien monte a meilleur air. Tu mettras tes habits neufs, et tu porteras un joli présent de gibier au père Leonard. Tu arriveras de ma part, tu causeras avec lui, tu passeras la journée du dimanche avec sa fille, et tu reviendras avec un oui ou un non lundi matin.

-C'est entendu, répondit tranquillement Germain ; et pourtant il n'était pas tout à fait tranquille.

Germain avait toujours vécu sagement comme vivent les paysans laborieux. Marié à vingt ans, il n'avait aimé qu'une femme dans sa vie, et depuis son veuvage, quoiqu'il fût d'un caractère impétueux et enjoué, il n'avait ri et folâtré avec aucune autre. Il avait porté fidèlement un véritable regret dans son cœur, et ce n'était pas sans crainte et sans tristesse qu'il cédait à son beau-père; mais le beau-père avait toujours gouverné

sagement, la famille, et Germain, qui s'était dévoué tout entier à l'œuvre commune, et, par conséquent, à celui qui la personnifiait, au père de famille, Germain ne comprenait pas qu'il eût pu se révolter contre de bonnes raisons, contre l'intérêt de tous.

Néanmoins il était triste. Il se passait peu de jours qu'il ne pleurât sa femme en secret, et, quoique la solitude commençât à lui peser, il était plus effrayé de former une union nouvelle que désireux de se soustraire à son chagrin. Il se disait vaguement que l'amour eût pu le consoler, en venant le surprendre, car l'amour ne console pas autrement. On ne le trouve pas quand on le cherche ; il vient à nous quand nous ne l'attendons pas. Ce froid projet de mariage que lui montrait le père Maurice, cette fiancée inconnue, peut-être même tout ce bien qu'on lui disait de sa raison et de sa vertu, lui donnaient à penser. Et il s'en allait, songeant, comme songent les hommes qui n'ont pas assez d'idées pour qu'elles se combattent entre elles, c'est-à-dire ne se formulant pas à lui-même de belles raisons de résistance et d'égoïsme, mais souffrant d'une douleur sourde, et ne luttant pas contre un mal qu'il fallait accepter.

Cependant, le père Maurice était rentré à la métairie, tandis que Germain, entre le coucher du soleil et la nuit, occupait la dernière heure du jour à fermer les brèches que les moutons avaient faites à la bordure d'un enclos voisin des bâtiments. Il relevait les tiges d'épine et les soutenait avec des mottes de terre, tandis que les grives babillaient dans le buisson voisin et semblaient lui crier de se hâter, curieuses qu'elles étaient de venir examiner son ouvrage aussitôt qu'il serait parti.

V

LA GUILLETTE

Le père Maurice trouva chez lui une vieille voisine qui était venue causer avec sa femme tout en cherchant de la braise pour allumer son feu. La mère Guillette habitait une chaumière fort pauvre à deux portées de fusil de la ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de volonté. Sa pauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le respect de soi-même au milieu de la détresse.

--Vous êtes venue chercher le feu du soir, mère Guillette, lui dit le vieillard. Voulez-vous quelque autre chose ?

--Non, père Maurice, répondit-elle ; rien pour le moment. Je ne suis pas quémandeuse, vous le savez, et je n'abuse pas de la bonté de mes amis.

--C'est la vérité ; aussi vos amis sont toujours prêts à vous rendre service.

--J'étais en train de causer avec votre femme, et je lui demandais si Germain se décidait enfin à se remarier.

--Vous n'êtes point une bavarde, répondit le père Maurice, on peut parler devant vous sans craindre les propos : ainsi je dirai à ma femme et à vous que Germain est tout à fait décidé ; il part demain pour le domaine de Fourche.

--A la bonne heure ! s'écria la mère Maurice ; ce pauvre enfant ! Dieu veuille qu'il trouve une femme aussi bonne et aussi brave que lui !

--Ah ! Il va à Fourche ? Observa la Guillette. Voyez comme ça se trouve ! Cela m'arrange beaucoup, et puisque vous me demandiez tout à l'heure si je désirais quelque chose, je vas vous dire, père Maurice, en quoi vous pouvez m'obliger.

--Dites, dites, vous obliger, nous le voulons.

--Je voudrais que Germain prît la peine d'emmener ma fille avec lui.

--Où donc ? À Fourche ?

--Non, pas à Fourche ; mais aux Ormeaux, où elle va rester le reste de l'année.

--Comment ! dit la mère Maurice, vous vous séparez de votre fille ?

--Il faut bien qu'elle entre en condition et qu'elle gagne quelque chose. Ça me fait assez de peine et à elle aussi, la pauvre âme ! Nous n'avons pas pu nous décider à nous quitter à l'époque de la Saint- Jean ; mais voilà que la Saint -Martin arrive, et qu'elle trouve une bonne place de bergère dans les fermes des Ormeaux. Le fermier passait l'autre jour par ici en revenant de la foire. Il vit ma petite Marie qui gardait ses trois moutons sur le communal. "Vous n'étés guère occupée, ma petite fille, qu'il lui dit ; et trios moutons pour *une pastoure* "une bergère", ce n'est guère. Voulez-vous en garder cent ? Je vous emmène. La bergère de chez nous est tombée malade, elle retourne chez ses parents, et si vous voulez être chez nous avant huit jours, vous aurez cinquante francs pour le reste de l'année jusqu'à la Saint-Jean." L'enfant a refusé, mais elle n'a pu se défendre d'y songer et de me le dire lorsqu'en rentrant le soir elle m'a vue triste et embarrassée de passer l'hiver, qui va être rude et long, puisqu'on a vu, cette année, les grues et les oies sauvages traverser les airs un grand mois plus tôt que de coutume. Nous avons pleuré toutes deux ; mais enfin le courage est venu. Nous nous sommes dit que nous ne pouvions pas rester ensemble, puisqu'il y a à peine de quoi faire vivre une seule personne sur notre lopin de terre ; et puisque Marie est en âge (la voilà qui prend seize ans), il faut bien qu'elle fasse comme les autres, qu'elle gagne son pain et qu'elle aide sa pauvre mère.

-Mère Guillette, dit le vieux laboureur, s'il ne fallait que cinquante francs pour vous consoler de vos peines et vous dispenser d'envoyer votre enfant au loin, vrai, je vous les ferias trouver,

quoique cinquante francs pour des gens comme nous ça commence à peser. Mais en toutes choses il faut consulter la raison autant que l'amitié. Pour être sauvée de la misère de cet hiver, vous ne le serez pas de la misère à venir, et plus votre fille tardera à prendre un parti, plus elle et vous aurez de peine à vous quitter. La petite Marie se fait grande et forte, et elle n'a pas de quoi s'occuper chez vous. Elle pourrait y prendre l'habitude de la fainéantise...

--Oh ! Pour cela, je ne le crains pas, dit la Guillette.

Marie est courageuse autant que fille riche et à la tête d'un gros travail puisse l'être. Elle ne reste pas un instant les bras croisés, et quand nous n'avons pas d'ouvrage, elle nettoie et frotte nos pauvres meubles qu'elle rend clairs comme des miroirs. C'est une enfant qui vaut son pesant d'or, et j'aurais bien mieux aimé qu'elle entrât chez vous comme bergère que d'aller si loin chez des gens que je ne connais pas. Vous l'auriez prise à la Saint-Jean, si nous avions su nous décider ; mais à présent vous avez loué tout votre monde, et ce n'est qu'à la Saint-Jean de l'autre année que nous pourrons y songer.

--Eh ! J'y consens de tout mon cœur, Guillette ! Cela me fera plaisir. Mais en attendant, elle fera bien d'apprendre un état et de s'habituer à servir les autres.

--Oui, sans doute ; le sort en est jeté. Le fermier des Ormeaux l'a fait demander ce matin ; nous avons dit oui, et il faut qu'elle parte. Mais la pauvre enfant ne sait pas le chemin, et je n'aimerais pas à l'envoyer si loin toute seule. Puisque votre gendre va à Fourche demain, il peut bien l'emmener. Il paraît que c'est tout à côté du domaine où elle va, à ce qu'on m'a dit ; car je n'ai jamais fait ce voyage- là.

--C'est tout à côté, et mon gendre la conduira. Cala se doit ; il pourra même la prendre en croupe sur la jument, ce qui ménagera ses souliers. Le voilà qui rentre pour souper. Dis-moi Germain, la petite Marie à la mère Guillette s'en va bergère aux Ormeaux. Tu la conduiras sur ton cheval, n'est-ce pas ?

--C'est bien, répondit Germain qui était soucieux, mais toujours disposé à rendre service à son prochain.

Dans notre monde à nous, pareille chose ne viendrait pas à la pensée d'une mère, de confier une fille de seize ans à un homme de vingt-huit ; car Germain n'avait réellement que vingt-huit ans ; et quoique, selon les idées de son pays, il passât pour vieux au point de vue du mariage, il était encore le plus bel homme de l'endroit. Le travail ne l'avait pas creusé et flétri comme la plupart des paysans qui ont dix années de labourage sur la tête. Il était de force à labourer encore dix ans sans paraître vieux, et il eût fallu que le préjugé de l'âge fût bien fort sur l'esprit d'une jeune fille pour l'empêcher de voir que Germain avait le teint frais, l'œil vif et bleu comme le ciel de mai, la bouche rose, des dents superbes, le corps élégant et souple comme celui d'un jeune cheval qui n'a pas encore quitté le pré.

Mais la chasteté des mœurs est une tradition sacrée dans certaines campagnes éloignées du mouvement corrompu des grandes villes, et, entre toutes les familles de Belair, la famille de Maurice était réputée honnête, et servant la vérité. Germain s'en allait chercher femme ; Marie était une enfant trop jeune et trop pauvre pour qu'il y songeât dans cette vue, et, à moins d'être un sans cœur et un mauvais homme, il était impossible qu'il eût une coupable pensée auprès d'elle. Le père Maurice ne fut donc nullement inquiet de lui voir prendre en croupe cette jolie fille ; la Guillet eût cru lui faire injure si elle lui eût recommandé de la respecter comme sa sœur ; Maris monta sur la jument en pleurant, après avoir vingt fois embrassé sa mère et ses jeunes amies. Germain, qui était triste pour son compte, compatissait d'autant plus à son chagrin, et s'en alla d'un air sérieux, tandis que les gens du voisinage disaient adieu de la main à la pauvre Marie sans songer à mal.

VI

PETTT -PIERRE

La Grise était jeune, belle et vigoureuse. Elle portait sans effort son double fardeau, couchant les oreilles et rongant son frein, comme une fière et ardente jument qu'elle était. En passant devant le pré- long elle aperçut sa mère, qui s'appelait la vieille Grise, comme elle la jeune Grise, et elle hennit en signe d'adieu. La vieille Grise approcha de la haie en faisant résonner ses enferges (*entraves que l'on met aux pieds des chevaux pour les empêcher de courir*), essaya de galoper sur la marge du pré pour suivre sa fille ; puis, la voyant prendre le grand trot, elle hennit à son tour, et resta pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche pleine d'herbes qu'elle ne songeait plus à manger.

--Cette pauvre bête connaît toujours sa progéniture, dit Germain pour distraire la petite Marie de son chagrin. Ça me fait penser que je n'ai pas embrassé mon petit-pierre avant de partir. Le mauvais enfant n'était pas là ! Il voulait, hier au soir, me faire promettre de l'emmenner, et il a pleuré pendant une heure dans son lit.

Ce matin, encore, il m'a tout essayé pour me persuader.

Oh ! Qu'il est adroit et câlin ! Mais quand il a vu que ça ne se pouvait pas, monsieur s'est fâché : il est parti dans les champs, et je ne l'ai pas revu de la journée.

--Moi, je l'ai vu, dit la petite Marie en faisant effort pour rentrer ses larmes. Il courait avec les enfants de Soules du côté des tailles, et je me suis bien doutée qu'il était hors de la maison depuis longtemps, car il avait faim et mangeait des prunelles et des mûres de buisson. Je lui ai donné le pain de mon goûter, et il m'a dit : Merci, ma Marie mignonne : quand tu viendras chez nous, je te donnerai de la galette. C'est un enfant trop gentil que vous avez là, Germain !

--Oui, qu'il est gentil, reprit le laboureur, et je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour lui ! Si sa grand-mère n'avait pas eu plus de raison que moi, je n'aurais pas pu me tenir de l'emmenner, quand je le voyais pleurer si fort que son pauvre petit cœur en était tout gonflé.

--Eh bien ! Pourquoi ne l'auriez- vous pas emmené, Germain ? Il ne vous aurait guère embarrassé ; il est si

--Il paraît qu'il aurait été de trop là où je vais. Du moins c'était l'avis du père Maurice... Moi, pourtant, j'aurais pensé qu'au contraire il fallait voir comment on le recevrait, et qu'un si gentil enfant ne pouvait qu'être pris en bonne amitié... Mais ils disent à la maison qu'il ne faut pas commencer par faire voir les charges du ménage.... Je ne sais pas pourquoi je te parle de ça, petite Maris ; tu n'y comprends rien.

- Si fait, Germain ; je sais que vous allez vous marier ; ma mère me l'a dit, en me recommandant de n'en parler à personne, ni chez vous, ni là où je vais, et vous pouvez être tranquille : je n'en dirai mot.

-- Tu feras bien, car ce n'est pas fait ; peut-être que je ne conviendrai pas à la femme en question.

-- Il faut espérer que si, Germain. Pourquoi donc ne lui conviendrez- vous pas ?

-- Qui sait ? J'ai trois enfants, et c'est lourd pour une femme qui n'est pas leur mère !

--C'est vrai, mais vos enfants ne sont pas comme d'autres enfants.

-- Crois- tu ?

-- Ils sont beaux comme des petits anges, et si bien élevés qu'on n'en peut pas voir de plus aimables.

-- Il y a Sylvain qui n'est pas trop commode.

-- Il est tout petit ! Il ne peut pas être autrement que terrible, mais il a tant d'esprit !

-- C'est vrai qu'il a de l'esprit : et un courage ! Il ne craint ni vaches, ni taureaux, et si on le laissait faire, il grimperait déjà sur les chevaux avec son aîné.

-- Moi, à votre place, j'aurais amené l'aîné. Bien sûr ça vous aurait fait aimer tout de suite, d'avoir un enfant si beau !

--Oui, si la femme aime les enfants ; mais si elle ne les aime pas !

-- Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants ?
__ Pas beaucoup, je pense ; mais enfin il y en a, et c'est là ce qui me tourmente.

--Vous ne la connaissez donc pas du tout cette femme ?

-- Pas plus que toi, et je crains de ne pas la mieux connaître, après que je l'aurai vue. Je ne suis pas méfiant, moi. Quand on me dit de bonnes paroles, j'y crois : mais j'ai été plus d'une fois à même de m'en repentir, car les paroles ne sont pas des actions.

-- On dit que c'est une fort brave femme.

-- Qui dit cela ? Le père Maurice !

--Oui, votre beau-père.

--C'est fort bien : mais il ne la connaît pas non plus.

-- Eh bien, vous la verrez tantôt, vous ferez grande attention, et il faut espérer que vous ne vous tromperez pas, Germain.

--Tiens, petite Marie, je serais bien aise que tu entres un peu dans la maison, avant de t'en aller tout droit aux Ormeaux : tu es fine, toi tu as toujours montre de l'esprit, et tu fais attention à tout. Si tu vois quelque chose qui te donne à penser, tu m'en avertiras tout doucement.

-- Oh ! Non, Germain, je ne ferai pas cela ! Je craindrais trop de me tromper : et, d'ailleurs. Si une parole dite à la légère venait à vous dégoûter de ce mariage, vos parents m'en voudraient, et j'ai bien assez de chagrins comme ça, sans en attirer d'autres sur ma pauvre chère femme de mère.

Comme ils devisaient ainsi, la Grise fit un écart en dressant les oreilles, puis revint sur ses pas et se rapprocha du buisson, où quelque chose qu'elle commençait à reconnaître l'avait d'abord effrayée. Germain jeta un regard sur le buisson, et vit dans le fossé, sous les branches épaisses et encore fraîches d'un têtreau de chêne, quelque chose qu'il prit pour un agneau.

-- C'est une bête égarée, dit-il, ou morte, car elle ne bouge. Peut-être que quelqu'un la cherche ; il faut voir !

-- Ce n'est pas une bête, s'écria la petite Marie : c'est un enfant qui dort ; c'est votre Petit -Pierre.

-- Par exemple ! dit Germain en descendant de cheval : voyez ce petit garnement qui dort là, si loin de la maison, et dans un fossé où quelque serpent pourrait bien le trouver !

Il prit dans ses bras l'enfant qui lui sourit en ouvrant les yeux et jeta ses bras autour de son cou en lui disant : Mon petit père, tu vas m'emmener avec toi !

--Ah oui ! Toujours la même chanson ! Que faisiez-vous là, mauvais Pierre ?

-- J'attendais mon petit père à passer dit l'enfant ; je regardais sur le chemin, et à force de regarder, je me suis endormi.

-- Et si j'étais passé sans te voir, tu serais resté toute la nuit dehors, et le loup t'aurait mangé !

-- Oh ! Je savais bien que tu me verrais ! répondit petit pierre avec confiance.

-- Eh bien, à présent, mon Pierre, embrasse-moi, dis-moi adieu, et retourne vite à la maison, si tu ne veux pas qu'on soupe sans toi.

-- Tu ne veux donc pas m'emmener ! s'écria le petit en commençant à frotter ses yeux pour montrer qu'il avait dessein de pleurer.

-- Tu sais bien que grand-père et grand-mère ne le veulent pas, dit Germain, se retranchant derrière l'autorité des vieux parents, comme un homme qui ne compte guère sur la sienne propre.

Mais l'enfant n'entendit rien. Il se prit à pleurer tout de bon, disant que, puisque son père emmenait la petite Marie, il pouvait bien l'emmener aussi. On lui objecta qu'il fallait passer les grands bois, qu'il y avait là beaucoup de méchantes bêtes qui mangeaient les petits enfants, que la Grise ne voulait pas porter trois personnes, qu'elle l'avait déclaré en partant, et que dans le pays où l'on se rendait, il n'y avait ni lit ni souper pour les marmots. Toutes ces excellentes raisons ne persuadèrent point Petit-Pierre ; il se jeta sur l'herbe, et s'y roula, en criant que son petit père ne l'aimait plus, et que s'il ne l'emmenait pas, il ne rentrerait point du jour ni de la nuit à la maison.

Germain avait un cœur de père aussi tender et aussi faible que celui d'une femme. La mort de la sienne, les soins qu'il avait été forcé de rendre seul à ses petits, aussi la pensée que ces pauvres enfants sans mère avaient besoin d'être beaucoup aimés, avaient contribué à le rendre ainsi, et il se fit en lui un si rude combat, d'autant plus qu'il rougissait de sa faiblesse et s'efforçait de cacher son malaise à la petite Marie, que la sueur lui en vint au front et que ses yeux se bordèrent de rouge. Prêts à pleurer aussi. Enfin il essaya de se mettre en colère; mais, en se retournant vers la petite Marie, comme pour la prendre à témoin de sa fermeté d'âme, il vit que le visage de cette bonne fille était baigné de larmes, et tout son courage l'abandonnant, il lui fut impossible de retenir les siennes, bien qu'il grondât et menaçât encore.

--Vrai, vous avez le cœur trop dur, lui dit enfin la petite Marie, et pour ma part, je ne pourrai jamais résister comme cela à un enfant qui a un si gros chagrin. Voyons, Germain, emmenez- le. Votre jument est bien habituée à porter deux personnes et un enfant, à preuve que votre beau -frère et sa femme, qui est plus lourde que moi de beaucoup, vont au marché le samedi avec leur garçon, sur le dos de cette bonne bête. Vous le mettrez à cheval devant vous, et d'ailleurs j'aime mieux m'en aller toute seule à pied que de faire de la peine à ce petit.

--Qu'à cela ne tienne, répondit Germain, qui mourait d'envie de se laisser convaincre. La Grise est forte et en porterait deux de plus, s'il y avait place sur son échine. Mais que ferons-nous de cet enfant en route ? Il aura froid, il aura faim...et qui prendra soin de lui ce soir et demain pour le coucher, le laver et le rhabiller ? Je n'ose pas donner cet ennui-là à une femme que je ne connais pas, et qui trouvera, sans doute, que je suis bien sans façons avec elle pour commencer.

--D'après l'amitié ou l'ennui qu'elle montrera, vous la connaîtrez tout de suite, Germain, croyez- moi ; et d'ailleurs, si elle rebute votre pierre, moi je m'en charge. J'irai chez elle l'habiller et je l'emmènerai aux champs demain.

Je l'amuserai toute la journée et j'aurai soin qu'il ne manque de rien.

Et il t'ennuiera, ma pauvre fille ! Il te gênera ! Toute une journée, c'est long !

--ça me fera plaisir, au contraire, ça me tiendra compagnie, et ça me rendra moins triste le premier jour que j'aurai à passer dans un nouveau pays. Je me figurerai que je suis encore chez nous.

L'enfant, voyant que la petite Marie prenait son parti, s'était cramponné à sa jupe et la tenait si fort qu'il eût fallu lui faire du mal pour l'en arracher. Quand il reconnut que son père cédait, il prit la main de Marie dans ses deux petites mains brunies par le

soleil, et l'embrassa en sautant de joie et en la tirant vers la jument, avec cette impatience ardente que les enfants portent dans leurs désirs.

--Allons, allons, dit la jeune fille, en le soulevant dans ses bras, tâchons d'apaiser ce pauvre cœur qui saute comme un petit oiseau, et si sens le froid quand la nuit viendra, dis-le -moi, mon pierre, je te serrerai dans ma cape. Embrasse ton petit père, et demande- lui pardon d'avoir fait le méchant. Dis que ça ne t'arrivera plus, jamais ! Jamais, entends-tu ?

--Oui, oui, à condition que je ferai toujours sa volonté, n'est- ce pas ? dit Germain en essuyant les yeux du petit avec son mouchoir : ah ! Marie, vous me le gêtez, ce drôle-là !... Et vraiment, tu es une trop bonne fille, petite Marie. Je ne sais pas pourquoi tu n'es pas entrée bergère chez nous à la Saint Jean dernière. Tu aurais pris soin de mes enfants, et j'aurais mieux aimé te payer un bon prix pour les servir, que d'aller chercher une femme qui croira peut -être me faire beaucoup de grâce en ne les détestant pas.

--Il ne faut pas voir comme ça les choses par le mauvais côté répondit la petite Marie, en tenant la bride du cheval pendant que Germain plaçait son fils sur le devant du large bât garni de peau de chèvre : si votre femme n'aime pas les enfants, vous me prendrez à votre service l'an prochain, et, soyez tranquille, je les amuserai si bien qu'ils ne s'apercevront de rien. "

VII

DANS LA LANDE

"Ah çà ! dit Germain, lorsqu'ils eurent fait quelques pas, que va-t- on penser à la maison en ne voyant pas rentrer ce petit bonhomme ? Les parents vont être inquiets et le chercheront partout.

--Vous allez dire au cantonnier qui travaille là- haut sur la route que vous l'emmenez, et vous lui recommanderez d'avertir votre monde.

--C'est vrai, Marie, tu t'avises de tout toi ; moi, je ne pensais plus que Jeannie devait être par là

--Et justement, il demeure tout près de la métairie ; il ne manquera pas de faire la commission."

Quand on eut avisé à cette précaution, Germain remit la jument au trot, et petit- pierre était si joyeux, qu'il ne s'aperçut pas tout de suite qu'il n'avait pas dîné ; mais le mouvement du cheval lui creusant l'estomac, il se prit, au bout d'une lieue, à bâiller, à pâlir, et à confesser qu'il mourait de faim.

"Voilà que ça commence, dit Germain. Je savais bien que nous n'irions pas loin sans que ce monsieur criât la faim ou la soif.

--J'ai soif aussi ! dit petit --Pierre.

--Eh bien ! Nous allons donc entrer dans le cabaret de la mère Rebec, à Corlay, au Point du four. Belle enseigne, mais pauvre gîte ! Allons, Marie, tu boiras aussi un doigt de vin.

--Non, non, je n'ai besoin de rien, dit- elle, je tiendrai la jument pendant que vous entrerez avec le petit.

--Mais j'y songe, ma bonne fille, tu as donné ce matin le pain de ton goûter à mon Pierre, et toi tu es à jeun ; tu n'as pas voulu dîner avec nous à la maison, tu ne faisais que pleurer.

--Oh ! Je n'avais pas faim, j'avais trop de peine ! et je vous jure qu'à présent encore je ne sens aucune envie de manger.

--Il faut te forcer, petite ; autrement tu seras malade.

Nous avons du chemin à faire, et il faut ne pas arriver là-bas comme des affamés pour demander du pain avant de dire bonjour. Moi-même je veux te donner l'exemple, quoique je n'aie pas grand appétit ; mais j'en viendrai à bout, vu que, après tout, je n'ai pas dîné non plus. Je vous voyais pleurer, toi et ta mère, et ça me troublait le cœur. Allons, allons, je vais attacher la Grise à la porte ; descends, je le veux."

Ils entrèrent tous trois chez la Rebec, et en moins d'un quart d'heure, la grosse boiteuse réussit à leur servir une omelette de bonne mine, du pain bis et du vin clairet.

Les paysans ne mangent pas vite, et le petit Pierre avait si grand appétit qu'il se passa bien une heure avant que Germain pût songer à se remettre en route. La petite Marie avait mangé par complaisance d'abord ; puis, peu à peu, la faim était venue : car à seize ans on ne peut pas faire longtemps diète, et l'air des campagnes est impérieux. Les bonnes paroles que Germain sur lui dire pour la consoler et lui faire prendre courage produisirent aussi leur effet ; elle fit effort pour se persuader que sept mois seraient bientôt passés, et pour songer au bonheur qu'elle aurait de se retrouver dans sa famille et dans son hameau, puisque le père Maurice et Germain s'accordaient pour lui promettre de la prendre à leur service. Mais comme elle commençait à s'égayer et à badiner avec le petit Pierre, Germain eut la malheureuse idée de lui faire regarder, par la fenêtre du cabaret, la belle vue de la vallée qu'on voit tout entière de cette hauteur, et qui est si riant, si verte et si fertile. Marie regarda et demanda si de là on voyait les maisons de Belair.

"Sans doute, dit Germain, et la métairie, et même ta maison. Tiens, ce petit point gris, pas loin du grand peuplier à Godard, plus bas que le clocher.

-- Ah ! Je la vois, dit la petite ; et là-dessus elle recommença de pleurer.

-- J'ai eu tort de te faire songer à ça, dit Germain, je ne fais que des bêtises aujourd'hui ! Allons, Marie, partons, ma fille ; les jours sont courts, et dans une heure, quand la lune montera, il ne fera pas chaud."

Ils se remirent en route, traversèrent la grande brande, et comme, pour ne pas fatiguer la jeune fille et l'enfant par un trop grand trot, Germain ne pouvait faire aller la Grise bien vite le soleil était couché quand ils quittèrent la route pour gagner les bois.

Germain connaissait le chemin jusqu'au Magnier; mais il pensa qu'il aurait plus court en ne prenant pas l'avenue de Canteloube, mais en descendant par presles et la Sépulture, direction qu'il n'avait pas l'habitude de prendre quand il allait à la foire. Il se trompa et perdit encore un peu de temps avant d'entrer dans le bois ; encore n'y entra-t-il point par le bon côté, et il ne s'en aperçut pas, si bien qu'il tourna le dos à Fourche et gagna beaucoup plus haut du côté d'Ardentes.

Ce qui l'empêchait alors de s'orienter, c'était un brouillard qui s'élevait avec la nuit, un de ces brouillards des soirs d'automne, que la blancheur du clair de lune rend plus vagues et plus trompeurs encore. Les grandes flaques d'eau dont les clairières sont semées exhalaient des vapeurs si épaisses que, lorsque la Grise les traversait, on ne s'en apercevait qu'au clapotement de ses pieds et à la peine qu'elle avait à les tirer de la vase.

Quand on eut enfin trouvé une belle allée bien droite, et qu'arrivé au bout, Germain chercha à voir où il était, il s'aperçut qu'il s'était perdu; car le père Maurice, en lui expliquant son chemin, lui avait dit qu'à la sortie des bois il aurait à descendre un bout de côte très raide, à traverser une immense prairie et à passer deux fois la rivière à gué. Il lui avait même recommandé d'entrer dans cette rivière avec précaution, parce qu'au commencement de la saison il y avait eu de grandes pluies et que l'eau pouvait être un peu haute. Ne voyant ni descente, ni prairie, ni rivière, mais la lande unie et blanche comme une nappe de neige, Germain s'arrêta, chercha une maison, attendit un passant, et ne trouva rien qui pût le renseigner. Alors il revint

sur ses pas et rentra dans les bois. Mais le brouillard s'épaissit encore plus, la lune fut tout à fait voilée, les chemins étaient affreux, les fondrières profondes. Par deux fois, la Grise faillit s'abattre ; chargée comme elle l'était, elle perdait courage, et si elle conservait assez de discernement pour ne pas se heurter contre les arbres, elle ne pouvait empêcher que ceux qui la montaient n'eussent affaire à de grosses branches, qui barraient le chemin à la hauteur de leurs têtes et qui les mettaient fort en danger. Germain perdit son chapeau dans une de ces rencontres et eut grand' peine à le retrouver.

Petit- pierre s'était endormi, et se laissant aller comme un sac, il embarrassait tellement les bras de son père que celui-ci ne pouvait plus ni soutenir ni diriger le cheval.

"Je crois que nous sommes ensorcelés, dit Germain en s'arrêtant : car ces bois ne soit pas assez grands pour qu'on s'y perde, à moins d'être ivre, et il y a deux heures au moins que nous y tournons sans pouvoir en sortir. La Grise n'a qu'une idée en tête, c'est de s'en retourner à la maison, et c'est elle qui me fait tromper. Si nous voulons nous en aller chez nous, nous n'avons qu'à la laisser faire. Mais quand nous sommes peut-être à deux pas de l'endroit où nous devons coucher, il faudrait être fou pour y renoncer et recommencer une si longue route. Cependant, je ne sais plus que faire. Je ne vois ni ciel ni terre, et je crains que cet enfant- là ne prenne la fièvre si nous restons dans ce damné brouillard, ou qu'il ne soit écrasé par notre poids si le cheval vient à s'abattre en avant.

--Il ne faut pas nous obstiner davantage, dit la petit Marie. Descendons, Germain ; donnez- moi l'enfant, je le porterai fort bien, et j'empêcherai mieux que vous que la cape, se dérangeant, ne le laisse à découvert. Vous conduirez la jument

par la bride, et nous verrons peut- être plus clair quand nous serons plus près de terre."

Ce moyen ne réussit qu'à les préserver d'une chute de cheval, car le brouillard rampait et semblait se coller à la terre humide. La marche était pénible, et ils furent bientôt si harassés qu'ils s'arrêtèrent en rencontrant enfin un endroit sec sous de grands chênes. La petite Marie était en nage, mais elle ne se plaignait ni ne s'inquiétait de rien. Occupée seulement de l'enfant, elle s'assit sur le sable et le coucha sur ses genoux, tandis que Germain explorait les environs, après avoir passé les rênes de la Grise dans une branche d'arbre.

Mais la Grise, qui s'ennuyait fort de ce voyage, donna un coup de reins, dégagea les rênes, rompit les sangles, et lâchant, par manière d'acquit, une demi-douzaine de ruades plus haut que sa tête, partit à travers les taillis, montrant fort bien qu'elle n'avait besoin de personne pour retrouver son chemin.

"Çà, dit Germain, après avoir vainement cherché à la rattraper, nous voici à pied, et rien ne nous servirait de nous trouver dans le bon chemin, car il nous faudrait traverser la rivière à pied ; et à voir comme ces routes sont pleines d'eau, nous pouvons être sûrs que la prairie est sous la rivière. Nous ne connaissons pas les autres passages. Il nous faut donc attendre que ce brouillard se dissipe ; ça ne peut pas durer plus d'une heure ou deux. Quand nous verrons clair, nous chercherons une maison, la première venue à la lisière du bois ; mais à présent nous ne pouvons sortir d'ici ; il y a là une fosse, un étang, je ne sais quoi devant nous ; et derrière, je ne saurais pas non plus dire ce qu'il y a, car je ne comprends plus par quel côté nous sommes arrivés."

VIII SOUS LES GRANDS CHÊNES

"Eh bien ! Prenons patience, Germain, dit la petite Marie. Nous ne sommes pas mal sur cette petite hauteur. La pluie ne perce pas la feuillée de ces gros chênes, et nous pouvons allumer du feu, car je sens de vieilles souches qui ne tiennent à rien et qui sont assez sèches pour flamber. Vous avez bien du feu, Germain ? Vous fumiez votre pipe tantôt.

--J'en avais ! Mon briquet était sur le bât dans mon sac, avec le gibier que je portais à ma future ; mais la maudite jument a tout emporté, même mon manteau, qu'elle va perdre et déchirer à toutes les branches.

--Non pas, Germain ; la bêtine, le manteau, le sac, tout est là par terre, à vos pieds. La Grise a cassé les sangles et tout jeté à côté d'elle en partant.

--C'est, vrai Dieu, certain ! dit le laboureur ; et si nous pouvons trouver un peu de bois mort à tâtons, nous réussirons à nous sécher et à nous réchauffer.

--Ce n'est pas difficile, dit la petite Marie, le bois mort craque partout sous les pieds ; mais donnez- moi d'abord ici la bêtine.

--Qu'en veux-tu faire ?

--Un lit pour le petit : non, pas comme ça, à l'envers ; il ne roulera pas dans la ruelle ; et c'est encore tout chaud du dos de la bête. Calez moi ça de chaque côté avec ces pierres que vous voyez là !

--Je ne les vois pas, moi ! Tu as donc des yeux de chat !

--Tenez ! Voilà qui est fait, Germain ! Donnez-moi votre manteau, que j'enveloppe ses petits pieds, et ma cape parque dans son lit ! Et tâtez le comme il chaud !

-- C'est vrai ! Tu t'entends à soigner les enfants, Marie !

-- Ce n'est pas bien sorcier. A présent, cherchez votre briquet dans votre sac' et je vais arranger le bois.

--Ce bois ne prendra jamais, il est trop humide.

--Vous doutez de tout, Germain ! Vous ne vous souvenez donc pas d'avoir été pâtre et d'avoir fait de grands feux aux champs, au beau milieu de la pluie ?

-- Oui, c'est le talent des enfants qui gardent les bêtes ; mais moi j'ai été toucheur de bœufs aussitôt que j'ai su marcher.

-- C'est pour cela que vous êtes plus fort de vos bras qu'adroit de vos mains. Le voilà bâti ce bûcher, vous allez voir s'il ne flambera pas ! Donnez- moi le feu et une poignée de fougère sèche. C'est bien ! Soufflez à présent ; vous n'êtes pas poumonique ?

-- Non pas que je sache", dit Germain en soufflant comme un soufflet de forge. Au bout d'un instant, la flamme brilla, jeta d'abord une lumière rouge, et finit par s'élever en jets bleuâtres sous le feuillage des chênes, luttant contre la brume et séchant peu à peu l'atmosphère à dix pieds à la ronde.

" Maintenant, je vais m'asseoir auprès du petit pour qu'il ne lui tombe pas d'étincelles sur le corps, dit la jeune fille. Vous, mettez du bois et animez le feu, Germain ! Nous n'attraperons ici ni fièvre ni rhume, je vous en répons.

- Ma foi, tu es une fille d'esprit, dit Germain, et tu sais faire le feu comme une petite sorcière de nuit. Je me sens tout ranimé, et le cœur me revient ; car avec les jambes mouillées jusqu'aux genoux, et l'idée de rester comme cela jusqu'au point du jour, j'étais de fort mauvaise humeur tout à l'heure.

-- Et quand on est de mauvaise humeur, on ne s'avise de rien, reprit la petite Marie.

-- Et tu n'es donc jamais de mauvaise humeur, toi ?

-- Eh non ! Jamais. A quoi bon ?

-- Oh ! Ce n'est bon à rien, certainement ; mais le moyen de s'en empêcher, quand on a des ennuis ! Dieu sait que tu n'en as pas manqué, toi, pourtant, ma pauvre petite : car tu n'as pas toujours été heureuse !

--C'est vrai, nous avons souffert, ma pauvre mère et moi.

Nous avons du chagrin, mais nous ne perdions jamais courage.

--Je ne perdrais pas courage pour quelque ouvrage que ce fût, dit Germain ; mais la misère me fâcherait ; car je n'ai jamais manqué de rien. Ma femme m'avait fait riche et je le suis encore ; je le serai tant que je travaillerai à la métairie : ce sera

toujours, j'espère ; mais chacun doit avoir sa peine ! J'ai souffert autrement.

--Oui, vous avez perdu votre femme, et c'est grand' pitié.

--N'est-ce pas ?

--Oh ! Je l'ai bien pleurée, allez, Germain ! Car elle était si bonne ! Tenez, n'en parlons plus ; car je la pleurerais encore, tous mes chagrins sont en train de me revenir aujourd'hui.

--C'est vrai qu'elle t'aimait beaucoup, petite Marie ! Elle faisait grand ces de toi et de ta mère. Allons ! Tu pleures ? Voyons, ma fille, je ne veux pas pleurer, moi...

--Vous pleurez, pourtant, Germain ! Vous pleurez aussi ! Quelle honte y a-t-il pour un homme à pleurer sa femme ?

Ne vous gênez pas, allez ! Je suis bien de moitié avec vous dans cette peine-là !

--Tu as un bon cœur, Marie, et ça me fait du bien de pleurer avec toi. Mais approche donc tes pieds du feu ; tu as tes jupes toutes mouillées aussi, pauvre petite fille ! Tiens, je vais prendre ta place auprès du petit, chauffe- toi mieux que ça.

--J'ai assez chaud, dit Marie ; et si vous voulez vous asseoir, prenez un coin du manteau, moi je suis très bien.

--Le fait est qu'on n'est pas mal ici, dit Germain en s'asseyant tout auprès d'elle. Il n'y a que la faim qui me tourmente un peu. Il est bien neuf heures du soir, et j'ai eu tant de peine à marcher dans ces mauvais chemins, que je me sens tout affaibli. Est-ce que tu n'as pas faim, aussi, toi, Marie ?

--Moi ? Pas du tout. Je ne suis pas habituée, comme vous, à faire quatre repas, et j'ai été tant de fois me coucher sans souper, qu'une fois de plus ne m'étonne guère.

--Eh bien, c'est commode, une femme comme toi ; ça ne fait pas de dépense, dit Germain en souriant.

--Je ne suis pas une femme, dit naïvement Marie, sans s'apercevoir de la tournure que prenaient les idées du laboureur. Est-ce que vous rêvez ?

--Oui, je crois que je rêve, répondit Germain ; c'est la faim qui me fait divaguer peut- être !

--Que vous êtes donc gourmand ! reprit- elle en s'égayant un peu à son tour ; eh bien ! Si vous ne pouvez pas vivre cinq ou

six heures sans manger, est ce que vous n'avez pas là du gibier dans votre sac, et du feu pour le faire cuire ?

--Diantre ! C'est une bonne idée ! Mais le présent à mon futur beau-père ?

--Vous avez six perdrix et un lièvre ! Je pense qu'il me vous faut pas tout cela pour vous rassasier ?

--Mais faire cuire cela ici, sans broche et sans landiers, ça deviendrait du charbon !

--Non pas, dit la petite Marie ; je me charge de vous le faire cuire sous la cendre sans goût de fumée. Est-ce que vous n'avez jamais attrapé d'alouettes dans les champs, et que vous ne les avez pas fait cuire entre deux pierres ? Ah ! C'est vrai ! J'oublie que vous n'avez pas été pâtre ! Voyons, plumez cette perdrix ! Pas si fort ! Vous lui arrachez la peau !

--Tu pourrais bien plumer l'autre pour me montrer !

--Vous voulez donc en manger deux ? Quel ogre ! Allons, les voilà plumées, je vais les cuire.

--Tu ferais une parfaite cantinière, petite Marie ; mais, par Malheur, tu n'as pas de cantine, et je serai réduit à boire l'eau de cette mare.

--Vous voudriez du vin, pas vrai ? Il vous faudrait peut-être du café ? Vous vous croyez à la foire sous la ramée !

Appelez l'aubergiste : de la liqueur au fin laboureur de Belair !

--Ah ! Petite méchante, vous vous moquez de moi ? Vous ne boiriez pas du vin, vous, si vous en aviez ?

--Moi ? J'en ai bu ce soir avec vous chez la Rebec, pour la seconde fois de ma vie ; mais si vous êtes bien sage, je vais vous en donner une bouteille quasi pleine, et du bon encore !

--Comment, Marie, tu es donc sorcière, décidément ?

--Est-ce que vous n'avez pas fait la folie de demander deux bouteilles de vin à la Rebec ? Vous en avez bu une avec votre petit, et j'ai à peine avalé trois gouttes de celle que vous aviez mis devant moi. Cependant vous les avez payées toutes les deux sans y regarder.

-- Eh bien ?

-- Eh bien, j'ai mis dans mon panier celle qui n'avait pas été bue, parce que j'ai pensé que vous ou votre petit auriez soif en route ; et la voilà.

-- Tu es la fille la plus avisée que je n'aie jamais rencontrée. Voyez ! Elle pleurait pourtant, cette pauvre enfant, en sortant de l'auberge ! Ça ne l'a pas empêchée de penser aux autres plus qu'à elle-même. Petite Marie, l'homme qui t'épousera ne sera pas sot.

--Je l'espère, car je n'aimerais pas un sot. Allons, mangez vos perdrix, elles sont cuites à point ; et, faute de pain, vous vous contenterez de châtaignes.

--Et où diable as-tu pris aussi des châtaignes ?

--C'est bien étonnant ! Tout le long du chemin, j'en ai pris aux branches en passant, et j'en ai rempli mes poches.

--Et elles sont cuites aussi ?

--A quoi donc aurais-je eu l'esprit si je ne les avais pas mises dans le feu dès qu'il été allumé ? Ça se fait toujours, aux champs.

--Ah ça petite Marie, nous allons souper ensemble !

Je veux boire à ta sa santé et te souhaiter un bon mari... là, comme tu souhaiterais toi-même. Dis-moi un peu celui !

--J'en serais fort empêchée, Germain, car je n'y ai pas encore songé.

--Comment, pas du tout ! Jamais ? dit Germain, en commençant à manger avec un appétit de laboureur, mais coupant les meilleurs morceaux pour les offrir à sa compagne, qui refusa obstinément et se contenta de quelques châtaignes. Dis-moi donc, petite Marie, reprit-il, voyant qu'elle ne songeait pas à lui répondre, tu n'as pas encore eu l'idée du mariage ? Tu es en âge pourtant !

--peut-être ; dit-elle ; mais je suis trop pauvre. Il faut au moins cent écus pour entrer en ménage, et je dois travailler cinq ou six ans pour les amasser.

--pauvre fille ! Je voudrais que le père Maurice voulût bien me donner cent écus pour t'en faire cadeau.

--Grand merci, Germain. En bien ! Qu'est-ce qu'on dirait de moi ?

--Que veut-tu qu'on dise ? On sait bien que je suis vieux et que je ne peux pas t'épouser. Alors on ne supposerait pas que je... que tu...

--Dites donc, laboureur ! Voilà votre enfant qui se réveille ", dit la petite Marie.

XIV LA VIEILLE

Germain se retrouva bientôt à l'endroit où il avait passé la nuit au bord de la mare. Le feu fumait encore ; une vieille femme ramassait le reste de la provision de bois mort que la petite Marie y avait entassée. Germain s'arrêta pour la questionner. Elle était sourde, et se méprenant sur ses interrogations :

"Oui, mon garçon, dit- elle c'est ici la Mare au Diable.

C'est un mauvais endroit, et il ne faut pas en approcher sans jeter trois pierres dedans de la main gauche, en faisant le signe de la croix de la main droite : ça éloigne les esprits.

Autrement il arrive des malheurs à ceux qui en font le tour.

--Je ne vous parle pas de ça, dit Germain en s'approchant d'elle et en criant à tue- tête :

--N'avez-vous pas vu passer dans le bois une fille et un enfant ?

--Oui, dit la vieille, il s'y est noyé un petit enfant !"

Germain frémit de la tête aux pieds ; mais heureusement la vieille ajouta :

"Il y a bien longtemps de ça ; en mémoire de l'accident on y avait planté une belle croix ; mais, par une belle nuit de grand orage, les mauvais esprits l'ont jetée dans l'eau. On peut en voir encore un bout. Si quelqu'un avait le malheur de s'arrêter ici la nuit, il serait bien sûr de ne pouvoir jamais en sortir avant le jour. Il aurait beau marcher, il pourrait faire deux cents lieues dans le bois et se retrouver toujours à la même place."

L'imagination du laboureur se frappe malgré lui de ce qu'il entendait, et l'idée du malheur qui devait arriver pour achever de justifier les assertions de la vieille femme s'empara si bien de sa tête, qu'il se sentit froid par tout le corps. Désespérant d'obtenir d'autres renseignements, il remonta à cheval et recommença de parcourir le bois en appelant pierre de toutes ses forces, et en sifflant, faisant claquer son fouet, cassant les branches pour remplir la forêt du bruit de sa marche, écoutant ensuite si quelque voix lui répondait; mais il n'entendait que la cloche des

vaches éparses dans les taillis, et le cri sauvage des porcs qui se disputaient la glandée.

Enfin Germain entendit derrière lui le bruit d'un cheval qui courait sur ses traces, et un homme entre deux âges, brun, robuste, habillé comme un demi-bourgeois, lui cria de s'arrêter. Germain n'avait jamais vu le fermier des Ormeaux ; mais un instinct de rage lui fit juger de suite que c'était lui. Il se retourna, et le toisant de la tête aux pieds, il attendit ce qu'il avait à lui dire.

N'avez-vous pas vu passer par ici une jeune fille de quinze ou seize ans, avec un petit garçon ? dit le fermier en affectant un air d'indifférence, quoiqu' il fût visiblement ému.

--Et que lui voulez- vous ? répondit Germain sans chercher à déguiser sa colère.

--Je pourrais vous dire que ça ne vous regarde pas, mon camarade ! Mais comme je n'ai pas de raisons pour le cacher, je vous dirai que c'est une bergère que j'avais louée pour l'année sans la connaître... Quand je l'ai vue arriver, elle m'a semblé trop jeune et trop faible pour l'ouvrage de la ferme. Je l'ai remerciée, mais je voulais lui payer les frais de son petit voyage, et elle est partie fâchée pendant que j'avais le dos tourné... Elle s'est tant pressée, qu'elle a même oublié une partie de ses effets et de sa bourse, qui ne contient pas grand' chose, à coup sûr ; quelques sous probablement !... mais enfin, comme j'avais à passer par ici, je pensais la rencontrer et lui remettre ce qu'elle a oublié et ce que je lui dois."

Germain avait l'âme trop honnête pour ne pas hésiter en entendant cette histoire, sinon très vraisemblable, du moins possible. Il attachait un regard perçant sur le fermier, qui soutenait cette investigation avec beaucoup d'impudence ou de candeur.

"Je veux en avoir le cœur net", se dit Germain, et, contenant son indignation :

"C'est une fille de chez nous, dit-il ; je la connais : elle doit être par ici... Avançons ensemble... nous la retrouverons sans doute.

--Vous avez raison, dit le fermier. Avançons... et pourtant, si nous ne la trouvons pas au bout de l'avenue, j'y renonce... car il faut que je prenne le chemin d'Ardentes.

--Oh ! pensa le laboureur, je ne te quitte pas ! Quand même je devrais tourner pendant vingt- quatre heures avec toi autour de la Mare au Diable !

--Attendez ! dit tout à coup Germain en fixant des yeux une touffe de genêts qui s'agitait singulièrement : holà ! Holà ! Petit - Pierre, est- ce toi, mon enfant ?"

L'enfant, reconnaissant la voix de son père, sortit des genêts en sautant comme un chevreuil, mais quand il le vit dans la compagnie du fermier, il s'arrêta comme effrayé et resta incertain.

"Viens, mon pierre ! viens, c'est moi ! s'écria le laboureur en courant après lui et en sautant à bas de son cheval pour le prendre dans ses bras : et où est la petite Marie ?

--Elle est là, qui se cache, parce qu'elle a peur de ce vilain homme noir, et moi aussi.

--Eh ! sois tranquille ; je suis là... Marie ! Marie ! c'est moi !"

Marie approcha en rampant, et dès qu'elle vit Germain, que le fermier suivait de près, elle courut se jeter dans ses bras ; et, s'attachant à lui comme une fille à son père :

"Ah ! Mon brave Germain, lui dit-elle, vous me défendez ; je n'ai pas peur avec vous."

Germain eut le frisson. Il regarda Marie : elle était pâle, ses vêtements étaient déchirés par les épines où elle avait couru, cherchant le fourré, comme une biche traquée par les chasseurs. Mais il n'y avait ni honte ni désespoir sur sa figure.

"Ton maître veut te parler, lui dit-il, en observant toujours ses traits.

--Mon maître ? dit-elle fièrement ; cet homme-là n'est pas mon maître et ne le sera jamais !... C'est vous, Germain, qui êtes mon maître. Je veux que vous me rameniez avec vous. Je vous servirai pour rien !"

Le fermier s'était avancé, feignant un peu d'impatience.

"Hé !la petite, dit-il, vous avez oublié chez nous quelque chose que je vous rapporte.

--Nenni, monsieur, répondit la petite Marie, je n'ai rien oublié, et je n'ai rien à vous demander.

--Écoutez un peu ici, reprit le fermier, j'ai quelque chose à vous dire, moi !... Allons !... n'ayez pas peur... deux mots seulement...

--Vous pouvez les dire tout haut... je n'ai pas de secrets avec vous.

--Venez prendre votre argent, au moins.

--Mon argent ? Vous ne me devez rien, Dieu merci !

--Je m'en doutais bien, dit Germain à demi -voix ; mais c'est égal, Marie... écoute ce qu'il a à te dire... car, moi, je suis curieux de le savoir. Tu me le diras après : j'ai mes raisons pour ça. Va auprès de son cheval... je ne te perds pas de vue."

Marie fit trois pas vers le fermier, qui lui dit, en se penchant sur le pommeau de sa selle et en baissant la voix :

"Petite, voilà un beau louis d'or pour toi ! Tu ne diras rien, entends-tu ? Je dirai que je t'ai trouvée trop faible pour l'ouvrage de ma ferme... Et qu'il ne soit plus question de ça... Je repasserai par chez vous un de ces jours ; et si tu n'as rien dit, je te donnerai encore quelque chose... Et puis, si tu es plus raisonnable, tu n'as qu'à parler : je te ramènerai chez moi, ou bien j'irai causer avec toi à la brune dans les près. Quel cadeau veux-tu que je te porte ?

--Voilà, monsieur, le cadeau que je vous fais, moi ! répondit à voix haute la petite Marie, en lui jetant son louis d'or au visage, et même assez rudiment. Je vous remercie beaucoup, et vous prie, quand vous repasserez par chez nous, de me faire avertir : tous les garçons de mon endroit iront vous recevoir, parce que chez nous, on aime fort les bourgeois qui veulent en cote aux pauvres filles !vous verrez ça, on vous attendra.

--Vous êtes une menteuse et une sottise langue ! dit le fermier courroucé, en levant son bâton d'un air de menace. Vous voudriez faire croire ce qui n'est point, mais vous ne me tirerez pas d'argent : on connaît vos pareilles !"

Marie s'était reculée effrayée ; mais Germain s'était élancé à la bride du cheval du fermier, et, la secouant avec force :

C'est entendu, maintenant ! dit-il, et nous voyons assez de quoi il retourne... A terre ! mon homme ! à terre ! et causons tous les deux !"

Le fermier ne se souciait pas d'engager la partie : il éperonna son cheval pour se dégager, et voulut frapper de son bâton les mains du laboureur pour lui faire lâcher prise ; mais Germain esquiva le coup, et, lui prenant la jambe, il le désarçonna et le fit tomber sur la fougère, où il le terrassa, quoique le fermier se fût remis sur ses pieds et se défendît vigoureusement. Quand il le tint sous lui :

"Homme de peu de cœur ! Lui dit Germain, je pourrais te rouer de coups si je voulais. Mais je n'aime pas à faire du mal, et d'ailleurs aucune correction n'amenderait ta conscience... Cependant, tu ne bougeras pas d'ici que tu n'aies demandé pardon, à genoux, à cette jeune fille."

Le fermier, qui connaissait ces sortes d'affaires, voulut prendre la chose en plaisanterie. Il prétendit que son péché n'était pas si grave puisqu' il ne consistait qu'en paroles, et qu'il voulait bien demander pardon, à condition qu'il embrasserait la fille, que l'on irait boire une pinte de vin au prochain cabaret, et qu'on se quitterait bons amis.

"Tu me fais peine ! lui répondit Germain en lui poussant la face contre terre, et j'ai hâte de ne plus voir ta méchante mine. Tiens, rougis si tu peux et tâche de prendre le chemin des *affronteux* quand tu passeras par chez nous."

Il ramassa le bâton de houx du fermier, le brisa sur son genou pour lui montrer la force de ses poignets, et en jeta les morceaux au loin avec mépris.

Puis prenant d'une main son fils, et de l'autre la petite Marie, il s'éloigna tout tremblant d'indignation.

XV LE RETOUR À LA FERME

Au bout d'un quart d'heure ils avaient franchi les brandes. Ils trottaient sur la grande route, et la Grise hennissait à chaque objet de sa connaissance. Petit -Pierre racontait à son père ce qu'il avait pu comprendre dans ce qui s'était passé. "Quand nous sommes arrivés, dit-il, cet homme –là est venu pour parler à ma Marie dans la bergerie où nous avons été tout de suite, pour voir les beaux moutons. Moi j'étais monté dans la crèche pour jouer, et cet homme-là ne me voyait pas. Alors il dit bonjour à ma Marie, et il l'a embrassée.

--Tu t'es laissé embrasser, Marie ? dit Germain tout tremblant de colère.

-- J'ai cru que c'était une honnêteté, une coutume de l'endroit aux arrivées, comme, chez vous, la grand'mère embrasse les jeunes filles qui entrent à son service, pour leur faire voir qu'elle les adopte et qu'elle leur sera comme une mère.

--Et puis alors, reprit petit Pierre, qui était fier d'avoir à raconter une aventure, cet homme- là a dit quelque chose de vilain, quelque chose que tu m'as dit de ne jamais répéter et de ne pas m'en souvenir : aussi je l'ai oublié bien vite. Cependant, si mon père veut que je lui dise ce que c'était....

-- Non, mon pierre, je ne veux pas l'entendre, et je veux que tu ne t'en souviennes jamais.

-- En ce cas, je vas l'oublier encore, reprit l'enfant. Et puis alors, cet homme-là a eu l'air de se fâcher parce que Marie lui disait qu'elle s'en irait. Il lui a dit qu'il lui donnerait tout ce qu'elle voudrait, cent francs ! Et ma Marie s'est fâchée aussi. Alors il est venu contre elle, comme s'il voulait lui faire du mal. J'ai eu peur, et je me suis jeté contre Marie en criant. Alors cet homme-là a dit comme ça : " Qu'est-ce que c'est que ça ? D'où sort cet enfant- là ? Mettez- moi ça dehors." Et il a levé son bâton pour me battre. Mais ma Marie l'a empêché, et elle lui a dit comme ça : " Nous causerons plus tard, monsieur ; à présent il faut que je conduise cet enfant-là à Fourche, et puis je reviendrai." Et

aussitôt qu'il a été sorti de la bergerie, ma Marie m'a dit comme ça : " Sauvons-nous, mon Pierre, allons-nous-en d'ici bien vite, car cet homme-là est méchant, et il ne nous ferait que du mal. "Alors nous avons passé derrière les granges, nous avons passé un petit pré, et nous avons été à Fourche pour te chercher. Mais tu n'y étais pas et on n'a pas voulu nous laisser t'attendre. Et alors cet homme-là, qui était monté sur son cheval noir, est venu derrière nous, et nous nous sommes sauvés plus loin, et puis nous avons été nous cacher dans le bois. Et puis il y est venu aussi, et quand nous l'entendions venir, nous nous cachions. Et puis, quand il avait passé, nous recommencions à courir pour nous en aller chez nous ; et puis enfin tu es venu, et tu nous as trouvés ; et voilà comme tout ça est arrivé. N'est-ce pas, ma Marie, que je n'ai rien oublié ?

--Non, mon pierre, et ça est la vérité. A présent, Germain, vous rendrez témoignage pour moi, et vous direz à tout le monde de chez nous que si je n'ai pas pu rester là-bas, ce n'est pas faute de courage et d'envie de travailler.

--Et toi, Marie, dit Germain, je prierai de te demander à toi-même si, quand il s'agit de défendre une femme et de punir un insolent, un homme de vingt- huit ans n'est pas trop vieux ! Je voudrais un peu savoir si Bastien, ou tout autre joli garçon, riche de dix ans moins que moi, n'aurait pas été écrasé par cet homme- là, comme dit petit- pierre : qu'en penses -tu ?

--Je pense, Germain, que vous m'avez rendu un grand service, et que je vous en remercierai toute ma vie.

--C'est là tout ?

--Mon petit père, dit l'enfant, je n'ai pas pensé à dire à la petite Marie ce que je t'avais promis. Je n'ai pas eu le temps, mais je le lui dirai à la maison, et je le dirai aussi à ma grand' mère."

Cette promesse de son enfant donna enfin à réfléchir à Germain. Il s'agissait maintenant de s'expliquer avec ses parents, et, en leur disant ses griefs contre la veuve Guérin, de ne pas leur dire quelles autres idées l'avaient disposé à tant de clairvoyance et de sévérité. Quand on est heureux et fier, le courage de faire accepter son bonheur aux autres paraît facile ;

mais être rebuté d'un côté, blâmé de l'autre, ne fait pas une situation fort agréable.

Heureusement, le petit Pierre dormait quand ils arrivèrent à la métairie, et Germain le déposa, sans l'éveiller, sur son lit. Puis il entra sur toutes les explications qu'il pût donner.

Le père Maurice, assis sur son escabeau à trois pieds, à l'entrée de la maison, l'écouta gravement, et, quoiqu' il fût mécontent du résultat de ce voyage, lorsque Germain, en racontant le système de coquetterie de la veuve, demanda à son beau-père s'il avait le temps d'aller les cinquante-deux dimanches de l'année faire sa cour, pour risquer d'être renvoyé au bout de l'an, le beau-père répondit, en inclinant la tête en signe d'adhésion : "Tu n'as pas tort, Germain; ça ne se pouvait pas." Et ensuite, quand Germain raconta comme quoi il avait été forcé de ramener la petite Marie au plus vite pour la soustraire aux insultes, peut être aux violences d'un indigne maître, le père Maurice approuva encore de la tête en disant : "Tu n'as pas eu tort, Germain ; ça se devait."

Quand Germain eut achevé son récit et donne toutes ses raisons, le beau-père et la belle-mère firent simultanément un gros soupir de résignation, en se regardant. Puis, le chef de famille se leva en disant : "Allons ! Que la volonté de Dieu soit faite !!l'amitié ne se commande pas !

_Venez souper, Germain, dit la belle-mère. Il est malheureux que ça ne se soit pas mieux arrangé ; mais, enfin, Dieu ne le voulait pas, à ce qu'il paraît. Il faudra voir ailleurs.

-- Oui, ajouta le vieillard, comme dit ma femme, on verra ailleurs."

Il n'y eut pas d'autre bruit à la maison, et quand, le lendemain, le petit Pierre se leva avec les alouettes, au point du jour, n'étant plus excité pas les événements extraordinaires des jours précédents, il retomba dans l'apathie des petits paysans de son âge, oublia tout ce qui lui avait trotté par la tête, et ne songea plus qu'à jouer avec ses frères et à faire l'homme avec les bœufs et les chevaux.

Germain essaya d'oublier aussi, en se replongeant dans le travail ; mais il devint si triste et si distrait, que tout le monde le remarqua. Il ne parlait pas à la petite Marie, il ne la regardait même pas ; et pourtant, si on lui eût demandé dans quel pré elle était et par quel chemin elle avait passé, il n'était point d'heure du jour où il n'eût pu le dire s'il avait voulu répondre. Il n'avait pas osé demander à ses parents de la recueillir à ferme pendant l'hiver, et pourtant il savait bien qu'elle devait souffrir de la misère. Mais elle n'en souffrit pas, et la mère Guillette ne put jamais comprendre comment sa petite provision de bois ne diminuait point, et comment son hangar se trouvait rempli le matin lorsqu'elle l'avait laissé presque vide le soir. Il en fut de même du blé et des pommes de terre. Quelqu'un passait par la lucarne du grenier et vidait un sac sur le plancher sans ne réveiller personne et sans laisser de traces. La vieille en fut à la fois inquiète et réjouie ; elle engagea sa fille à n'en point parler, disant que si on venait à savoir le miracle qui se faisait chez elle, on la tiendrait pour sorcière.

Elle pensait bien que le diable s'en mêlait, mais elle n'était pas pressée de se brouiller avec lui en appelant les exorcismes du curé vers sa maison ; elle se disait qu'il serait temps lorsque Satan viendrait lui demander son âme en retour de ses bienfaits.

La petite Marie comprenait mieux la vérité, mais elle n'osait en parler à Germain, de peur de le voir revenir à son idée de mariage, et elle feignait avec lui de ne s'apercevoir de rien.

XVI LA MÈRE MAURICE

Un jour la mère Maurice, se trouvant seule dans le verger avec Germain, lui dit d'un air d'amitié : "Mon pauvre gendre, je crois que vous n'êtes pas bien. Vous ne mangez pas aussi bien qu'à l'ordinaire, vous ne riez plus, vous causez de moins en moins. Est-ce que quelque' un de chez nous, ou nous- mêmes, sans le savoir et sans le vouloir, vous avons fait de la peine ?

--Non, ma mère, répondit Germain, vous avez toujours été aussi bonne pour moi que la mère qui m'a mis au monde, et je serais un ingrat si je me plaignais de vous, ou de votre mari, ou de personne de la maison.

--En ce cas, mon enfant c'est le chagrin de la mort de votre femme qui vous revient. Au lieu de s'en aller avec le temps, votre ennui empire, et il faut absolument faire ce que votre beau-père vous a dit fort sagement : il faut vous remarier.

--Oui, mère, ce serait aussi mon idée ; mais les femmes que vous m'avez conseillé de rechercher ne me reviennent pas. Quand je les vois, au lieu d'oublier ma Catherine, j'y pense davantage.

--C'est qu'apparemment, Germain, nous n'avons pas au deviner votre goût. Il faut donc que vous nous aidiez, en nous disant la vérité. Sans doute il y a quelque part une femme qui est faite pour vous, car le bon Dieu ne fait personne sans lui réserver son bonheur dans une autre personne.

Si donc vous savez où la prendre, cette femme qu'il vous faut, prenez- la; et qu'elle soit belle ou laide, jeune ou vieille, riche ou pauvre, nous sommes décidés, mon vieux et moi, à vous donner consentement; car nous sommes fatigués de vous voir triste, et nous ne pouvons pas vivre tranquilles si vous ne l'êtes point.

--Ma mère, vous êtes aussi bonne que le bon Dieu, et mon père pareillement, répondit Germain ; mais votre compassion ne peut

pas porter remède à mes ennuis : la fille que je voudrais ne veut point de moi.

--C'est donc qu'elle est trop jeune ? S'attacher à une jeunesse est déraison pour vous.

--Eh bien ! Oui, bonne mère, j'ai cette folie de m'être attaché à une jeunesse, et je m'en blâme. Je fais mon possible pour n'y plus penser ; mais que je travaille ou que je me repose, que je sois à la messe ou dans mon lit, avec mes enfants ou avec vous, j'y pense toujours, je ne peux penser à autre chose.

-Alors c'est comme un sort qu'on vous a jeté, Germain ?

Il n'y a à ça qu'un remède, c'est que cette fille change d'idée et vous écoute. Il faudra que je m'en mêle, et que je voie si c'est possible. Vous allez me dire où elle est et comment on l'appelle.

--Hélas ! Ma chère mère, je n'ose pas, dit Germain, parce que vous allez vous moquer de moi.

--Je ne me moquerai pas de vous, Germain, parce que vous êtes dans la peine et que je ne veux pas vous y mettre davantage. Serait-ce point la Fauchette ?

--Non, ma mère, ça ne l'est point.

--Ou la Rosette ?

--Non.

--Dites donc, car je n'en finirai pas, s'il faut que je nomme toutes les filles du pays."

Germain baissa la tête et ne put se décider à répondre.

"Allons ! dit la mère Maurice, je vous laisse tranquille pour aujourd'hui, Germain ; peut-être que demain vous serez plus confiant avec moi, ou bien que votre belle -sœur sera plus adroite à vous questionner."

Et elle ramassa sa corbeille pour aller étendre son linge sur les buissons.

Germain fit comme les enfants qui se décident quand ils voient qu'on ne s'occupera plus d'eux. Il suivit sa belle- mère, et lui nomma enfin en tremblant la petite Marie à la Guillette.

Grande fut la surprise de la mère Maurice : c'était la dernière à laquelle elle eût songé. Mais elle eut la délicatesse de ne point se récrier et de faire mentalement ses commentaires. Puis, voyant que son silence accablait Germain, elle lui tendit sa

corbeille en lui disant : "Alors est- ce une raison pour ne point m'aider dans mon travail ?portez donc cette charge, et venez parler avec moi. Avez-vous bien réfléchi, Germain ? Êtes-vous bien décidé ?

--Hélas !ma chère mère, ce n'est pas comme cela qu'il faut parler : je serais décidé si je pouvais réussir ; mais comme je ne serais pas écouté, je ne suis décidé qu'à m'en guérir si je peux.

--Et si vous ne pouvez pas ?

--Toute chose a son terme, mère Maurice : quand le cheval est trop chargé, il tombe ; et quand le bœuf n'a rien à manger, il meurt.

--C'est donc à dire que vous mourrez, si vous ne réussissez point ? A Dieu ne plaise, Germain ! Je n'aime pas qu'un homme comme vous dise de ces choses-là, parce que quand il les dit il les pense. Vous êtes d'un grand courage, et la faiblesse est dangereuse chez les gens forts. Allons, prenez de l'espérance. Je ne conçois pas qu'une fille dans la misère, et à laquelle vous faites beaucoup d'honneur en la recherchant, puisse vous refuser.

--C'est pourtant la vérité, elle me refuse.

--Et quelles raisons vous en donne- t- elle ?

--Que vous lui avez toujours fait du bien, que sa famille doit beaucoup à la vôtre, et qu'elle ne veut point vous déplaire en me détournant d'un mariage riche.

--Si elle dit cela, elle prouve de bons sentiments, et c'est honnête de sa part. Mais en vous disant cela, Germain, elle ne vous guérit point, car elle vous dit sans doute qu'elle vous aime, et qu'elle vous épouserait si nous le voulions ?

--Voilà le pire !elle dit que son cœur n'est point porté vers moi.

--Si elle dit ce qu'elle ne pense pas, pour mieux vous éloigner d'elle, c'est une enfant que mérite que nous l'aimions et que nous passions par-dessus sa jeunesse à cause de sa grande raison.

--Oui ? dit Germain, frappé d'une espérance qu'il n'avait pas encore conçue : ça serait bien sage et bien comme il faut de sa

part !mais si elle si raisonnable, je crains bien que c'est à cause que je lui déplais.

--Germain, dit la mère Maurice, vous allez me promettre de vous tenir tranquille pendant toute la semaine, de ne vous point tourmenter, de manger, de dormir, et d'être gai comme autrefois. Moi, je parlerai à mon vieux, et si je le fais consentir, vous saurez alors le vrai sentiment de la fille à votre endroit."

Germain promit, et la semaine se passa sans que le père Maurice lui dît un mot en particulier et parût se douter de rien. Le laboureur s'efforça de paraître tranquille, mais il était toujours plus pâle et plus tourmenté.

XVII LA PETITE MARIE

Enfin, le dimanche matin, au sortir de la messe, sa belle-mère lui demanda ce qu'il avait obtenu de sa bonne amie depuis la conversation dans le verger.

--Mais, rien du tout, répondit-il Je ne lui ai pas parlé.

--Comment donc voulez-vous la persuader si vous ne lui parlez pas ?

--Je ne lui ai parlé qu'une fois, répondit Germain. C'est quand nous avons été ensemble à Fourche ; et, depuis ce temps-là, je ne lui ai pas dit un seul mot. Son refus m'a fait tant de peine que j'aime mieux ne pas l'entendre recommencer à me dire qu'elle ne m'aime pas.

--Eh bien, mon fils, il faut lui parler maintenant ; votre beau-père vous autorise à le faire. Allez, décidez- vous ! Je vous le dis, et, il le faut, je le veux ; car vous ne pouvez pas rester dans ce doute- là."

Germain obéit. Il arriva chez la Guillette, la tête basse et l'air accablé. La petite Marie était seule au coin du feu, si pensive

qu'elle n'entendit pas venir Germain. Quand elle le vit devant elle, elle sauta de surprise sur sa chaise, et devint toute rouge.

"Petite Marie, lui dit- il en s'asseyant auprès d'elle, je viens te faire de la peine et t'ennuyer, je le sais bien : mais l'homme et la femme de chez nous (désignant ainsi, selon l'usage, les chefs de famille) veulent que je te parle et que je te demande de m'épouser. Tu ne le veux pas, toi, je m'y attends.

-- Germain, répondit la petite Marie, c'est donc décidé que vous m'aimez ?

-- ça te fâche, je le sais, mais ce n'est pas ma faute : si tu pouvais changer d'avis je serais trop content, et sans doute je ne mérite pas que cela soit. Voyons, regarde-moi, Marie, je suis donc bien affreux ?

-- Non, Germain, répondit-elle en souriant, vous êtes plus beau que moi.

-- Net e moque pas ; regarde-moi avec indulgence ; il ne me manqué encore ni un cheveu ni une dent. Mes yeux te disent que je t'aime. Regarde-moi donc dans les yeux, ça y est écrit, et toute fille sait lire dans cette écriture-là."

Marie regarda dans les yeux de Germain avec son assurance enjouée, puis, tout à coup, elle détourna la tête et se mit à trembler.

" Ah ! Mon Dieu ! Je te fais peur, dit Germain, tu me regardes comme si j'étais le fermier des Ormeaux. Ne me crains pas, je t'en prie, cela me fait trop de mal. Je ne te dirai pas de mauvaises paroles, moi ; je ne t'embrasserai pas malgré toi, et quand tu voudras que je m'en aille, tu n'auras qu'à me montrer la porte. Voyons, faut-il que je sorte pour que tu finisses de trembler ?"

Marie tendit la main au laboureur, mais sans détourner sa tête penchée vers le foyer, et sans dire un mot.

" Je comprends, dit Germain ; tu me plains, car tu es bonne ; tu es fâchée de me rendre malheureux : mais tu ne peux pourtant pas m'aimer ?

— Pourquoi me dites-vous de ces choses-là, Germain ?
répondit enfin la petite Marie ; vous voulez donc me faire pleurer ?

-- Pauvre petite fille, tu as bon cœur, je le sais ; mais tu ne m'aimes pas, et tu me caches ta figure parce que tu crains de me laisser voir ton déplaisir et ta répugnance. Et moi, je n'ose pas seulement te serrer la main ! Dans le bois, quand mon fils dormait, et que tu dormais aussi, j'ai failli t'embrasser tout doucement. Mais je serais mort de honte plutôt que de te le demander, et j'ai autant souffert dans cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à petit feu. Depuis ce temps-là j'ai rêvé à toi toutes les nuits. Ah ! Comme je t'embrassais, Marie ! Mais toi, pendant ce temps- là, tu dormais sans rêver. Et à présent, sais-tu ce que je pense ? C'est que si tu te retournais pour me regarder avec les yeux que j'ai pour toi, et si tu approchais ton visage du mien, je crois que j'en tomberais mort de joie. Et toi, tu penses que si pareille chose t'arrivait tu en mourrais de colère et de honte !"

Germain parlait comme dans un rêve sans entendre ce qu'il disait. La Petite Marie tremblait toujours ; mais comme il tremblait encore davantage, il ne s'en apercevait plus. Tout à coup elle se retourna ; elle était tout en larmes et le regardait d'un air de reproche. Le pauvre laboureur crut que c'était le dernier coup, et, sans attendre son arrêt, il se leva pour partir ; mais la jeune fille l'arrêta en l'entourant de ses deux bras, et, cachant sa tête dans son sein :

" Ah ! Germain, lui dit-elle en sanglotant, vous n'avez donc pas deviné que je vous aime ?

Germain serait devenu fou, si son fils, qui le cherchait et qui entra dans la chaumière au grand galop sur son bâton, avec sa petite sœur en croup qui fouettait avec une branche d'osier ce coursier imaginaire, ne l'eût rappelé à lui-même.

Il le souleva dans ses bras, et le mettant dans ceux de sa fiancée :

" Tiens, lui dit -il, tu as fait plus d'un heureux en m'aimant."

* * *

CHAPITRE “II”

- **La structure du roman :**
 - **Sujet et source.**
 - **Exposition.**
 - **Action.**
 - **Dénouement.**

Chapitre “II”

* La structure du roman :

(Sujet et source – exposition – action – dénouement).

La structure du roman est la manière dont ses éléments sont organisés. En premier lieu viennent le sujet et la source, qui constituent le thème et l'origine du roman et qui sont tirés de la société ou d'une épreuve personnelle de l'auteur. Deuxièmement, l'exposition située au début du récit, et qui permet au lecteur d'apprendre ce qui est nécessaire pour comprendre le déroulement de l'action. Troisièmement, l'action qui se passe dans un roman, un conte, une nouvelle, c'est-à-dire l'enchaînement des événements. Quatrièmement, le dénouement qui est le moment proche de la fin de l'histoire où les problèmes posés auparavant trouvent une solution.

Dès son enfance, à l'âge de quatre ans, Aurore composait à haute voix d'interminables contes ennuyeux. Sa mère les appelait “ses *romans*”. A l'âge de sept ans, elle possède déjà sa langue. Dès son enfance, elle avait besoin de créer **“Un monde à sa guise, un monde fantastique et poétique ; peu à peu (elle eut) besoin d'en faire aussi un monde religieux ou philosophique, c'est-à-dire moral ou sentimental.”**⁽¹⁾

⁽¹⁾ George Sand, “*Histoire de ma vie*” T.I, p.809

Plus tard, au couvent des anglaises, Aurore compose de mémoire une pièce inspirée par "Le malade imaginaire" de Molière qui étonne tout le monde et que ses camarades l'ont joué. Elle est inspirée toujours par les contes et les histoires de fées qu'elle entendait dans son enfance et de sa mère, de ses amies à la campagne.

George Sand est reprise par le Berry, elle s'installe à Nohant et elle écrit des romans champêtres dont tous les enfants connaissent les titres : «La Mare au diable, La petite Fadette, François le champi et Les maîtres sonneurs.»

Dans la notice qu'elle écrivit en 1851 pour l'édition illustrée de Hetzel, George Sand insiste sur la simplicité de son intention. Elle dit :

“Quand j'ai commencé, par la *Mare au diable*, une série de romans champêtres ... Je n'ai eu aucun système. ... Si on me demande ce que j'ai voulu faire, je répondrai que j'ai voulu faire une chose très touchante et très simple.”⁽²⁾

* * *

⁽²⁾ George Sand, "Nohant, septembre 1848" Cité dans la préface de la Petite Fadette.

* Sujet et Source :

George Sand a cherché les sources et les sujets de ses romans dans la série de contes villageois, qu'on intitulera classiquement les veillées du chanvreur. Elle a annoncé cela dans la préface de La petite Fadette lors qu'elle dit que :

“Le chanvreur ayant bien soupé et voyant à sa droite un grand pichet de vin blanc, à sa gauche un pot de tabac pour changer sa pipe à discrétion toute la soirée, nous raconta l’histoire suivante....”

La romancière s'identifie au conteur rustique. Elle lui emprunte sa malice, sa bonhomie, son goût de l'observation, l'allure nonchalante de sa narration et, autant qu'elle le peut, son langage. Elle cherche à établir entre elle-même et son auditoire une communion étroite. Elle évite ce qui pourrait accrocher désagréablement l'attention et, par-là, on peut sourire, mais discrètement. On peut se moquer, mais sans méchanceté. Nous remarquons que le monde paysan, dans les romans champêtres de George Sand, est le seul sujet véritable ; une connaissance précise de la terre, des rythmes, des habitudes et des coutumes. George Sand peint la réalité de la terre et des hommes, en se faisant particulièrement attentive à leur langage. Elle a idéalisé l'univers qu'elle a choisi de représenter. Marie Anne dit :

“Pour le roman Sandien, aucun doute n’est possible : il s’écrit dans une perspective rousseauiste claire et explicite, qui a déjà fait le partage entre la culture urbaine et la culture rurale et qui considère que la première a dégradé ou détruit les valeurs que l’auteur a su conserver. Ecrire des romans rustiques dans les années 1845 a donc une signification politique.”⁽³⁾

George Sand n’a jamais su pratiquer l’art de la composition rigoureuse. Mais elle possède l’habileté instinctive du conteur. Elle sait varier ses effets, doser l’émotion. Pierre Salomon en dit :

“Elle se fie à son inspiration et, quand l’inspiration fait défaut, elle utilise des recettes simples. C’est pourquoi, elle ne se sent vraiment à son aise que dans le genre narratif, le seul qui permet cette sorte d’improvisation nonchalante.”⁽⁴⁾

Elle n’a pas de véritable technique. Elle a réfléchi sur les problèmes qui se posent au romancier, en matière d’analyse psychologique et de style. Elle a trouvé dans le roman champêtre l’expression idéale de son romanesque. Elle n’a jamais quitté littérairement son Berry. Les contes d’une grand-mère 1873, tout à fait à la fin de sa vie, permettent à George

⁽³⁾ Marie Anne Barbéris, *“George Sand, La Mare au diable suivie de la petite Fadette”* Larousse, 1989, I.S.B.N, p.300.

⁽⁴⁾ Pierre Salomon, *“George Sand”* Hatier Boivin, Paris, 1953, p.165.

Sand de s'installer dans le rôle de ce chanvreur auquel elle avait si souvent confié le soin de chanter le passé légendaire de sa province. George Sand reflète dans les romans champêtres une sorte de ruralité douce, profondément naturelle et coutumière certes, apaisée, mais raffinée. Elle transporte une image vivante de la société à laquelle elle vit. S. Rocheblave dit que :

«Nous voilà donc, par ces simples lignes, continuées elles-mêmes par les notices ou préfaces de la *Mare au diable*, de *François le champi* et de *la petite Fadette*, introduits à ces “veillées du chanvreur”, dont tous les romans rustiques de George Sand sont l'écho fidèle mais élargi. C'est surtout à leur sujet qu'il faut rappeler cette belle définition de George Sand par un critique : “C'est un écho qui grandit la voix”.»⁽⁵⁾

Quant au chanvreur, c'est un personnage typiquement berrichon, spécifiquement lié à ce centre de la France où se déroulent tous les romans champêtres de George Sand. Marie Anne dit que :

“Le chanvreur, parce qu'il est un errant et qu'il va de village en village, est donc un élément mobile dans une société sédentaire. Ça et là il a recueilli légendes et chansons.

⁽⁵⁾ S. Rocheblave, “*George Sand, la petite Fadette*”, Larousse, Paris, 1932, p.16.

Il apparaît à la fois comme l'aède homérique et comme le dépositaire de la culture du groupe ; enfin, il parle, il raconte, dans un monde qui se définit surtout par son économie de paroles.” (6)

Il faut parler des titres de ces romans, parce que le titre du roman a une relation certaine au contenu et nous montre le genre de ce roman, et il nous montre aussi si la structure du roman est close ou ouverte. Les romans champêtres de George Sand portent des titres indéfinis composés des noms suivis des adjectifs comme Les Maîtres sonneurs et La petite Fadette. Si nous lisons ces romans champêtres clairement, nous pouvons trouver que les titres des trois romans s'accordent avec leurs contenus. Ces trois romans sont : François le champi, la petite Fadette, et les Maîtres sonneurs. Mais le titre de la Mare au diable n'est pas convenable avec le contenu du roman. Il fallait intituler ce roman : Le laboureur ou Le paysan. P. Salomon et J. Mallion disent à ce propos :

“Le compagnon du Tour de France, Jeane, La Mare au diable, pourraient s'intituler respectivement : Le menuisier, La

(6) Marie Anne-Barbérís “George Sand, La Mare au diable suivie de la petite Fadette” op.cit., p.302

bergère, Le Laboureur. Quant aux *Maitres sonneurs*, le titre en est à lui seul suffisamment explicite. On peut en conclure qu'en dehors même des deux chapitres du prologue, le lien qui rattache La Mare au diable au socialisme de son auteur est encore visible.” (7)

On remarque que La Mare au diable est un endroit où Germain se trouva une vieille femme sourde. Nous pouvons trouver cela au chapitre XIV sous le titre “*La vieille*”. Elle dit de cet endroit :

«C’est un mauvais endroit, et il ne faut pas en approcher sans jeter trois pierres dedans de la main droite : Ça éloigne les esprits. Autrement il arrive des malheurs à ceux qui en font le tour. ... La vieille ajouta : “il y a bien longtemps de ça ; en mémoire de l’accident on y avait planté une belle croix ; mais, par une belle nuit de grand orage, les mauvais esprits l’ont jetée dans l’eau.” » (8)

L’action de ce roman se déroule autour l’amour et la relation du mariage entre le laboureur et la bergère. Mais le titre du roman porte autre chose. Il signifie la peur et l’horreur du

(7) P. Salomon et J. Mallion, “*George Sand, la Mare au diable et François le champi*” Editions Garnier Frères, Paris, 1981, p.8.

(8) George Sand, “La Mare au diable”, chapitre XIV.

diable. Mais dans les autres romans champêtres de George Sand, nous trouvons que ses titres expriment les contenus et les actions de ces romans.

Si nous lisons les romans champêtres de George Sand, nous pouvons découvrir la structure du roman champêtre chez elle.

Il faut d'abord, citer *La Mare au diable*. Ce roman devait être le premier d'une série de romans champêtres. Dans un prologue (Chapitre 1 – 2) George Sand évoque l'origine de ce récit, né d'un rapprochement fortuit entre une gravure d'Holbein, qui suscite une réflexion sur la mission sociale de l'art, et une scène de labour, que la romancière, occupée à méditer sur la destinée des paysans, contemple, admirant Germain et son fils, héros de l'histoire qu'elle va conter. Elle déclare, dans sa notice de ce roman, la cause qui l'a poussée à écrire cet ouvrage.

“Pour *la Mare au diable* en particulier, le fait que j’ai rapporté, dans l’avant-propos, une gravure d’Holbein qui m’avait frappé une scène réelle que j’eus sous les yeux dans le même moment, au temps des semailles, voilà tout ce qui m’a poussé à écrire cette histoire modeste.”⁽⁹⁾

⁽⁹⁾ “Notice de *La Mare au diable*” écrit par George Sand à Nohant 12 avril 1851.

Nous remarquons que le début de *La Mare au diable* a été inspiré à George Sand par une gravure d'Holbein et elle annonce cela dans le deuxième chapitre de ce roman "*Le labour*", elle dit : "Je venais de regarder longtemps et avec une profonde mélancolie le laboureur d'Holbein, et je me promenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivateur."

Salomon et Mallion nous disent, aussi, que :

«L'idée de ce roman fut suggérée à George Sand par un rapprochement fortuit entre une gravure d'Holbein qui l'avait frappée, la gravure des Simulachres de la mort représentant un laboureur, et une scène réelle de labour. Déjà l'un de ses précédents romans ; Jeanne, devait une part de son inspiration à l'influence d'Holbein. Elle en avait conçu l'héroïne sur le modèle de la vierge d'Holbein, type mystérieux en qui elle croyait reconnaître "une fille des champs rêveuse, sévère et simple."»⁽¹⁰⁾

⁽¹⁰⁾ P. Salomon et J. Mallion, "*George Sand, la Mare au diable – François le champi*" Editions Garnier Frères, Paris, 1981, p.5

D'autre part, on dirait que le sujet du roman est un voyage au cours duquel on s'égare. Cela hantait l'imagination de George Sand, probablement depuis le jour lointain où elle avait elle-même connu les émotions d'une pareille aventure. C'était en 1811 ; elle rentrait de Paris avec sa mère. C'est un souvenir personnel de George Sand. Marie-Hélène Robinot dit :

“L'épisode central, quant à lui, trouve sa source dans une aventure vécue par l'auteur en 1811, lorsqu'elle s'était égarée dans la brande en compagnie de sa mère.”⁽¹¹⁾

George Sand a raconté le récit de ce souvenir de son enfance dans son autobiographie “Histoire de ma vie”.

Nous remarquons que l'ensemble de La Mare au diable est lié au goût profond de George Sand pour les contes et les légendes remplies d'histoires extraordinaires et fantastiques. Elle dit elle-même :

“Ce qui achevait de me troubler la cervelle, c'étaient les contes de la veillée lorsque les chanvriers venaient broyer. Pour éloigner de la maison le bruit et la poussière de leur travail.”⁽¹²⁾

⁽¹¹⁾ Marie-Hélène Robinot, “George Sand, La Mare au diable” Larousse, 1993, I.S.B.N, p.244

⁽¹²⁾ George Sand, “Histoire de ma vie” 1955, in Bibliothèque de la pléiade, Gallimard, 1970, Tome I.

La romancière a montré clairement le sujet principal de la Mare au diable. C'est l'amour propre entre deux êtres paysans, purs et simples. Elle dit :

“J’ai bien senti le beau dans le simple.”⁽¹³⁾

Germain, “le fin laboureur”, a réussi à atteindre son but par son mariage avec la bergère Marie, malgré la différence de leur condition sociale. Il affirme que l'amour peut éliminer et vaincre toutes les résistances et les conditions sociales. Marie-Hélène en dit :

«La romancière a fait de son premier roman champêtre une histoire d'amour entre deux êtres purs, placés aux deux extrémités de l'échelle sociale de la paysannerie “un laboureur et une simple bergère” et qui, à la fin du roman, trouvent le bonheur dans le mariage.»⁽¹⁴⁾

* * *

⁽¹³⁾ “*Notice de La Mare au diable*” écrit par George Sand.

⁽¹⁴⁾ Marie-Hélène Robinot, “*George Sand, La Mare au diable*” op.cit., p.260

* L'exposition du roman :

L'exposition joue un grand rôle dans l'œuvre littéraire, elle permet au lecteur de savoir les événements du roman. C'est le lien stratégique entre l'auteur et son texte.

L'exposition nous présente les éléments qui seront l'ouverture du roman, des indices qui seront toujours repris par le récit. Elle nous aide à connaître facilement l'action du roman, et comme disent Bourneuf et Oullet que :

“La première page d'un roman nous donne le ton, le rythme, parfois le sujet.”⁽¹⁵⁾

Dans tous les romans champêtres de George Sand, nous remarquons qu'elle montre clairement son exposition.

Quant à l'exposition de *La Mare au diable*, nous remarquons que la romancière la montre dans le chapitre III du roman ; lors du mariage suggéré du beau-père à Germain

“Germain, lui dit un jour son beau-père, il faut pourtant te décider à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuf de ma fille, et ton aîné a sept ans. Tu approches de la trentaine, mon garçon, et tu sais que, passé cet âge-là, dans nos pays, un homme est réputé trop vieux pour entrer en ménage. Tu as trois beaux enfants, et jusqu'ici ils ne nous ont point embrassés.”⁽¹⁶⁾

⁽¹⁵⁾ Roland Bourneuf, Réal Oullet, “*L'univers du roman*” Paris, Ed. P.U.F., 1989, p.45

⁽¹⁶⁾ George Sand, “*La Mare au diable*” chapitre III.

Le beau-père propose à Germain d'épouser une veuve, riche, pas très jolie, pas petite, et enfin, il lui conseille d'épouser la veuve Guérin. Il lui dit :

“Oui, j’ai quelqu’un en vue, répondit le père Maurice. C’est une Léonard, veuve d’un Guérin, qui demeure à Fourche. ... Je te dis que tu l’aimeras : c’est un bon sujet, une femme de grand cœur ; je ne l’ai pas vue depuis longtemps, elle n’était pas laide fille alors, mais elle n’est plus jeune, elle a trente-deux ans. Elle est d’une bonne famille, tous braves gens et elle a bien pour huit ou dix mille francs de terres.” ⁽¹⁷⁾

Le beau-père donne ses conseils, et laisse prendre la décision à Germain qui a le droit d’accepter ou de refuser ce projet. Il lui dit aussi :

“Voilà mes observations, Germain, pèse-les, et tâche de te faire agréer à la veuve Guérin ; car sa bonne conduite et ses écus apporteront ici de l’aide dans le présent et de la tranquillité pour l’avenir.” ⁽¹⁸⁾

* * *

⁽¹⁷⁾ Ibid., chapitre IV.

⁽¹⁸⁾ Ibid., chapitre III.

* L'action :

En effet chaque roman a habituellement une action précise qu'on peut découvrir d'après les événements mentionnés dans le roman. Chaque moment de l'action constitue une situation conflictuelle où les personnages se poursuivent, s'allient, ou s'affrontent. ⁽¹⁹⁾

L'action du roman peut être longue ou courte. Nous remarquons que les actions, des romans champêtres de George Sand, sont longues.

On remarque que ces actions prennent des aspects essentiels ; l'action concerne le héros du roman, et les lieux en même temps. On peut remarquer aussi que les actions des romans champêtres de George Sand, sont différentes l'une de l'autre parce que :

“Les faits de la narration sont tributaires de tendances dominantes. L'analyse précise de fragments textuels ne débouche pas toujours sur des conclusions strictes et incontestables.” ⁽²⁰⁾

⁽¹⁹⁾ Voir Roland Bourneuf, Réal Oullet, *“L'univers du roman”* Paris, Ed. P.U.F., 1989, p.160

⁽²⁰⁾ Yves Reuter, *“Introduction à l'analyse du roman”*. Ed., Dunod, Paris, 1996, p.150

Si nous passons en revue son roman *La Mare au diable*, nous trouvons que ce roman a été écrit en quatre jours, à l'automne 1845. George Sand a déclaré cela dans sa lettre à

Atenor Joly, directeur du feuilleton du journal "*l'époque*" où elle dit :

“J’ai fini mon petit roman, je l’ai fait en quatre jours ... Je l’ai fait cent fois plus vite que je ne pensais. ... Le titre est, sauf meilleur avis, *La Mare au diable*.”⁽²¹⁾

Les événements de ce roman tournent autour de Germain, “le fin laboureur” et la petite Marie, la bergère.

Germain est “le plus bel homme de l’endroit”, actif, courageux, travailleur, habile dans son métier, c’est le “fin laboureur”. Il est à vingt-huit ans, père de trois enfants, il ne se console pas la mort de sa femme, lorsque son beau-père, chez qui il vit, lui demande de se remarier, cela lui déplaît. Mais, respectueux de l’autorité parentale, il accepte. Passif, soumis et taciturne au début du roman, Germain se transforme psychologiquement : il devient capable de parler, de dire ce qu’il pense pour défendre la petite Marie et assumer l’amour qu’il lui porte. À l’autre côté, Marie a seize ans, elle est une jolie fille ; elle a un courage et une grande force de caractère. Elle supporte le malheur, car

⁽²¹⁾ George Sand, “*Correspondance*” Édition de Georges Lubin, Garnier, 1970, Tome VII, 151-152

elle est pauvre, ne possède rien et, par conséquent, elle doit se louer comme bergère chez les autres. Sa vivacité d'esprit, son sens pratique, son sens pratique et son esprit de décision lui permettent de prendre la situation en main. Le petit - Pierre, fils de Germain et ami de Marie, va permettre à leur amour de se révéler et à leur couple de se constituer. Il dit tout haut ce que son père pense tout bas :

“Si tu veux me donner une autre mère, je veux que ce soit la petite Marie.”⁽²²⁾

Le petit-Pierre jouait un rôle important, il était l'intermédiaire entre les deux amoureux. En effet :

“La lecture du roman permet de comprendre pourquoi petit-Pierre est comparé au prophète Saint Jean-Baptiste, qui annonce la venue de Jésus sur la terre et le début d'une ère nouvelle : le petit-Pierre annonce l'arrivée de Marie dans la vie de Germain et le début d'un nouveau bonheur.”⁽²³⁾

Le père Maurice, qui ouvre le dialogue, est à l'origine de l'intrigue. Ses propos en placent les éléments essentiels : le remariage de Germain, son voyage avec Marie. Le droit de

⁽²²⁾ George Sand, *“La Mare au diable”*, chapitre IX.

⁽²³⁾ Marie-Hélène Robinot, *“George Sand, La Mare au diable”*, op.cit., p.21

regard qu'il a sur le destin des autres personnages du roman correspond à son rôle de chef de famille. Il refuse toutes les filles que Germain a choisies, et il lui dit :

“Doucement, doucement, mon garçon, toutes ces filles-là sont trop jeunes ou trop pauvres ... ou trop jolies filles ; car, enfin, il faut penser à cela aussi, mon fils. Une jolie femme n’est pas toujours aussi rangée qu’une autre.”⁽²⁴⁾

Il dit aussi de sa fille décédée :

“Le bon Dieu a voulu qu’elle nous quittât, et nous ne passons pas un jour sans lui faire savoir par nos prières, nos pensées, nos paroles et nos actions, que nous respectons son souvenir et que nous sommes fâchés de son départ. Mais si elle pouvait te parler de l’autre monde et te donner à connaître sa volonté, elle te commanderait de chercher une mère pour ses petits orphelins.”⁽²⁵⁾

Enfin, le beau-père a choisi la femme que Germain doit épouser comme nous avons déjà dit, et il lui informe de son prénom et de sa place. **“Elle s’appelle Catherine, comme ta défunte.”** C’est une Léonard, veuve d’un Guérin, qui demeure à Fourche.

⁽²⁴⁾ George Sand, *“La Mare au diable”*, chapitre III.

⁽²⁵⁾ Ibid.

L'intervention du beau-père dans ce projet de mariage est le grand obstacle pour Germain. Mais, respectant à son beau-Père et cédant à ses instances, il accepte. Le lendemain, Germain se met en route avec Marie, une jeune fille voisine de seize ans qui est louée comme bergère aux Ormeaux, près de Fourche. Le petit-Pierre, fils de Germain, les attend dans un fossé et veut être du voyage. Les voyageurs reprennent leur route. La nuit et le brouillard tombent. Cet orage les contraint à se réfugier dans un bosquet près de la mare au diable. Cet arrêt les conduit à mieux se connaître. L'obscurité aidant, Germain se rapproche de Marie pour qu'il éprouve un vif sentiment. Il séduit par les qualités de cœur et l'esprit pratique de Marie, et guidé dans cette voie par son fils,

Germain lui demande de l'épouser. Elle refuse, invoquant la différence d'âge et sa condition sociale inférieure. Le jour paraît, la réalité reprend ses droits. Germain part pour Fourche pour voir sa fiancée suggérée de son beau-père. Marie, escortée de Pierre, prend le chemin des Ormeaux. Germain est déçu par sa fiancée, frivole et coquette. Il n'éprouve aucun intérêt pour la veuve Guérin, dont l'air maniéré, la coquetterie et l'arrogance dédaigneuse lui déplaisent. Marie-Hélène dit que :

“La veuve Guérin et le fermier des Ormeaux se présentent comme les antithèses de Germain et de Marie. Elle, c’est une coquette qui s’amuse avec les hommes, lui, un rustre qui manque de respect à Marie. Leur richesse les rapproche de la bourgeoisie, dont ils incarnent les défauts.”⁽²⁶⁾

Sur le chemin du retour, Germain retrouve Pierre, ainsi que Marie, que le fermier veut emmener de force aux Ormeaux. Il inflige une correction au fermier et ramène Marie et son fils à Belair.

* * *

⁽²⁶⁾ Marie-Hélène Robinot, “*George Sand, La Mare au diable*” op.cit., p.22

* Le dénouement :

Le dénouement, c'est le moment proche de la fin de l'histoire où les problèmes posés auparavant trouvent une solution. Le début et l'action nous conduisent peu à peu vers le dénouement dans lequel le romancier nous donne la clef de son univers déjà établi. L'organisation successive du début, de l'action et du dénouement, établit une concordance excellente dans le roman et c'est aussi :

“un moyen privilégié pour le romancier d'exprimer sa pensée, voire, sa vision du monde.”⁽²⁷⁾

L'action est dénouée quand il n'y a plus d'obstacles ; le dénouement est ce qui suit immédiatement le nœud ; il est l'accès à une situation stable, heureuse ou malheureuse, après les luttes de forces antagonistes qui constituent le nœud. Le dénouement est le dernier moment dans le roman, comme l'exposition en est le premier. Il commence quand finit le nœud, à l'instant où le dernier obstacle est éliminé ou quand survient la dernière péripétie. ⁽²⁸⁾

⁽²⁷⁾ Roland Bourneuf, Réal Ouellet, *“L'univers du roman”* op.cit., p.48

⁽²⁸⁾ Voir Jacques Scherer, *“La dramaturgie classique en France”* librairie Nizet, Paris, P.125 – 126

Chaque roman doit avoir un grand développement de son début vers sa fin. Le dénouement doit être logique, avoir une importance par la richesse de sa signification et ses prolongements qu'on peut entrevoir d'après le travail. George Sand a mis des dénouements logiques pour ses romans rustiques. Dans *La Mare au diable*, le dénouement commence dans le chapitre XVI ; à l'instigation de la mère Maurice, Germain réitère sa demande de mariage. La réponse positive de Marie rend le bonheur à tous. La mère Maurice dit à Germain :

“Sans doute il y a, quelque part, une femme qui est faite pour vous, car le bon Dieu ne fait personne sans lui réserver son bonheur dans une autre personne. Si donc vous savez où la prendre, cette femme qu'il vous fait, prenez-là qu'elle soit belle ou laide, jeune ou vieille, riche ou pauvre, nous sommes décidés, mon vieux et moi, à vous donner consentement.”⁽²⁹⁾

Ainsi, la mère Maurice aide Germain pour arriver à son but et lui donne le bon remède pour soulever son problème. Le dénouement se termine par le mariage des deux amoureux. C'est un achèvement général, heureux, du roman ; lors que Germain arrive à son but et obtient l'acceptation de Marie qui lui dit :

⁽²⁹⁾ George Sand, “*La Mare au diable*” chapitre XVI, “La mère Maurice”.

“Ah ! Germain, lui dit-elle en sanglotant, vous n’avez donc pas deviné que je vous aime ? ” (30)

La mère Maurice détermine le dénouement du roman ; mère de famille attentive, elle a deviné les sentiments de Germain et de Marie et pousse ce dernier à faire sa demande en mariage. Elle donne le jour à un nouveau couple heureux. Jean-Pierre de Beaumarchais en dit :

“Il avoue finalement son amour pour la jeune fille à la mère Maurice, inquiète de sa tristesse, et obtient l’autorisation de demander sa main : à sa grande surprise, Marie accepte.”(31)

L’idylle qui se noue entre Marie et Germain est indissociable du roman champêtre. George Sand considère que l’amour purificateur qui s’épanouit au contact de la nature est une bénédiction et que le mariage, en autorisant l’union des deux êtres appartenant à deux milieux différents.

George Sand dénoue ses romans rustiques d’une façon peut-être moins sanguinaire. Ses dénouements ne contrastent avec les événements du nœud. Ses dénouements résultent nécessairement du nœud du roman.

(30) Ibid., chapitre XVII, “La petite Marie”.

(31) Jean-Pierre de Beaumarchais – Daniel Couty, *“Dictionnaire des oeuvres littéraires de la langue française”* Bordas, Paris, 1994, Tome I, p.1199

George Sand dénoue La Mare au diable et François le champi d'une façon heureuse. C'est par le mariage de tous les héros des deux romans. Jacques Scherer dit que :

“La mode de marier tous les héros est extrêmement répandue. Elle n'est pas particulière à la comédie. Elle était déjà de rigueur dans la pastorale. Elle s'introduit, en même temps que le dénouement heureux, dans la tragi-comédie et même dans la tragédie.”⁽³²⁾

Enfin, nous pouvons dire que la place que George Sand occupe dans la littérature française et l'importance de ses romans champêtres justifient donc amplement le soin que nous avons apporté à analyser la structure du roman champêtre chez elle. Nous espérons seulement avoir attiré l'attention sur sa richesse et sur sa nouveauté.

* * *

⁽³²⁾ Jacques Scherer, “La dramaturgie classique en France” op.cit., p.139

CHAPITRE “III”

- ▣ **Les Thèmes importants dans le roman :**

- **Le Thème de l’amour :**

- L’amour conjugal.**

- L’amour maternel**

- **La nature champêtre.**

Chapitre “III”

* Les Thèmes importants dans le roman :

Il est clair que pour George Sand, le roman rustique ou champêtre est un roman populaire parce qu'elle mettait le peuple en scène, et s'adressait directement à lui.

Elle lutte pour l'égalité qui doit dominer toute la société. Elle a réussi dans *La Mare au diable* où elle peut marier la petite Marie à Germain. Donc, grâce à George Sand les bergères peuvent épouser des princes, pourvu qu'ils soient de gentilles bergères. Dans ses romans précédents, comme *Lélia* et *Indiana*, elle dénonce :

“l'injustice et la barbarie des lois qui régissent encore l'existence de la femme dans le mariage, dans la famille et la société.”⁽³³⁾

La lutte de George Sand est symbolique : se rebellant contre les contraintes qui assujettissent les femmes, elle cherche à développer toutes ses capacités d'artiste et de femme sans sacrifier un aspect quel qu'il soit sa nature. Elle réclame, pour la moitié du genre humain, le droit à l'éducation, au travail, à la responsabilité civile et judiciaire et à la propriété. Elle donne le bon exemple par sa vie courageuse et active. L'art de George

⁽³³⁾ George Sand, “*Indiana*” préface de 1842.

Sand se définit d'abord par sa facilité. Les idées s'arrangent d'elles-mêmes dans son cerveau et l'expression suit naturellement. Elle se passionne pour les airs et les chansons rustiques. Ses romans sont aisés et vivants ; ses dialogues, tous pleins d'une verve savoureuse. Ce style a paru impersonnel aux partisans de l'art pour l'art.

Et comme la littérature est un miroir qui reflète les événements et la réalité de toutes les sociétés, puisqu'elle exprime les joies, les souffrances et tous les sentiments du peuple, le roman est la forme littéraire la plus sincère qui nous montre la pensée et les idées de l'auteur, car il est son miroir intérieur. Yves Reuter dit que :

«Le roman est aujourd'hui la forme littéraire dominante. Cela n'a pas toujours été le cas, il s'en faut de beaucoup [...] Dès que le public s'est élargi "au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle", c'est le roman qui en a profité, confirmant une réalité déjà patente dans la diffusion de la littérature de colportage ... de ce point de vue, le XIX^e siècle est bien l'époque où le roman se constitue en référence. »⁽³⁴⁾

⁽³⁴⁾ Yves Reuter, "*Introduction à l'analyse du roman*" Dunod, Paris, 1996, p.13, 14.

Les romans champêtres de George Sand sont très riches en thèmes importants. Il faut, d'abord, savoir que la richesse d'un roman en thèmes porte sur quelques principes ; d'abord, la créativité de l'auteur et sa capacité à traiter plusieurs sujets en même temps. Le deuxième principe est la période que l'auteur a choisie pour présenter les événements de son roman. Ces choses aident l'auteur à inspirer de nouvelles idées et de nouveaux thèmes.

- **Le Thème de l'Amour** :

Le thème de l'amour est un thème principal et fréquent dans les romans champêtres de George Sand. L'amour pour George Sand doit être vrai, profond, tendre et naturel.

* **L'amour Conjugal** :

Il est le thème principal dans *La Mare au diable*, ce sentiment de l'amour conjugal noble et vrai est entre Germain et la petite Marie. Germain avoue à Marie son amour et, pour la première fois, prend conscience de l'attrait physique qu'elle exerce sur lui. La romancière dit :

“Une fois même il voulut embrasser petit-Pierre, qui avait un bras passé autour du cou de Marie, et il se trompa si bien que Marie, sentant une haleine chaude comme le feu courir sur ses lèvres, se réveilla et le regarda d’un air tout effaré, ne comprenant rien du tout à ce qui se passait en lui.”⁽³⁵⁾

Un peu plus loin, George Sand nous apprend que :

“quand il sentit la jeune fille si près de lui, Germain qui s’était distrait et égayé un instant, recommença à perdre la tête.”⁽³⁶⁾

Enfin, les deux amoureux peuvent se marier grâce au conseil du petit-Pierre qui est comme le canal entre eux, et aussi grâce aux conseils de la mère Maurice qui a deviné les sentiments de Marie et de Germain, et pousse ce dernier à faire sa demande en mariage. Elle lui dit :

“Comment donc voulez-vous la persuader si vous ne lui parlez pas ? [- - -]

- Eh bien, mon fils, il faut lui parler maintenant ; votre beau-père vous autorise à le faire. Allez, décidez-vous ! Je vous le dis, et, s’il le faut, je le veux ; car vous ne pouvez pas rester dans ce doute-là.

⁽³⁵⁾ George Sand, *“La Mare au diable”*, chapitre X.

⁽³⁶⁾ Ibid.

Germain obéit. Il arriva chez la Guillette, la tête basse et l'air accablé.”⁽³⁷⁾

L'amour peut dire son mot et peut éliminer tous les obstacles grâce à George Sand.

Pour La Mare au diable, Marie Anne Barbéris dit qu' "aucun des personnages pourtant n'aura à souffrir de cette mare maudite et le titre est d'autant plus trompeur qu'il ne comporte aucune indication sur le sujet essentiel du texte : l'amour de Germain et de Marie.”⁽³⁸⁾

George Sand peint l'amour avec délicatesse et vérité. C'est un amour simple entre deux paysans. Elle chante la beauté et la simplicité socialistes de la vie que mène le laboureur berrichon. Elle mêle sa voix à celle des paysans auxquels elle prête, dans des dialogues fréquents, une langue composite, des images déformées. Dans ce roman, «elle prône les vertus de l'amour conjugal : Germain et Marie communient dans un même regret de l'épouse défunte “quelle honte y a-t-il pour un homme à pleurer sa femme ? Ne vous gênez pas, allez !

⁽³⁷⁾ George Sand, “*La Mare au diable*”, chapitre XVII “la petite Marie”.

⁽³⁸⁾ Marie-Anne Barbéris, “*George Sand, La Mare au diable suivie de La petite Fadette*” Larousse, 1989, I.S.B.N, p.306

Je suis bien de moitié avec vous dans cette peine-là ! ” Et dans une même affection pour le petit-Pierre, enfant qui garantit la noblesse de leurs sentiments.»⁽³⁹⁾

Nous savons que George Sand avait des relations amoureuses avec beaucoup d'hommes comme Musset, Chopin et autrui. Toutes ses relations avec ses amants ne se terminent pas par le mariage. Mais dans La Mare au diable, la relation entre les deux amoureux, aboutit au mariage. Pierre de Boisdeffre dit à ce propos que La Mare au diable :

«est une églogue, trop idéalement poétisée pour être tout à fait vraie. George Sand, dans ses amours, était autrement triviale ! Mais elle tenait à ce portrait, idéal et tout de convention, d'une idylle telle qu'elle n'en avait, certes, jamais vécue. Aveu combien révélateur ! “Vous avez cru que j'étais l'ennemi du mariage ... Eh bien, après trente ans d'illusions entretenues par moi, je viens vous dire que cela n'est pas ... Je suis une naïve femme de génie, qui donne des romans comme le pêcher qui donne des fleurs roses, et qui n'a jamais visé qu'à être aimable ...”» ⁽⁴⁰⁾

⁽³⁹⁾ Jean-Pierre de Beaumarchais et Daniel Couty, “Dictionnaire de la langue française” k - p, Bordas, Paris, 1994, p.1200

⁽⁴⁰⁾ Pierre de Boisdeffre, “George Sand, La Mare au diable” librairie générale française, 1973, p.26

* L'amour Maternel :

L'amour maternel se montre dans tous les romans champêtres de George Sand ; c'est l'amour des parents envers leurs filles et leurs fils. Dans La Mare au diable, l'amour de la mère Guillette à sa fille Marie se montre clairement. La mère Guillette dit au père Maurice :

“Il faut bien qu'elle entre en condition et qu'elle gagne quelque chose. Ça me fait assez de peine et à elle aussi.”⁽⁴¹⁾

George Sand montre ce thème, aussi, chez les animaux. Elle dit de la Grise :

“En passant devant le pré-long elle aperçut sa mère, qui s'appelait la vieille Grise, comme elle la jeune Grise, et elle hennit en signe d'adieu. La vieille Grise approcha de la haie en faisant résonner ses enferges, essaya de galoper sur la marge du pré pour suivre sa fille ... “cette pauvre bête connaît toujours sa progéniture, dit Germain pour distraire la petite Marie de son chagrin.»⁽⁴²⁾

⁽⁴¹⁾ George Sand, “La Mare au diable” chapitre V.

⁽⁴²⁾ Ibid., chapitre VI.

- La nature champêtre :

Le thème de la nature champêtre est un thème majeur et commun dans ses romans. Elle excelle à peindre les paysages du Berry. Elle peint la nature rustique. George Sand trouve le bonheur parfait dans la contemplation de la campagne et l'harmonie avec la nature.

Elle aimait la vie villageoise où elle trouvait le calme, la paix et la beauté. Elle adopta pour ses promenades le costume masculin. Elle refit connaissance avec la campagne berrichonne, se mêlant volontiers à la vie paysanne, attentive à tout observer. Pierre Salomon dit :

“Ce qui intéresse George Sand plus que tout, c’est l’âme humaine. Ici, comme en tant d’autres endroits, elle se propose de peindre les humbles de la terre berrichonne avec leur naïveté malicieuse, leurs petits soucis, leurs préjugés, leur conception sommaire de la vie.”⁽⁴³⁾

Ses romans champêtres chantent les joies simples de la vie paysanne et transforment les rapports de l'homme et de la nature en un hymne à la vie champêtre. Elle oppose la vie rurale qui peut apurer la vie des villes, et combler de douceur et de paix l'âme du Solitaire.

⁽⁴³⁾ Pierre Salomon, “*George Sand*” Hatier-Boivin, Paris, 1953, p.85

L'union entre l'homme et la nature repose sur les sensations qu'il éprouve et son contact. Une grande joie de vivre émane des impressions de bonne heure à la rencontre de la nature dans sa région natale, celle du Berry, à Nohant. Pierre Salomon et Jean Mallion disent qu' :

“Elle considère le Berry, ses paysages, ses traditions, ses légendes. ... Elle se passionne pour les airs et les chansons rustiques.”⁽⁴⁴⁾

George Sand était un écrivain trop avisé pour nous présenter un tableau sans nuances de la vie rustique. Elle peint la nature dans ses romans champêtres ; comme la terre, le ciel, la nuit et le paysan avec sa charrue dans le champ. La romancière avait eu l'occasion plus d'une fois de décrire le Berry et ses habitants. Elle dit que :

“La nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir.”⁽⁴⁵⁾

⁽⁴⁴⁾ Pierre Salomon et Jean Mallion, *“George Sand, la Mare au diable – François le champi”* Editions Garnier Frères, Paris, 1981, p.12

⁽⁴⁵⁾ George Sand, *“La Mare au diable”* chapitre 2.

George Sand peint, avec délicatesse sa contrée natale. Elle découpe le paysage, c'est la vie rustique en elle-même qu'elle embrasse. Bernard Lalande dit que :

“Mme Sand, est-il besoin de le rappeler ? est un plus grand, plus sûr et plus ferme écrivain que M. de Balzac ; elle ne tâtonne jamais dans l'expression. C'est un grand peintre de nature et de paysage.”⁽⁴⁶⁾

George Sand est éprise par sa chère province où elle est revenue vivre : elle se met à décrire des scènes rustiques toutes simples, sans éclats de passion ni tapage de doctrines : La Mare au diable (1846), La petite Fadette (1849), François le champi (1850), Les Maîtres sonneurs (1853), ces chefs-d'œuvre du genre idyllique en France, avec leurs paysans idéalisés, et pourtant ressemblants, contiennent des dialogues délicats et naturels.

George Sand nous invite à sentir et goûter cette beauté de la nature avec elle lors qu'elle dit :

«J'ai bien vu, j'ai bien senti le beau dans le simple, mais voir et peindre sont deux ! Tout ce que l'artiste peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez donc la simplicité, vous autres “bourgeois et intellectuels des villes qui ignorez la simplicité et la beauté de la nature”, voyez le ciel et les champs, et les arbres, et les paysans surtout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai : vous les verrez un peu dans mon livre, vous les verrez beaucoup mieux dans la nature.»⁽⁴⁷⁾

⁽⁴⁶⁾ Bernard Lalande, “*Sainte-Beuve, Causeries du Lundi*” Extraits III, Larousse, Paris, p.58

⁽⁴⁷⁾ George Sand, “*Notice sur la Mare au diable*” Nohant, 12 avril 1851.

Grâce à George Sand, le paysan fait véritablement son entrée dans la littérature. La description de la nature se complète chez George Sand par l'introduction du régionalisme. Elle peint les champs, les bois, les rivières, les gués, les chemins, les plantes et les oiseaux.

La plupart de ses romans champêtres se passent aux alentours du domaine dans le Berry, où règne une atmosphère tout à la fois de calme mais aussi où la sorcellerie et les légendes partout présentes dans la vie des gens simples que l'écrivain aimait à illustrer. Germain dit à la petite Marie :

“Nous voici à pied, et rien ne nous servirait de nous trouver dans le bon chemin, car il nous faudrait traverser la rivière à pied ; et à voir comme ces routes sont pleines d'eau, nous pouvons être sûrs que la prairie est sous la rivière. Nous ne connaissons pas les autres passages. Il nous faut donc attendre que ce brouillard se dissipe ; ça ne peut pas durer plus d'une heure ou deux. Quand nous verrons clair, nous chercherons une maison, la première venue à la lisière du bois ; mais à présent nous ne pouvons sortir d'ici ; il y a là une fosse, un étang.”⁽⁴⁸⁾

Elle aimait avec passion cette atmosphère claire et saine de la nature primitive. Le tableau suivant montre la grandeur et la finesse chez George Sand :

⁽⁴⁸⁾ George Sand, *“La mare au diable”* chapitre 7 “dans la Lande”.

“il y aura toujours, dans le souffle de l’air que la voix humaine fait vibrer, une harmonie bienfaisante qui pénétrera vos âmes d’un religieux soulagement. Il n’en faut même pas tant ; le chant de l’oiseau, le bruissement de l’insecte, le murmure de la brise, le silence même de la nature, toujours entrecoupé de quelques mystérieux sons d’une indicible éloquence.”⁽⁴⁹⁾

Dans son roman *La Mare au diable*, elle a réussi à peindre les bois exactement comme ils sont dans la réalité. Cela se manifeste lors qu’elle dit :

“Le soleil était couché quand ils quittèrent la route pour gagner les bois. Germain connaissait le chemin jusqu’au Magnier ; mais il pensa qu’il aurait plus court en ne prenant pas avenue de Chanteloube, mais en descendant par Presles la Sépulture, direction qu’il n’avait pas l’habitude de rendre quand il allait à la foire. ... Ne voyant ni descente, ni prairie, ni rivière, mais la Lande unie et blanche, comme une nappe de neige, Germain s’arrêta, chercha une maison, attendit un passant, et ne trouva rien qui pût le renseigner. Alors il revint sur ses pas et entra dans les bois. Mais le brouillard s’épaissit encore plus, la lune fut tout à fait voilée, les chemins étaient affreux, les fondrières profondes.”⁽⁵⁰⁾

George Sand décrit dans *La petite Fadette* la vie rustique, représentant dans les champs, les rivières, les animaux, et la nature champêtre comme elle-même. Elle en dit :

⁽⁴⁹⁾ Ibid.

⁽⁵⁰⁾ George Sand, “*La Mare au diable*” chapitre VII.

“Chacun sait pourtant qu’il y a danger à rester au bord de notre rivière quand le grand vent se lève. Toutes les rives sont minées en dessous, et il n’est point d’orage qui, dans la quantité, ne déracine quelques-uns de ces vergnes qui sont toujours courts en racines. ... au point de rester là comme une souche, les yeux fixés sur le courant de l’eau, la figure aussi pâle qu’une fleur de nape, la bouche à demi ouverte comme un petit poisson qui bâille au soleil, les cheveux tout emmêlés par le vent, et ne faisant pas même attention à son petit agneau, qu’il avait rencontré égaré dans les prés, et dont il avait eu pitié. ... dans cet endroit tout ombragé et tout herbu, devant un gros courant d’eau qui, peut-être bien, lui faisait grand peur.”⁽⁵¹⁾

Nous remarquons que les images de la nature et de la vie rustique constituent l’un des principaux éléments de ses romans champêtres. Selon sa méthode, George Sand évite les véritables descriptions. Elle se contente d’insinuer çà et là, négligemment, une notation pittoresque :

“La belle terre rouge, humide de la pluie d’automne”, “Le foin que l’on rentre et qui laisse une odeur de baume tout le long du chemin”, “le blaireau qui fuit dans les chaumes et la chouette qui siffle sur son arbre”.

⁽⁵¹⁾ George Sand, *“La petite Fadette”*, chapitre IX.

Tous ces détails attestent une connaissance vraie de la nature. Ils révèlent une imagination vive et fraîche. Ils nous aident à concevoir l'univers sensible. C'est la cause pour laquelle Bédier et Hazard disent :

“Toute la fraîcheur, toute la grandeur aussi de la vie champêtre ont passé dans ses romans. En ces décors d'une vérité parfaite, elle fait vivre des êtres simples et beaux. Elle les idéalise volontiers.”⁽⁵²⁾

Pierre Salomon résume son talent de peindre lorsqu'il dit :

“Sa réussite comme peintre de la nature n'a pas d'autre secret. Ses descriptions sont de deux sortes. Tantôt elles se présentent sous la forme d'un développement continu : les bords de la Vauvre au moulin d'Angibault, la scène du labour dans *la Mare au diable*. ...L'autre méthode consiste à disperser dans le récit les détails descriptifs ; l'imagination du lecteur les regroupe ensuite sans effort. Quelques mots suffisent parfois pour faire surgir tout un paysage. Toutes ces descriptions attestent un sens très sûr de la beauté plastique. Mais elles valent surtout par l'émotion qu'elles renferment. Lorsque George Sand évoque un paysage, elle le charge toujours d'une signification humaine. A travers les lignes, les couleurs, les formes, elle exprime ses propres sentiments : son trouble voluptueux, lorsque, par les nuits de printemps elle entend chanter le rossignol dans les bocages de Nohant ; sa résignation tranquille, en présence d'un paysage d'hiver frileux et doux.”⁽⁵³⁾

⁽⁵²⁾ Joseph Bédier et Paul Hazard, *“Histoire de la littérature française illustrée”* Tome second, Larousse, Paris, 1924, p.210

⁽⁵³⁾ Pierre Salomon, *“George Sand”*, op.cit., p.167 – 168

Pour les couleurs, nous remarquons que George Sand utilise les couleurs naturelles quand elle peint la nature dans ses romans champêtres. Elle utilise les couleurs qui montrent la beauté de la vie rustique. Quand elle peint le jour, elle utilise les couleurs naturelles comme le vert, le rouge, le jaune, le rose, le blanc. Elle voit la vie rustique en rose. Mais quand elle peint la vallée noire, elle utilise les couleurs qui montre le sombre comme le noir et le bleu. Elle nomme la vallée noire à cause de la couleur sombre de ses bois. La romancière a souvent parcouru ces lieux, les connaît intimement ; il est possible aujourd'hui encore de les identifier. Les couleurs montrent dans la situation du temps et dans les saisons de l'année. Nous savons que les villages se distinguent des couleurs brillantes et de nature belle et calme. George Sand montre cela clairement dans tous ses romans champêtres. Elle a raison de dire que : **“le rêve de la vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes et même celui des cours. Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive.”**⁽⁵⁴⁾

* * *

⁽⁵⁴⁾ George Sand, *“Notice de la Mare au diable”* Nohant, 12 avril 1851.

CHAPITRE “IV”

- La peinture des personnages dans le roman :

- Les Personnages Principaux :
 - ◆ Les hommes :
 - Germain.

 - ◆ Les femmes :
 - La petite Marie.

- Les Personnages Secondaires (les silhouettes) :
 - Le père Maurice.
 - La mère Maurice.
 - La veuve Guérin.
 - Le petit-Pierre.

Chapitre “IV”

- La peinture des personnages dans le roman :

George Sand avait passé sa jeunesse au milieu des gens de la campagne. Ces gens sont bons et simples et ils ont une intelligence aux pensées élevées ; que leurs sentiments. Ils ont aussi beaucoup de dons. Parmi les travailleurs des champs, beaucoup sont dignes d'attention et d'estime. George Sand aimait ces paysans et désirait de leur faire une place et un rôle positif dans la littérature. Les personnages de ses romans rustiques sont des paysans simples et bons. George Sand veut donner un aspect authentique à ses paysans. Elle veut donner la joie aux âmes simples.

Il est clair que pour George Sand le roman rustique ou champêtre était un roman populaire en ce qu'il mettait le peuple en scène. Nous pouvons dire que ses personnages ne sortent pas des paysans. Ses romans rustiques ont des personnages paysans simples comme Germain et Marie.

George Sand divise ses personnages en deux parties : les bons et les méchants. Les bons sont heureux et les méchants ou “les vaniteux” sont punis. Le personnage représente l'un des

éléments importants du roman. C'est le centre autour duquel se déroule l'action, c'est d'après les personnages que les idées et les cultures de n'importe quelle société s'expliquent. Ils révèlent la pensée et les tendances de l'auteur parce que le romancier se définit volontiers lui-même comme un être habité par des personnages qui demandent à être mis au monde et à s'engager dans une histoire.

Le personnage ne doit pas être loin ou séparé de l'univers fictif où il bouge, agit et travaille, mais il doit avoir de contacts continuels avec les autres, il est indissociable de l'univers fictif duquel il appartient : hommes et choses. Les personnages fictifs peuvent attirer notre attention et nos émotions, ils peuvent laisser en nous des impressions différentes.

Dans les romans champêtres, certains personnages sont sans portraits physiques. Tout ce que nous pouvons saisir des portraits physiques des personnages, c'est une brève déclaration de leurs vêtements ou de leurs physionomies. Pour les portraits moraux, l'auteur ne nous les explique que d'après les situations, les événements et les conduites de ses personnages.

On peut diviser les personnages, dans les romans champêtres de George Sand, en deux catégories : les personnages principaux qui participent et influencent les événements, et les personnages secondaires (les silhouettes) qui jouent des rôles latéraux.

- Les Personnages Principaux :

Les personnages principaux sont nombreux dans ces romans champêtres. Ces personnages jouent des rôles importants et actifs. Ils sont une source inépuisable d'expériences et de sentiments différents. Les personnages de roman sont des personnes fictives. Ils peuvent être présentés de manières diverses. Catherine Durvye dit :

“Certains font l’objet d’un portrait physique, moral, social, psychologique digne de faire concurrence à l’état civil ; c’est le cas des personnages balzaciens dont le portrait, qui s’étend souvent sur plusieurs pages, retrace toute l’histoire. D’autres sont présentés par leurs actes ou par leurs paroles ; ce mode de présentation est répandu dans le roman de l’entre-deux guerres.”⁽⁵⁵⁾

George Sand a peint la classe paysanne et tous ses personnages de cette classe simple. Les personnages principaux dans ses romans champêtres sont :

⁽⁵⁵⁾ Catherine Durvye, *“À la découverte du roman”* Ellipses Édition, Paris, 2000, p.112

“Les Hommes”

- Germain :

C'est un personnage principal dans *La Mare au diable* où il joue un rôle très important et plus actif. Toute l'action du roman se déroule autour de lui. Pour son portrait physique George Sand dit qu'il a vingt-huit ans et qu'il est un garçon de bonne mine. Son beau-père lui dit que le père Léonard trouve que :
“Tu t’y prenais bien, que tu étais un garçon de bonne mine, que tu paraissais actif et entendu.”⁽⁵⁶⁾

George Sand dit encore qu' :

“il était encore le plus bel homme de l'endroit. Le travail ne l'avait pas creusé et flétri comme la plupart des paysans qui ont dix années de labourage sur la tête. Il était de force à labourer encore dix ans paraître vieux, et il eût fallu que le préjugé de l'âge fût bien fort sur l'esprit d'une jeune fille pour l'empêcher de voir que Germain avait le teint frais, l'œil vif et bleu comme le ciel de mai, la bouche rose, des dents superbes, le corps élégant et souple comme celui d'un jeune cheval qui n'a pas encore quitté le pré.”⁽⁵⁷⁾

Quant à son portrait moral, c'est un homme honnête, fidèle, actif, courageux, habile dans son métier, que la civilisation

⁽⁵⁶⁾ George Sand, “*La Mare au diable*” chapitre IV.

⁽⁵⁷⁾ Ibid., chapitre V.

des villes n'a pas encore corrompu. Il est un homme socialiste qu'il s'était dévoué tout entier à l'œuvre commune.

Ce "fin laboureur" est pauvre mais son beau-père est riche. Il a trois beaux enfants orphelins à cause de la mort de leur mère. Germain est un paysan simple et un bon travailleur. Il dit de lui-même :

“Je connais la terre, je connais les bœufs, les chevaux, les attelages, les semences, la battaison, les fourrages.”⁽⁵⁸⁾

Nous remarquons que l'auteur insiste sur sa simplicité et sa bonté : quoique paysan et simple laboureur, Germain s'était rendu compte de ses devoirs et de ses affections. George Sand dit franchement :

“il me les avait racontés naïvement, clairement, et je l'avais écouté avec intérêt. Quand je l'eus regardé laboureur assez longtemps, je me demandai pourquoi son histoire ne serait pas écrite.”⁽⁵⁹⁾

Il vit chez son beau-père qui lui conseille de se remarier après la mort de sa femme. Cela lui déplait, mais respectueux de l'autorité parentale, il accepte ce projet. George Sand nous montre un personnage fidèle à sa femme défunte. Il ne se console pas de la mort de sa femme ; son beau-père lui dit :

⁽⁵⁸⁾ Ibid., chapitre IV.

⁽⁵⁹⁾ George Sand, "*La Mare au diable*", chapitre II.

“Je sais que tu as aimé ma fille, que tu l’as rendue heureuse, et que si tu avais pu contenter la mort en passant à sa place, Catherine serait en vie à l’heure qu’il est, et toi dans le cimetière. Elle méritait bien d’être aimée de toi à ce point-là, et si tu ne t’en consoles pas, nous ne nous en consolons pas non plus. Mais je ne te parle pas de l’oublier. Le bon Dieu a voulu qu’elle nous quittât.”⁽⁶⁰⁾

Germain est un homme poli, il avait toujours vécu comme tous les paysans du Berry. Après la mort de sa femme, il n’avait ri et folâtré avec une autre. George Sand en dit :

“il avait porté fidèlement un véritable regret dans son cœur, et ce n’était pas sans crainte et sans tristesse qu’il cédait à son beau-père ; mais le beau-père avait toujours gouverné sagement la famille, et Germain, qui s’était dévoué tout entier à l’œuvre commune, et, par conséquent, à celui qui la personnifiait, au père de famille, Germain ne comprenait pas qu’il eût pu se révolter contre de bonnes raisons, contre l’intérêt de tous.”⁽⁶¹⁾

Enfin, il a épousé la petite Marie grâce aux conseils de la mère Maurice. George Sand souligne que Germain aime véritablement la petite Marie. Sa passion est assez naturelle et malgré la différence de l’âge, il est digne d’elle. George Sand elle-même se plaisait à sa personnalité la plus profonde dans le roman. Marie-Anne Barbéris dit à ce propos que :

“Germain est l’humanité virile dans sa force et sa candeur.”⁽⁶²⁾

⁽⁶⁰⁾ Ibid., chapitre III.

⁽⁶¹⁾ George Sand, “*La Mare au diable*”, chapitre IV.

⁽⁶²⁾ Marie-Anne Barbéris, “*George Sand, la Mare au diable suivie de la petite Fadette*” Larousse, I.S.B.N, 1989, p.310

“Les Femmes” :

- La petite Marie :

Marie est une jolie fille, elle a seize ans ; elle est pauvre, pure, courageuse, avisée, comme doivent l’être les humbles ; elle est bonne, elle aime les enfants dont elle est si proche encore. Elle ne possède rien pourtant elle doit se louer comme bergère. La mère Guillette dit :

“Et puisque Marie est en âge (la voilà qui prend seize ans), il faut bien qu’elle fasse comme les autres, qu’elle gagne son pain et qu’elle aide sa pauvre mère.”⁽⁶³⁾

Sa vivacité d’esprit, son sens pratique, lui permettent, dès l’apparition des premières difficultés, de prendre la situation en main. Elle pratique, comme toutes les bergères et comme toutes les paysannes pauvres, une économie de Guillette et ramassage. Elle est propre dans la maison. Sa grand-mère dit que :

“Marie est courageuse autant que fille riche et à la tête d’un gros travail puisse l’être. Elle ne reste pas un instant les bras croisés, et quand nous n’avons pas d’ouvrage, elle nettoie et frotte nos pauvres meubles qu’elle rend clairs

⁽⁶³⁾ George Sand, *“La Mare au diable”*, chapitre V.

comme des miroirs. C'est une enfant qui vaut son pesant d'or.”⁽⁶⁴⁾

Pendant son voyage avec Germain et son fils Pierre aux Ormeaux, près de Fourche, Germain sentait de l'amour envers elle. Il lui demande de l'épouser. Elle refuse invoquant la différence d'âge. Enfin, Germain réitère sa demande en mariage et elle accepte ce projet. C'est vrai, une femme dans la situation de Marie devrait estimer dans la société. Elle mérite d'être l'héroïne de *la Mare au diable* par son excellent rôle.

⁽⁶⁴⁾ Ibid.

- Les Personnages Secondaires (les silhouettes) :

Les personnages principaux occupent le devant de la scène, bénéficient souvent de la narration et des monologues intérieurs, mais les personnages secondaires interviennent peu dans l'intrigue romanesque.

L'œuvre de George Sand oppose nettement les personnages principaux, torturés par un amour passionné, vivant dans leurs rêves aux personnages secondaires ancrés dans la réalité sociale, matérielle et historique, raisonnables et imperturbables.

Les personnages secondaires ont la ténacité de leur romancière et sont pris dans un labeur quotidien. Dans La Mare au diable, nous remarquons que la mère Guillette, par exemple, était une paysanne active et :

“habitait une chaumière fort pauvre à deux portées de fusil de la ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de volonté.”⁽⁶⁵⁾

Le père Maurice nous montre l'intervention de la famille au choix de la nouvelle femme pour son gendre après la mort de sa première femme, la mère de trois enfants. Il dit :

“C'est une justice à te rendre, mon fils, que tu as toujours écouté l'amitié et les bonnes raisons de ton chef de famille. Aisons donc ensemble au choix de ta nouvelle femme. D'abord je nesuis pas d'avis que tu prennes une jeunesse. Ce n'est pas ce qu'il te faut.”⁽⁶⁶⁾

⁽⁶⁵⁾ George Sand, “La Mare au diable”, chapitre V.

⁽⁶⁶⁾ George Sand, “La Mare au diable”, chapitre III.

- **Le père Maurice** :

C'est le beau-père de Germain et le chef de la famille. Après la mort de sa fille, il a suggéré à Germain d'épouser une autre nouvelle femme pour élever ses trois enfants. Il conseille à Germain d'épouser la veuve Guérin, la fille du père Léonard qui habite à Fourche. Il a un fils appelé Jacques. Il dit à Germain des paroles d'or :

“il faut toujours songer, dans une famille, à ne pas laisser des mineurs sans un chef pour les bien conseiller et régler leurs différends.”⁽⁶⁷⁾

George Sand dit du projet de mariage suggéré par le père Maurice :

“il se disait vaguement que l'amour eût pu le consoler, en venant le surprendre, car l'amour ne console pas autrement. On ne le trouve pas quand on le cherche ; il vient à nous quand nous ne l'attendons pas. Ce froid projet de mariage que lui montrait le père Maurice.”⁽⁶⁸⁾

Ce vieux laboureur est un homme courageux. Il aime aider l'autrui :

⁽⁶⁷⁾ George Sand, “*La Mare au diable*”, chapitre IV.

⁽⁶⁸⁾ George Sand, “*La Mare au diable*”, chapitre IV.

“Mère Guillette, dit le vieux laboureur, s’il ne fallait que cinquante francs pour vous consoler de vos peines et vous dispenser d’envoyer votre enfant au loin, vrai, je vous les ferais trouver, quoique cinquante francs pour des gens comme nous ça commence à peser.”⁽⁶⁹⁾

Dans les derniers chapitres, nous remarquons que la mère Maurice est le canal entre le beau-père et Germain. Le père Maurice accepte de marier Germain à la petite Marie. La Mère Maurice dit à Germain :

“Eh bien, mon fils, il faut lui parler maintenant ; votre beau-père vous autorise à le faire. Allez, décidez-vous.”⁽⁷⁰⁾

Le père Maurice jouait un rôle déterminant. Il veille à conserver et même à accroître le capital économique de la famille. Marie-Hélène Robinot dit à son tour :

“Enfin, il s’inquiète des convictions religieuses et des qualités personnelles de la personne choisie. Fort de toutes ces informations, il décide que l’alliance doit être conclue ou repoussée.”⁽⁷¹⁾

⁽⁶⁹⁾ Ibid., chapitre V.

⁽⁷⁰⁾ Ibid., chapitre XVII.

⁽⁷¹⁾ Marie-Hélène Robinot-Bichet, *“George Sand, la Mare au diable”* op.cit., p.231

- **La mère Maurice** :

C'est la femme du père Maurice et la belle-mère de Germain. Elle est très raisonnable. Son attitude est toujours très courtoise. Elle a une position considérable dans sa famille. Elle porte une véritable affection à son gendre. Elle est au contraire du père Maurice à choisir une femme riche et laide pour Germain. Elle a deviné les sentiments de Germain et de Marie. Ses conseils aident Germain dans son projet de mariage avec la petite Marie malgré l'immensité de la distance sociale qui les sépare. Elle dit à Germain :

“Nous n'avons pas su deviner votre goût. Il faut donc que vous nous aidiez en nous disant la vérité.”⁽⁷²⁾

Cette belle-mère aimait son pauvre gendre qui lui dit :

“Vous avez toujours été aussi bonne pour moi que la mère qui m'a mis au monde, et je serais un ingrat si je me plaignais de vous ou de votre mari, ou de personne de la maison.”⁽⁷³⁾

Cette belle-mère a aidé Germain à épouser la petite Marie. Elle lui conseillait d'épouser la fille qu'il aime sans regarder à son état ou à son visage. Selon elle, le plus important est l'amour. Elle lui dit ces mots célèbres :

⁽⁷²⁾ George Sand, “*La Mare au diable*”, chapitre XVI.

⁽⁷³⁾ Ibid.

“Sans doute il y a quelque part une femme qui est faite pour vous, car le bon Dieu ne fait personne sans lui réserver son bonheur dans une autre personne. Si donc vous savez où la prendre, cette femme qu’il vous faut, prenez-la ; et qu’elle soit belle ou laide, jeune ou vieille, riche ou pauvre, nous sommes décidés, mon vieux et moi, à vous donner consentement ; car nous sommes fatigués de vous voir triste, et nous ne pouvons pas vivre tranquilles si vous ne l’êtes point.”⁽⁷⁴⁾

Vraiment, cette mère est raisonnable et bonne. Elle a pu soulever le problème de Germain. Cette mère ressemble le remède qui soigne le malade. Germain lui dit aussi :

“Ma mère, vous êtes aussi bonne que le bon Dieu, et mon père pareillement.”⁽⁷⁵⁾

Cette mère paysanne travaille à la maison, malgré qu’elle est âgée. George Sand en dit :

“Elle ramassa sa corbeille pour aller étendre son linge sur les buissons.”⁽⁷⁶⁾

⁽⁷⁴⁾ George Sand, *“La Mare au diable”*, chapitre XVI.

⁽⁷⁵⁾ *ibid.*

⁽⁷⁶⁾ *ibid.*

Cette mère représente l'expérience et la tranquillité. George Sand a montré le rôle important de la mère dans tous ses romans champêtres comme la mère Guillette aussi dans La Mare au diable, la mère Cadet dans François le champi, la mère de la petite Fadette et son penchant à la sorcellerie, la femme Sagette dans La petite Fadette, Mariton dans Les Maîtres sonneurs. Chacune d'elles jouait un rôle important dans ces romans champêtres.

-La veuve Guérin :

Cette veuve joue un rôle secondaire dans la Mare au diable. Elle a trente ans ; elle est riche et vit à son aise. Dans sa maison, nous pouvons trouver que les trois prétendants étaient assis à une table chargée de vins et de viandes, qui étaient là en permanence pour eux toute la matinée du Dimanche ; car le père Léonard aimait à faire montrer de sa richesse, et la veuve n'était pas fâchée.

Cette veuve est majeure et maîtresse de son bien. Elle agira donc selon son idée. Elle est perverse, comme le montre son goût paraître et sa coquetterie avec ses prétendants, elle est oisive et vaniteuse. George Sand nous montre son portrait

physique et moral lorsqu'elle dit :

“La veuve Guérin était bien faite et ne manquait pas de fraîcheur. Mais elle avait une expression de visage et une toilette qui déplaisent tout d’abord à Germain. Elle avait l’air hardi et content d’elle-même, et ses cornettes garnies d’un triple rang de dentelle, son tablier de soie, et son fichu de blonde noire étaient peu en rapport avec l’idée qu’il s’était faite d’une veuve sérieuse et rangée.”⁽⁷⁷⁾

Germain n’éprouve aucun intérêt pour cette veuve qui s’amuse avec les hommes. George Sand dit :

“la veuve y parut sensible et les prétendants y jetèrent un coup d’oeil de dédain.”⁽⁷⁸⁾

Cette veuve se représente comme une antithèse de Marie. Ce personnage incarne le défaut dans *la Mare au diable*.

⁽⁷⁷⁾ George Sand, *La Mare au diable*, chapitre VII.

⁽⁷⁸⁾ Ibid.

- Le petit-Pierre :

C'est le fils aîné de Germain. Il est si beau. La petite Marie nous décrit les trois enfants de Germain et elle dit qu'ils sont beaux comme des petits anges, et si bien élevés qu'on n'en peut pas voir de plus aimables.

Cet enfant joue un rôle important dans la Mare au diable. Malgré que ce rôle était secondaire, il est très merveilleux. Cet enfant porte une véritable amitié à la petite Marie. Il est l'instigateur de l'amour entre son père et cette pauvre bergère. George Sand dit de lui :

“Voilà petit-Pierre quasi élevé ; il pique déjà les bœufs assez gentiment ; il est assez sage pour garder les bêtes au pré, et assez fort pour mener les chevaux à l'abreuvoir.

Ce n'est donc pas celui-là qui nous gêne.”(79)

Les enfants prennent une place dans les romans champêtres de George Sand. Le petit-Pierre représente un exemple vivant de l'enfant paysan dans le XIXème siècle. Son rôle influence l'action du roman. Ce fils de Germain et ami de Marie, va permettre à leur amour de se révéler et à leur couple de se constituer. Il les accompagne à leur voyage à Fourche. Il dit à son père :

(79) George Sand, “La Mare au diable”, chapitre 3.

“Si tu veux me donner une autre mère, je veux que ce soit la petite Marie.”⁽⁸⁰⁾

C'est un enfant très gentil et si raisonnable comme dit la petite Marie :

“Je lui ai donné le pain de mon goûter, et il m'a dit : Merci, ma Marie mignonne : quand tu viendras chez nous, je te donnerai de la galette. C'est un enfant trop gentil que vous avez là, Germain !”⁽⁸¹⁾

La petite Marie aimait beaucoup cet enfant qui est beau comme un petit ange. Elle a pris soin de lui et elle dit :

“J'aime mieux m'en aller toute seule à pied que de faire de la peine à ce petit.”⁽⁸²⁾

Cet enfant était comme le canal entre les deux amoureux. Il joue un rôle important dans la Mare au diable. Marie-Hélène Robinot dit de son rôle que :

“La lecture du roman permet de comprendre pourquoi petit-Pierre est comparé au prophète Saint Jean-Baptiste, qui annonce la venue de Jésus sur la terre et le début d'une ère nouvelle : petit-Pierre annonce l'arrivée de Marie dans la vie de Germain et le début d'un nouveau bonheur.”⁽⁸³⁾

⁽⁸⁰⁾ George Sand, “La Mare au diable”, chapitre IX.

⁽⁸¹⁾ Ibid., chapitre VI.

⁽⁸²⁾ Ibid.

⁽⁸³⁾ Marie-Hélène Robinot-Bichet, “George Sand, la Mare au diable”, Larousse, 1993, p.21

Dans les romans champêtres de George Sand, tous ses personnages sont des paysans simples et c'est le but essentiel de George Sand qui montre la grandeur et le génie de ces paysans vivants dans sa province Nohant.

Ces personnages portent les noms véritables des paysans dans le Berry. Chacun de ses personnages représente un idéal vivant autour d'elle.

Nous voyons que ces personnages représentent et jouent des rôles différents dans ces romans. Les conditions ne sont pas dénuées de vraisemblance. George Sand a été influencée de la vie villageoise et **“Cette influence s'exerce non seulement sur sa vision des choses mais sur sa conception des caractères. Ses personnages sont exactement appropriés à cette poésie champêtre.”**⁽⁸⁴⁾

* * *

⁽⁸⁴⁾ Pierre Salomon et Jean Mallion, *“George Sand, la petite Fadette”* op.cit., p.23

CONCLUSION

- **La personnalité artistique de George Sand.**
- **Par quoi se distingue-t-elle de ses contemporains ?**

CONCLUSION

- La Personnalité artistique de George Sand :

“Je vois dans l’avenir une femme qui sera glorifiée pour avoir rendu hommage à la vérité : C’est George Sand.”⁽⁸⁵⁾

“*Pierre Leroux*”

Il n’est pas nécessaire, pour être artiste aux yeux de George Sand, d’être un travailleur intellectuel. Mais il est nécessaire de connaître le vrai travail, d’avoir en mains un métier qui ne vous écarte pas de ce qui est intelligent et beauté. Elle a passé sa vie à écrire des histoires. Tant d’histoires, douze heures par jour pendant quarante ans. Elle a écrit presque, soixante-dix romans et vingt-cinq pièces de théâtre.

Elle a réalisé dans le roman champêtre sa plus grande réussite, parce qu’elle y reprend d’une façon consciente, les procédés habituels aux conteurs populaires, dont elle possédait instinctivement le secret. Dans ses romans champêtres, ses idées sociales, humanitaires, trouvent leur meilleure expression.

⁽⁸⁵⁾ Article cité dans “*La revue d’histoire littéraire de la France*” 75 année. No.5, septembre-Octobre, 1975, p.761

George Sand qui se situe au rang des grands, a appliqué son principe de l'art comme elle l'exprime dans la préface de *La Mare au diable*.

“L’art n’est pas une étude de la réalité... C’est une recherche de la vérité idéale.”

Ainsi, elle ne montre que le beau côté des êtres et des choses pour rester fidèle à son idéologie.

George Sand est un auteur du plus grand talent, que tous ses romans ont des parties supérieures de description, de situation et d'analyse, qu'il y a dans tous, même dans ceux qui tournent le moins agréablement, des caractères neufs, des peintures ravissantes, des entrées en matière pleines d'attrait. Elle avait le don inné de la phrase élégante, et le don de faire passer son émotion dans son style.

George Sand est une personnalité riche, complexe, contradictoire. Elle était à la fois passionnée et raisonnable. Elle rêvait de découvrir les secrets de la nature et de la divinité, la loi du bonheur humain. Le plus beau côté de sa nature est précisément cette passion des idées, cette aspiration ardente vers le bien et le vrai, ce désir sincère. Elle vaut mieux par son intelligence que par son caractère. Elle admirait sincèrement le courage, la vertu, la justice, l'abnégation, toutes les qualités des

grandes âmes. Mais ne possédant pas elle-même ces qualités, elle s'efforçait de masquer ses propres faiblesses, pour ne pas avoir à en rougir. Elle se mentait à elle-même et mentait aux autres.

George Sand parle d'elle-même avec beaucoup de modestie, qu'il s'agisse de son charme physique ou de son talent littéraire. Elle a beaucoup puisé dans les livres, elle s'intéressait à tout : récits de voyages, albums de gravures, études historiques ou géographiques, traités de philosophie, articles de propagande, ouvrages de vulgarisation ou de fantaisie. Ces lectures ont exercé sur ses œuvres une influence considérable. Elle a influencé beaucoup d'écrivains à son époque. Simone de Beauvoir, l'avant-garde du féminisme, marqua ainsi ses réticences lorsqu'elle dit :

“George Sand m’irrite. Jeune, j’aime sa volonté d’indépendance, son ardeur à lire, à s’instruire, à courir la campagne, et la netteté de ses décisions. ... par la suite, je continue d’estimer son énergie et sa puissance de travail. Mais je suis écoeurée par ce masque vertueux qu’elle a posé sur son visage.”⁽⁸⁶⁾

⁽⁸⁶⁾ Cité dans *“Le Robert des grands écrivains de langue française”* I.S.B.N.- dictionnaires le Robert, 2000, p.1256

George Sand apparaît de plus en plus comme l'un des écrivains romantiques les plus représentatifs, tant dans ses révoltes que dans ses aspirations spirituelles et humanitaires, comme un maître de l'imaginaire, un précurseur de la littérature populaire. Ainsi, elle mérite le respect plutôt que le sarcasme. C'est ce que dit Bernard Lalande :

“Nous voilà tout de bon revenu aux champs ; George Sand, homme politique, est une fable qui n'a jamais existé : nous possédons plus que jamais dans Mme Sand le peintre du cœur, le romancier et la bergère.”⁽⁸⁷⁾

L'activité créatrice de George Sand ne fut jamais aussi féconde qu'entre 1838 et 1846, pendant ces années, elle trouva dans son zèle humanitaire l'inspiration de ses romans champêtres. Elle les écrit pour exalter l'homme de la terre et pour faciliter ainsi le rapprochement des classes.

L'art de George Sand se définit d'abord par sa facilité. Les idées s'arrangent d'elles-mêmes dans son cerveau et l'expression suit naturellement. Elle pratique un art tout spontané. Elle prend plaisir à se raconter, à évoquer, sous le couvert de la fiction, ses propres aventures, à mettre en scène les êtres qu'elle a connus, ceux qu'elle a aimés. Elle ne décrit les êtres et les choses qu'à travers sa propre sensibilité.

⁽⁸⁷⁾ Bernard Lalande, *“Sainte-Beuve. Causeries du Lundi”* extraits III, Larousse, Paris, 1953, p.54

Comme l'affirme Salomon en disant :

“George Sand n’a jamais su pratiquer l’art de la composition rigoureuse. Mais elle possède l’habileté instinctive du conteur. Elle sait varier ses effets, doser l’émotion. A la fin de chaque épisode, elle ménage une courte pause, pour que l’auditoire se détende, mais elle laisse entrevoir l’épisode suivant, si bien que l’émotion n’est pas coupée.”⁽⁸⁸⁾

En outre, George Sand montre la circulation entre la terre et la musique : Elle affirme que chaque pays possède son harmonie naturelle, où se mêlent les bruits de la vie et la musique populaire. Elle a un style particulier. Elle achève de parcourir un très vaste cycle. Elle a renouvelé sans cesse ses productions, avec une facilité qui tient du miracle. Ses œuvres sont vraiment l’écho de son temps, parce qu’elles sont les témoins de ce que les paysans ont désiré, pensé, senti, souffert.

Les écrits de George Sand sont aisés et vivants ; ses dialogues, tout pleins d’une verve savoureuse. Victor Hugo avait raison quand il a dit :

“Je pleure sur une mortelle et je salue une immortelle.”⁽⁸⁹⁾

Renan a dit aussi qu’ :

“Elle est le plus grand écrivain du siècle.”⁽⁹⁰⁾

Enfin, nous pouvons dire que George Sand mérite le nom d’artiste par ses œuvres littéraires merveilleuses, surtout, par ses œuvres champêtres.

⁽⁸⁸⁾ Pierre Salomon, “*George Sand*”, Hatier Boivin, Paris, 1953, p.83-84

⁽⁸⁹⁾ Claude Roy, “*Descriptions critiques, XIXème siècle, les soleils du Romantisme*” Gallimard, 1974, p.289

⁽⁹⁰⁾ Ibid.

- Par quoi se distingue-t-elle de ses contemporains ? :

George Sand figure parmi les plus grands écrivains du dix-neuvième siècle. Son œuvre, comme celle de son contemporain, Victor Hugo, comprend les grandes questions politiques, sociales, et esthétiques de son siècle. Elle est révolutionnaire de plusieurs façons. Ses thèmes majeurs incluent la critique du système patriarcal et la revendication de la justice sociale.

Une existence pleine de fantaisie, une beauté singulière, un art accompli dans ses créations les plus spontanées donnèrent à la personne et aux œuvres de George Sand un attrait extraordinaire. Alexandre Dumas dit d'elle :

“Ce génie hermaphrodite, qui réunit la vigueur de l’homme à la grâce de la femme ; qui pareille au sphinx antique, vivante et mystérieuse énigme, s’accroupit aux extrêmes intimes de l’art avec un visage de femme, des griffes de lion, des ailes d’aigle.”⁽⁹¹⁾

George Sand est un auteur prolifique, c’est une grande romancière française. Elle écrit plusieurs genres de livres, comme des œuvres champêtres, des intrigues amoureuses, des

⁽⁹¹⁾ Alexandre Dumas, “*Mes Mémoires*” 1852, Editions Robert Laffont S.A., Paris, 1989, (Préface de Claude Schopp), p.991

romans à thèses, des romans d'aventures, des contes pour les enfants, des œuvres autobiographiques, des essais, des lettres, des pièces de théâtre. Elle était une jolie personne, fluette, pâle et phtisique. Elle avait beaucoup d'élégance et de grâce.

-----George Sand a mis son talent au service du peuple. Elle aurait voulu peupler le monde. Elle connaît suffisamment le patois berrichon pour en retrouver l'esprit dans la plupart de ses propres créations linguistiques. Elle s'exprime exactement comme un paysan qui posséderait un don exceptionnel du style.

-----George Sand montre la noblesse et la grandeur du paysan ; au contraire des autres écrivains de ses contemporains qui peignent le paysan dépourvu de toutes les qualités comme le fait Balzac qui peint les paysans comme des êtres grossiers, dépourvus de sensibilité. George Sand se distingue de ses contemporains parce qu'elle a été élevée avec les paysans. L'amitié de Liszt, sa liaison avec Chopin, ont fait entrer tout à fait George Sand dans l'univers de la musique, dont elle s'approchait depuis son enfance. Elle rêvait de transposer en musique savante les airs populaires de sa province.

-----L'influence de George Sand, au niveau social, s'étend jusqu'à nos jours et annonce le féminisme du XXème siècle. Elle fut une des premières à plaider la cause féminine et à lui

consacrer sa vie. Elle défend la liberté de la femme. Elle revendique pour les femmes le droit à la passion et lance l'anathème aux conventions mondaines, aux préjugés sociaux, aux règles de la morale. Christiane et d'autres disent à ce propos qu'elle fut considérée :

“Comme le modèle de l’émancipation des femmes, qui inspira George Eliot, Elisabeth Barret Browning, Simone Weil et Willa Cather, est aujourd’hui désavouée par certaines féministes et taxée de conservatisme, et même d’individualisme ”⁽⁹²⁾

George Sand s’est avancée en tête des romanciers de ses contemporains au XIX^e siècle. Elle surclassait la plupart de ses contemporains, comme Stendhal, Flaubert, Mérimée et autrui. Ces auteurs lui sont, toujours, préférés. Les œuvres littéraires de George Sand sont très connues dans tous les pays :

“En Russie, l’œuvre de George Sand était très lue et très connue au milieu du XIX^e siècle. il est curieux que les aspects romantiques de ses romans aient été transplantés en Russie par des romanciers de deuxième ordre.”⁽⁹³⁾

⁽⁹²⁾ Christiane P. Makward et Madeleine Collenet – Hage, “*Dictionnaire littéraire des femmes de langue française*” Editions Karthala, Paris, 1996, p.534

⁽⁹³⁾ Bakounine, Article cité dans *la revue littéraire Mensuelle “Europe”* 56 année – No.587, mars, 1978, p.129

George Sand devient, au XIX^{ème} siècle, l'adepte décidée de la doctrine socialiste et de la religion humanitaire. Elle présente les meilleurs côtés de la nature humaine et leur triomphe. Elle avait considéré avec hostilité les tendances de la littérature nouvelle.

Nous pouvons dire enfin que George Sand se distingue de ses contemporains par son art raffiné, sa méthode et son style particulier dans les romans champêtres. Elle était donc, plus privilégiée que les autres écrivains au XIX^{ème} siècle. Après sa mort, Flaubert écrit à son ami Tourgueniev :

“La mort de la pauvre mère Sand m’a fait une peine infinie. J’ai pleuré comme un veau. ... il fallait la connaître comme je l’ai connue pour savoir tout ce qu’il y avait de féminin dans le grand homme, l’immensité de la tendresse qui se trouvait dans le génie.”⁽¹⁾

* * *

L'ETRANGER

Analyse critique

GENÈSE DE "L'ÉTRANGER"

Il est relativement facile de retrouver à travers ses Carnets (t. I, mai 1935- février 1942, édit. Gallimard) comment Camus en est arrivé à composer L'Étranger. Castex (dans Albert Camus et "L'Etranger", lib. José Corti,) a reconstitué avec précision cette genèse ; nous nous contenterons d'en retracer les principales étapes.

Le sujet du roman est indiqué dans une note d'avril 1937. "Récit (écrit Camus) l'homme qui ne veut pas se justifier. L'idée qu'on se fait de lui est préférée. Il meurt, seul à garder conscience de sa vérité_ vanité de cette consolation" (Carnets, I,) ou encore (juin 1937 ;))

"Condamné à mort qu'un prêtre vient visites tous les jours A cause du cou tranché, les genoux qui plient, les lèvres qui voudraient former un nom, la folle poussée vers la terre pour se cacher dans un

" Mon Dieu, mon Dieu !" Et chaque fois, la résistance dans l'homme qui ne veut pas de cette facilité et qui veut mâcher toute sa peur. Il meurt sans une phrase, des larmes plein les yeux." D'un rapport moins étroit paraît à première vue cette note d'août 1937 : " Un homme qui a cherché la vie là où on la met ordinairement (mariage, situation, etc.) et qui s'aperçoit tout d'un coup, en lisant un catalogue de mode, combien il a été étranger à sa vie (la vie telle qu'elle est considérée dans les catalogues de mode).

1re partie- Sa vie jusque -là.

2^e partie- Le jeu.

3^e partie- L'abandon des compromis et la vérité dans sa nature" Telle est pourtant, d'après Camus lui-même, la première formulation consciente du thème de L'Étranger. Le thème du jeu revient d'ailleurs souvent dans ses notes de cette époque ("pour le Roman du joueur" écrit-il en juillet 1937 ; et sur le manuscrit de Caligula, on trouve comme sous-titre : Le Joueur) ; ce thème sera effectivement présent dans L'Étranger, mais de manière négative : Meursault sera celui qui refuse le jeu de la société.

C'est pourtant à un autre roman que songe Camus en 1937, un roman qui devait s'intituler *La Mort heureuse*¹, qu'il ne terminera jamais, et dont le personnage principal s'appelait Mersault ("Mer- Sol, Mer et Soleil" précisera un jour Camus). Le thème de ce roman est indiqué en août 1937 :

"Combiner jeu et vie" le dernier chapitre de la première partie devait s'achever par : "Descente vers le soleil et la mort (suicide- mort naturelle)." Dans un plan détaillé qui porte la même date, on relève quelques possibilités de rapprochement avec *L'Étranger* : "Mort de la mère" ou "Quartier pauvre- mère" ou encore "Maison devant le Monde – étoiles" ; mais tout ceci est évidemment trop peu de choses pour qu'on puisse considérer *L'Étranger* comme le dernier avatar de *La Mort heureuse* ; celle-ci existera sous forme de roman inachevé ; *L'Étranger* sera un autre roman.

Certains fragments des Carnets se retrouveront parfois fidèlement dans *L'Étranger*, les uns destinés à *La Mort heureuse*, d'autres à des œuvres encore indéterminées ;

d'autres encore montrent que Camus se plaisait à consigner des observations ou des scènes sans même songer à les utiliser plus tard. Ainsi : "Le type qui donnait toutes les promesses et qui travaille maintenant dans un bureau. Il ne fait rien d'autre part, rentrant chez lui, se couchant et attendant l'heure du dîner en fumant, se couchant à nouveau et dormant jusqu'au lendemain. Le dimanche, il se lève très tard et se met à sa fenêtre, regardant la pluie ou le soleil, les passants ou le silence. Ainsi toute l'année. Il attend. Il attend de mourir.

A quoi bon les promesses, puisque de toute façon..." ou (après une visite à l'asile de vieillards de Marengo) : "La vieille femme à l'asile de vieillards. Son amie, l'amie qu'elle s'est faite en trois ans, qui pleure "parce qu'elle n'a plus rien ".

Le concierge de la petite morgue qui est parisien et qui vit là avec sa femme..." ou encore : "Belcourt. Histoire de R. (qui deviendra Raymond Sintès dans L'Étranger) : "J'ai connu une dame... c'était pour ainsi dire ma maîtresse... Je me suis aperçu qu'il y avait de la tromperie : Histoire des billets de loterie (...)" "pourquoi tu travailles pas une demi- journée? Tu me soulagerais bien pour ces petites choses. Je t'ai acheté

l'ensemble, je te donne 20 francs par jour, je te paye le loyer et toi, tu prends le café l'après-midi avec tes amies. Tu leur donnes le café et le sucre. Moi, je te donne l'argent. J'ai bien agi avec toi et tu me le rends mal..." Etc. (Avec L'Étranger,). On trouve enfin dans une note de la fin de l'année 1938 presque mot pour mot, les cinq premières lignes de l'édition définitive de L'Étranger ("Aujourd'hui, maman est morte" etc.), et dans une autre de la même époque des réflexions sur l'horreur qui, chez le condamné à mort, naît de la certitude – "plutôt de l'élément mathématique qui compose cette certitude".

Les Carnets de 1939 et 1940 contiennent des observations qui fourniront des éléments secondaires à L'Étranger : bataille de rue où s'exprime la langue de Cagayous (parler populaire des Européens d'Algérie, dont le style de Raymond Sintès nous donne une idée), ou encore esquisses de personnages : "Le vieux et son chien. Huit ans de haine (on reconnaît bien sûr Salamano). L'autre et son tic de langage : "Il était charmant, je dirai plus, agréable " (il s'agit évidemment de Masson).

Le roman est achevé en mai 1940 (à cette date la France est envahie par l'Allemagne) ; il sera publié deux ans plus tard, en juillet 1942.

On peut donc se faire une idée de la manière dont L'Étranger a germé dans l'esprit de Camus, et dont le thème initial s'est progressivement enrichi. Il serait plus hasardeux de risquer des hypothèses sur l'influence qu'ont pu avoir, sur la composition de l'œuvre, la vie de Camus et les grands événements dont il a été le témoin pendant cette période.

Dans quelle mesure par exemple l'exécution de Weidmann, guillotiné le 16 juin 1939 (exécution qui fit scandale par l'espèce de réunion mondaine qu'elle provoqua, au point qu'il fut décrété que les exécutions capitales n'auraient désormais plus lieu sur la voie publique, mais à l'intérieur des prisons), dans quelle mesure cette exécution a-t-elle pu nourrir l'inspiration de Camus dans les dernières pages du roman ? D'une manière générale, l'œuvre semble avoir été remarquablement imperméable aux grands changements qui s'opéraient dans le monde à cette date. Certains en seront choqués, et trouveront que la parution d'une

telle œuvre en pleine guerre ne peut avoir qu'un effet "démoralisateur" et "démobilisateur".

Si nous avons recueilli les réflexions et les observations à caractère quotidien qui ont pu entrer dans la composition de L'Étranger, c'est parce qu'elles donnent une idée des racines de l'œuvre dans la vie de Camus et des gens qui l'entouraient. A la fin de son Explication de " L'Étranger" Situations), J-P. Sartre découvrait une parenté entre le roman de Camus et les contes de Voltaire (Zadig ou Candide). Il traduisait là une impression de lecteur, fortement appuyée par l'ensemble de son article, et qui n'avait légitimement que faire de la manière dont l'œuvre avait été composée. Si l'on veut cependant adopter un point de vue différent du sien, et chercher à quoi répondait L'Étranger dans la pensée de Camus, on s'apercevra que la comparaison avec Voltaire ne tient pas. Candide était un être abstrait, issu de la volonté de son auteur d'instruire et de divertir. La philosophie de Camus paraît, à l'inverse, ne jamais perdre pied avec le réel ; Meursault est une création romanesque qui porte en elle toute la richesse d'un vécu ; et si l'on peut prendre leçon de l'étranger, il faudra convenir qu'elle est chargée de toute l'ambiguïté du réel.

PARENTÉS

La recherche des sources d'une œuvre est souvent hasardeuse, à moins que l'auteur ne les avoue clairement lui-même. Ainsi pouvait-on penser que Camus avait songé, au moins pour le titre de son roman, au poème en prose de Baudelaire intitulé L'Étranger, jusqu'au jour où il confia à Roger Quilliot que "s'il y avait eu emprunt, il était inconscient et de réminiscence" (Théâtre, Récits, Nouvelles, bibl. De la pléiade); Rien n'interdit en revanche de rechercher les auteurs qui ont pu influencer Camus (les "intercesseurs" comme les nomme.), d'autant que Camus n'a jamais fait mystère des écrivains qu'il aimait, et même dont il se recommandait.

P.-G. Catex montre combien Julien Sorel (*Le Rouge et le Noir*) est "étranger" à son procès de la même manière que Meursault ; Camus fréquentait suffisamment Stendhal pour que le parallèle puisse paraître probant. Le même auteur évoque aussi le crime de Raskolnikov dans Crime et Châtiment de Dostoïevski (que Camus connaissait bien) ; mais c'est finalement pour mieux l'opposer à celui de Meursault. On a

encore songé à Kafka : rappelle comment Camus résume Le Procès dans son étude publiée en 1943 et reprise en appendice dans la dernière édition du Mythe de Sisyphe : L'Espoir et l'Absurde dans l'œuvre de Franz Kafka : "Joseph K... est accusé. Mais il ne sait pas de quoi. Il tient sans doute à se défendre, mais il ignore pourquoi. Les avocats trouvent sa cause difficile. Entre-temps, il ne néglige pas d'aimer, de se nourrir ou de lire son journal. Puis il est jugé. Mais la salle du tribunal est très sombre. Il ne comprend pas grand-chose. Il suppose seulement qu'il est condamné, mais à quoi, il se le demande à peine..." Résumé que Kafka n'eût peut-être pas avoué ; mais résumer une œuvre, c'est déjà l'interpréter ; et en accentuant, sans doute inconsciemment, les ressemblances entre l'œuvre de Kafka et la sienne, Camus rend la filière tout à fait plausible. On peut aussi penser à La Métamorphose : le narrateur de La Métamorphose devenu scarabée, et celui de L'Étranger devenu orphelin pensent à une même chose, également disproportionnée à leur malheur : le mécontentement de leur patron quand il constatera leur absence. (Ce nivellement par la conscience de tous les événements, qu'ils soient ordinaires,

extraordinaires ou proprement fantastiques, est d'ailleurs caractéristique de toute une tradition de la littérature de l'absurde : ainsi voit-on, dans *Amédée ou comment s'en débarrasser* de Ionesco, Amédée et son épouse simplement "ennuyés" de constater qu'un cadavre grandit au point d'occuper tout leur appartement.) Enfin, Camus a rendu compte le 20 octobre 1938, dans *Alger républicain*, de *La Nausée* de Sartre (article reproduit dans *Essais*, bibl. de la Pléiade,) ; le roman de Sartre était, comme *L'Étranger*, écrit à la première personne ; il témoignait d'une prise de conscience devant un monde absurde. Cela ne veut pas dire (les réserves faites par Camus dans son article sont d'ailleurs éloquentes) que *L'Étranger* soit une "imitation" de *La Nausée*. Tout au plus les deux œuvres témoignent elles d'une culture philosophique commune, de préoccupations voisines ; elles sont, chacune à sa manière, le reflet d'une même époque. Mais ces facteurs communs servent surtout à mieux apprécier les différences qui les séparent : nous les examinerons dans le chapitre intitulé *Portée philosophique et morale de L'Étranger*.

"L'ÉTRANGER" DANS L'ŒUVRE DE CAMUS

Première œuvre connue du grand public, L'Étranger n'est pas la première œuvre de Camus. Outre les textes (aujourd'hui perdus) qu'il a écrits pour une revue de lycéens, ses Carnets (entrepris en mai 1935), sa contribution à Révolte dans les Asturies (œuvre collective destinée au Théâtre du Travail et publiée chez Charlot) et son diplôme d'études supérieures intitulé Métaphysique chrétienne et néoplatonisme, Camus songe, depuis 1934 ou 35, à une œuvre qui paraître en mai 1937 : L'Envers et l'Endroit, recueil de cinq essais, réédité en 1958 (avec une nouvelle préface, capitale pour qui veut comprendre l'évolution de Camus; " je sais, y écrit-il, que ma source est dans L'Envers et l'Endroit, dans ce monde de pauvreté de lumière où j'ai longtemps vécu...; Essais, bibl. de la Pléiade,). Source universelle de toute l'œuvre de Camus, source à laquelle il désirait passionnément revenir un jour, L'Envers et l'Endroit a peut-être "déteint" tout particulièrement sur L'Étranger : le drame silencieux de la vieillesse, l'abandon d'une mère âgée s'y retrouvent en filigrane ; mais plus encore, les deux œuvres

reflètent, avec la même simplicité et la même tendresse contenue, un monde de gens modestes et dignes.

En septembre 1940, Camus écrit la première partie du mythe de Sisyphe. L'Étranger est terminé depuis quatre mois à peine. On peut donc penser qu'au moins durant quelque temps, les deux œuvres ont occupé concurremment l'esprit de Camus. Quand Le Mythe de Sisyphe paraît, en 1943, on salue une nouvelle production de "l'auteur de L'Étranger" ; mais on s'avise que ce romancier était avant tout un philosophe ; Meursault est parfois mis sur le même plan, par la critique, que les "hommes absurdes" dont Le Mythe fournit des exemples ; et le roman dans son ensemble est interprété comme une illustration d'un monde absurde dont Le Mythe donnerait la théorie. Sartre lui-même, dont l'Explication de "L'Étranger", parue en février 1943, est déjà si lucide, déclare que "M. Camus, dans Le Mythe de Sisyphe paru quelques mois plus tard, nous a donné le commentaire exact de son œuvre" ; du moins reconnaît-il à L'Étranger une existence autonome et souligne-t-il qu'il ne s'agit nullement d'un "roman à thèse". Camus s'est défendu plusieurs

fois dans sa vie d'être un "philosophe" : il se peut cependant que ses ouvrages philosophiques aient fait du tort à sa production romanesque aux yeux de critiques soucieux de trouver dans la seconde la vérification des premiers. De même Stendhal se serait-il peut-être gardé d'écrire *De l'Amour* s'il avait soupçonné que certains se serviraient de son traité pour schématiser et appauvrir l'univers sentimental de ses romans.

Camus n'est pas de ces écrivains qui composent une œuvre pour se libérer d'une obsession et n'y plus revenir ensuite." Chaque artiste, écrit-il dans la préface de *L'Envers et l'Endroit*, garde ainsi, au fond de lui, une source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit" (*Essais*, bibl. de la pléiade,). Des traces de la continuité de l'œuvre de Camus, on en trouve des preuves jusque dans les plus petits détails. Le fait divers qui figure sur le vieux morceau de journal découvert par Meursault dans sa prison fournira le thème de la pièce intitulée *Le Malentendu*. Dans *La Peste*, il est question d' "une arrestation récente qui avait fait du bruit à Alger. Il s'agissait d'un jeune employé de commerce qui avait tué un Arabe sur une plage. " Si

l'on mettait toute cette racaille en prison, avait dit la marchande, les honnêtes gens pourraient respirer" (Théâtre, Récits, Nouvelles, bibl. de la Pléiade,). Simple clin d'œil au lecteur, ou volonté de préciser une satire contre la moralité bien-pensante qui était latente dans L'Étranger ?

Plus sérieuses sont les réflexions sur la peine de mort dont Camus émaillera toute son œuvre. Dans La Peste encore, Tarrou trouve pour évoquer une sentence fatale dont il a été le témoin des termes presque identiques à ceux de Meursault : "Je compris qu'il demandait la mort de cet homme au nom de la société et qu'il demandait même qu'on lui coupât le cou." L'exécution capitale y est désignée comme "le plus abject des assassinats" (id.) plus tard, Camus s'associera à Arthur Koestler pour publier un ensemble de Réflexions sur la peine capitale (1957). Dans les Réflexions sur la guillotine, qui forment sa contribution à l'ouvrage, Camus décrit, sans ménagements pour la sensibilité du lecteur, les horreurs d'une exécution. Mais ce n'est pas seulement la barbarie des moyens employés qui l'émeut : c'est aussi le bien-fondé juridique d'une pareille

sanction. "Selon un magistrat, rapporte-t-il, l'immense majorité des meurtriers qu'il avait connus ne savaient pas, en se rasant le matin, qu'ils allaient tuer le soir" (Essais, bibl. de la Pléiade) ; Meursault, bien entendu, est dans ce cas.

Plus généralement, le thème de l'innocence et de la culpabilité sera présent dans toute l'œuvre de Camus. On le retrouve dans *La Peste* (a-t-on le droit d'être heureux quand d'autres hommes souffrent ? Faut-il, avec certains chrétiens, voir dans la souffrance le juste châtement de quelque faute originelle ? Ou le résultat d'une absurde fatalité ?). Il emplit enfin la confession de Clamence dans *La Chute*. Faute de retrouver les rivages d'un Éden où tout serait innocence, Clamence se réfugie par désespoir et par bravade dans l'enfer de la culpabilité, une culpabilité complaisante envers soi-même et agressive envers les autres. Liée au thème de la culpabilité, la situation de Meursault devant les hommes, sa qualité d' "étranger" trouveront des échos jusque dans les dernières œuvres de Camus. Sartre se montrait prophétique quand il écrivait en 1943 que "M. Camus aurait tout aussi bien pu choisir pour désigner son

ouvrage le nom d'une œuvre de Georges Gissing : Né en exil".

Quatorze ans plus tard, Camus fera paraître un recueil de nouvelles intitulé L'Exil et le Royaume. Exilé parmi les hommes, Meursault n'éprouve aucun déchirement, parce qu'il reste jusqu'au bout présent au monde et à lui-même. Les héros des dernières nouvelles de Camus ne pourront (parce que le monde est trop envahissant, ou leur conscience trop aiguë) garder la foi de Meursault. Le héros de La Chute (fragment détaché de L'Exil et le Royaume) poussera jusqu'à la limite la conscience de son exil : en se rendant étranger à sa ville, à son prochain, à ce qu'il était jusqu'à présent, il essaiera de conquérir une suprême lucidité qui le rende pleinement présent à lui-même ; mais à quel lui-même ? En refusant le jeu, Meursault était frappé d'exil par les autres, mais il demeurait intact; en jouant sa vie, et en s'exilant de crainte d'être pris de vitesse par la société, Clamence se réduit au rôle d'une conscience qui regarde, qui raille, mais qui s'est vidée de toute substance.

2- Résumé

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre1

Meursault, jeune employé de bureau habitant Alger, reçoit un télégramme de l'asile de vieillards de Marengo lui annonçant la mort de sa mère. Trajet en autobus (il fait chaud, puis à pied (l'asile est à deux kilomètres du village). Les formalités : entrevue avec le directeur de l'asile, visite à la morgue (Meursault refuse de voir le corps de sa mère), conversation avec le concierge, qui lui offre du café au lait ; Meursault accepte. Enfin la veillée, interminable : les amis de la défunte y assistent, rangés autour du cercueil, comme les membres d'un tribunal. L'aube se lève sur une journée magnifique. Le cortège funèbre s'ébranle vers l'église, qui est à trois quarts d'heure de marche. Un vieillard le suit péniblement : Thomas Pérez, le dernier ami de madame Meursault ; à l'asile, on le plaisantait en lui disant : "C'est votre fiancée." La chaleur est devenue torride. La suite défilera comme un rêve dans l'esprit de Meursault : l'église, le cimetière, l'évanouissement du vieux Pérez, l'attente, "ma joie quand l'autobus est entré dans le nid de lumières d'Alger et que j'ai pensé que j'allais me coucher et dormir pendant douze heures".

Chapitre 2

C'est samedi. En se réveillant, Meursault comprend que son patron ait eu l'air mécontent en lui accordant deux jours de congé pour l'enterrement de sa mère : cela lui en fait quatre de suite. Il va se baigner au port, et rencontre Marie

Chapitre 3

Lundi : le bureau, le patron, le travail. Sortie à midi et demi avec son collègue Emmanuel. Déjeuner au bar chez Céleste comme d'habitude. Sieste, cigarette, le tram, de nouveau le bureau. Retour le soir le long des quais. Dans l'escalier, Meursault rencontre le vieux Salamano, son voisin de palier, accompagné de son chien, qui ne le quitte pas, et qu'il martyrise ; puis son deuxième voisin de palier, Raymond Sintès, qui l'invite venir "manger un morceau" avec lui ; il porte un pansement à la main : il s'est fait blesser au cours d'une dispute. Raymond propose à Meursault de devenir "son copain", et se confie à lui : l'homme avec qui il s'est querellé est le frère d'une femme qu'il "entretient", et chez qui il a décelé de la "tromperie". Il l'a déjà battue, mais ne l'estime pas assez punie ; il veut lui écrire une lettre, pour la faire revenir, et ensuite l'humilier. Meursault rédige la lettre.

"Maintenant, lui dit Raymond, tu es un vrai copain".

Chapitre 4

La semaine s'écoule. Samedi à la plage avec Marie. Le soleil ; l'eau tiède, le goût du sel, et la fraîcheur des lèvres de Marie ; tous deux reviennent chez Meursault : "J'avais laissé ma fenêtre ouverte et c'était bon de sentir la nuit d'été couler sur nos corps bruns." Le lendemain, ils entendent les bruits d'une dispute chez Raymond ; celui-ci frappe une femme en l'injuriant.

Un agent met fin à la dispute. Après le départ de Marie, Raymond vient voir Meursault et lui demande de lui servir de témoin. Meursault accepte. Ils sortent ensemble l'après-midi. Meursault le trouve "gentil" avec lui et pense que "c'était un bon moment". A leur retour, ils trouvent Salamano sans son chien. Le vieux leur explique comment il s'est sauvé ; inquiet, il viendra rendre visite à Meursault, le soir." Puis il m'a dit : "Bonsoir." Il a fermé sa porte et je l'ai entendu aller et venir. Son lit a craqué. Et au bizarre petit bruit qui a traversé la cloison, j'ai compris qu'il pleurait. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à maman."

Chapitre 5

Raymond invite Meursault et Marie à passer le dimanche suivant chez un ami dans un cabanon près d'Alger. Toute la journée un groupe d'Arabes l'a suivi, parmi lesquels se trouvait le frère de son ancienne maîtresse. Son patron propose à Meursault un emploi à Paris ; Meursault lui répond que cela lui est égal. Le soir, Marie lui demande s'il veut se marier avec elle ; il lui répond que cela lui est égal, et comme elle lui dit qu'elle voudrait se marier avec lui, il accepte. Dîner chez Céleste, à la même table qu'une petite femme affairée aux gestes saccadés. Sur le pas de sa porte, Meursault retrouve Salamano, qui lui annonce que son chien est définitivement perdu. Ils parlent du chien, puis Salamano parle à Meursault de sa mère : dans le quartier, on l'a mal jugé quand il l'a mise à l'asile, mais lui, Salamano, savait que Meursault aimait beaucoup sa mère.

Chapitre 6

Le dimanche, quand Marie l'éveille, Meursault se sent mal à l'aise. Ils s'apprêtent à partir avec Raymond. La veille, Meursault a témoigné que la fille avait "manqué" à Raymond. Au moment où ils sortent, Raymond aperçoit sur le trottoir d'en face un groupe d'Arabes qui les regardent ; parmi eux, il y a "son type". Mais c'est maintenant "une histoire finie". Ils prennent l'autobus jusqu'au cabanon de l'ami de Raymond, un nommé Masson, grand gaillard sympathique marié à une petite Parisienne. Meursault et Marie nagent ensemble puis s'allongent au soleil. Le déjeuner terminé, il est encore tôt et le soleil tombe d'aplomb sur le sable quand Meursault, Raymond et Masson vont se promener sur la plage. Tout au bout, ils aperçoivent soudain deux Arabes." C'est lui", dit Raymond reconnaissant son adversaire. Une courte bagarre s'engage à laquelle Meursault ne prend pas part. L'un des Arabes a tiré un couteau, Raymond est blessé, sans gravité. Vers une heure et demie, il retourne sur la plage, Meursault l'accompagne. Les deux Arabes sont encore là, allongés près d'une source. Raymond veut "descendre" son adversaire mais Meursault lui recommande d'attendre que l'autre l'ait provoqué, et par précaution, il lui prend son revolver. Les

deux Arabes se retirent tranquillement. La chaleur est insoutenable. A peine de retour au cabanon, Meursault éprouve le besoin de revenir se promener sur la plage, et il se dirige vers la source pour y prouver un peu de fraîcheur : Je "type" de Raymond est revenu. Meursault va vivre la suite des événements dans une espèce de demi inconscience ; il serre le revolver de Raymond dans sa poche, envisage de faire demi-tour, mais sent la plage "vibrante de soleil" que se presse derrière lui ; l'Arabe a tiré son couteau ; les yeux aveuglés de sueur, Meursault crispe sa main sur le revolver, la gâchette cède. "C'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur."

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre I

Interrogatoires chez le juge. Visite de l'avocat désigné d'office, qui questionne Meursault sur sa mère et les sentiments qu'il avait pour elle. Meursault ne parle pas comme il faudrait en pareille circonstance. Nouvel interrogatoire chez le juge. Meursault ne manifestant aucun regret, le juge invoque Dieu et le Christ. Suite de l'instruction, qui va durer onze mois.

Chapitre 2

La vie de Meursault en prison. Visite de Marie. Meursault s'habitue peu à peu aux privations et ne se trouve "pas trop malheureux". Ses occupations dans sa cellule : ses souvenirs, le sommeil, et la lecture d'un vieux morceau de journal trouvé par hasard.

Chapitre 3

L'été est revenu. Début du procès. Meursault découvre l'assistance depuis son box d'accusé : les jurés, les journalistes, la cour, les témoins. Le président interroge Meursault sur sa mère, sur le meurtre de l'Arabe. Puis c'est le défilé des témoins : le directeur de l'asile, le concierge, le vieux Pérez.

Le tribunal apprend qu'on n'a pas vu Meursault pleurer à l'enterrement de sa mère, qu'il a refusé de la voir une dernière fois, qu'il a fumé et bu du café au lait. Pour Céleste, ce qui arrive à Meursault est un "malheur" ; il ne peut en dire plus. Traquée par le procureur, Marie avoue que sa "liaison irrégulière" avec Meursault date du lendemain de l'enterrement, et qu'ils sont allés le soir même de leur rencontre voir un film de Fernandel. Les témoignages de Masson et Salamano sont à peine écoutés. Mais l'avocat général révèle à la cour que Raymond est un "souteneur" ; Meursault a écrit la lettre qui est à l'origine du drame, il a fourni un témoignage de complaisance en faveur de Raymond : leur complicité ne fait aucun doute, et le crime de Meursault est évidemment un crime crapuleux. L'avocat proteste "Enfin, est-il accusé d'avoir enterré sa mère ou d'avoir tué un homme ?" "J'accuse cet homme, répond le procureur, d'avoir enterré une mère avec un cœur de criminel."

Chapitre 4

Meursault assiste au procès comme s'il y était étranger. On parle de lui, mais sans jamais lui demander son avis. Aux yeux du procureur, Meursault a prémédité son crime. Le procureur retrace les faits en dénonçant l'insensibilité de l'accusé. C'est un parricide que les jurés ont à juger, un monstre, qui n'a "rien à faire avec une société" dont il méconnaît "les règles les plus essentielles".

Le procureur réclame la tête de l'accusé. L'avocat plaide la provocation, il vante les qualités morales de Meursault ; mais celui-ci ne l'écoute plus ; sa vie lui revient en mémoire. Il éprouve une grande lassitude tandis qu'on s'empresse autour de son avocat pour le féliciter. Une longue attente, un brouhaha, le silence de la salle, enfin le président qui annonce que Meursault aura "la tête tranchée sur une place publique au nom du peuple français".

Chapitre 5

Meursault a refusé de voir l'aumônier. Il pense au "mécanisme implacable" qui le conduira à la mort, à ses chances de s'y soustraire. Rien n'est plus important qu'une exécution capitale. La guillotine, l'aube du jour où on viendra le chercher. Et aussi son pourvoi, l'hypothèse d'une grâce. Meursault pense à Marie, qui a cessé de lui écrire, quand l'aumônier pénètre dans sa cellule. Ses paroles de douceur et d'espoir mettent Meursault hors de lui. "Aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme." Il se précipite sur l'aumônier, le saisit au collet et l'insulte. Après son départ, Meursault retrouve le calme. "Devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore.

Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine."

3- Forme et interprétation

LE CADRE

L'action se situe Presque entièrement à Alger. Le faubourg qu'habite Meursault est Belcourt. Camus y a vécu avec sa mère à partir de 1914, au 93 de la rue de Lyon (actuelle rue Belouizdad). Le vieux Salamano promène d'ailleurs son chien "le long de la rue de Lyon", ou encore au Champ de Manœuvres où, tout jeune, Camus jouait au football. Tous les autres détails concernant Alger se réfèrent exactement à la réalité : la prison sur les hauteurs de la ville, le square près du Palais de justice, le stade (situé tout au bout de la rue de Lyon) d'où le tramway ramène spectateurs et joueurs... De même, l'asile de vieillards de Marengo, son éloignement de la ville, ont été scrupuleusement observés.

En revanche, ainsi que l'a fait remarquer, la plage où se déroule le drame, et que Camus place dans la banlieue algéroise, est le fidèle reflet d'un souvenir de Trouville, petite ville du département d'Oran, consigné dans ses Carnets : "Trouville. Un plateau plein d'asphodèles devant la mer. De petites villas à barrières vertes ou blanches, à véranda, quelques-unes enfouies sous les tamaris, quelques autres nues au milieu des pierres. La mer gronde un peu, en bas. Mais le soleil, le vent léger, la blancheur des asphodèles, le bleu déjà pur du ciel, tout laisse imaginer l'été..." (Carnets, Comparer avec L'Étranger)

DURÉE DE L'Action

La première partie du récit couvre dix-huit jours, entre le jeudi où Meursault reçoit le télégramme et le dimanche du drame. Nous sommes au début du roman au mois de juin (la saison de football, qui n'excédait jamais le 30 juin en Algérie, n'est pas terminée :). Sans doute sommes-nous en juillet le jour du meurtre.

La deuxième partie couvre près d'un an : l'instruction a duré onze mois, auxquels il faut ajouter le temps du procès et les jours que Meursault passe dans sa cellule après le verdict. Le procès lui-même se déroule en juin.

Deux remarques s'imposent déjà :

1. Bien qu'il s'étale sur un an, le récit se situe Presque entièrement en été, et plus précisément en juin- juillet.

20. Le temps du roman est linéaire, c'est-à-dire qu'il ne comporte pas de retour en arrière à l'intérieur du récit de Meursault. Chaque chapitre nous fait progresser dans le temps, à l'exception des chapitres 1 et 2 de la deuxième partie, qui relatent des événements d'une même période, mais de caractère différent.

LE POINT DE VUE DU NARRATEUR

L'Étranger est un roman écrit à la première personne : c'est dire que, dans une certaine mesure, Camus s'identifie à Meursault, son personnage principal, et lui délègue son rôle de narrateur. Aussi, contrairement à ce qui se produit dans *Le Rouge et le Noir*, par exemple, ou encore dans *Madame Bovary*, où le narrateur survit à ses personnages, nous n'assistons pas à la mort de Meursault, puisque celui-ci ne saurait être en mesure de raconter sa propre mort.

Mais faut-il admettre que le récit est une sorte de journal que Meursault tiendrait presque au jour le jour ? Ou que, après sa condamnation, il reconstitue l'histoire de son drame, en partant du premier événement (la mort de sa mère) retenu à son procès ?

* * *

4. L'art de Camus

LE STYLE DE "L'ÉTRANGER"

Le style de L'Étranger frappe par sa simplicité, par son naturel. Qualités qui ne vont pas sans équivoque : il peut sembler, quand on lit L'Étranger, que l'art du roman est à la portée de tous. De mémé les tableaux de Mondrian ou l'église de Ronchamp de Le Corbusier peuvent-ils, mieux que les peintures léchées de Meissonnier ou les immeubles rococo du siècle dernier, encourager des vocations de peintre ou d'architecte chez un public profane : il faut comprendre que le refus de l'ornement ne vient pas forcément d'une insuffisance, et qu'il n'est pas de chemin plus difficile, en art, que la conquête de la simplicité.

Une simplicité conquise

Parlant de ce qu'il appelle "la nouvelle écriture neutre", Roland Barthes écrit : "Cette parole transparente, inaugurée par L'Étranger de Camus, accomplit un style de l'absence qui est presque une absence idéale du style" (Le Degré zéro de l'écriture, bibl. Médiations, éd. Gonthier,) ; c'est, dit-il encore,

"une écriture innocente". Nous dirions plutôt que c'est une écriture qui feint d'être innocente : en somme, l'écriture la plus éloignée d'une innocence véritable.

On ne trouve pas, derrière l'écriture de Camus, les habitudes rhétoriques, les volontés d'expression propres aux grands romanciers français du XIXe siècle et caractéristiques, suivant Roland Barthes, d'une idéologie bourgeoise.

Mais tout caractère social, ethnique, et peut-être idéologique, n'est pas pour autant banni de *L'Étranger*. Sartre soulignait déjà dans son Explication de "*L'Étranger*" cet aspect brut, inerte du style de Camus : "On disait de Renard qu'il finirait par écrire : "La poule pond. " M. Camus et beaucoup d'auteurs contemporains écriraient : "Il y a la poule et elle pond. "C'est ainsi qu'ils aiment les choses pour elles-mêmes, ils ne veulent pas les diluer dans le flux de la durée. Mais en écrivant ainsi dans *L'Étranger*, Camus ne fait souvent que traduire fidèlement une façon de parler typique des Français d'Algérie, elle-même héritée du style et du rythme du récit des Arabes : transcription simple des faits, appréciés en eux-mêmes, sans qu'il soit besoin de les organiser et surtout de les coordonner dans un discours cohérent, et qui finissent, en s'accumulant, par prendre une dimension épique. Tel est le récit de Raymond Sintès inspiré à

Camus, nous l'avons vu, par une scène de bagarre dans la rue et transcrite sur le vif dans ses Carnets. Le ton est alors très proche des épisodes si savoureux qui émaillent *Noces* ou *L'Été*.

Mais à la différence de ces deux œuvres, *L'Étranger* n'est pas un essai ; c'est Meursault qui parle, et la façon dont il traduit ses impressions ou les événements dont il a été le témoin leur donne un sens à l'intérieur de la fiction.

En évoquant par de petites phrases courtes, que ne relie le plus souvent aucun rapport de cause ou de conséquences, les faits apparemment les plus anodins et les plus importants, Meursault paraît dénoncer comme de simples préjugés les points de vue différents que nous en avons ordinairement.

Son style exprime que pour lui, il n'existe pas de petit problème ; son observation des détails (les vis du cercueil) ou sa manière de peser en toutes choses le pour et le contre ("dans un sens... dans un autre...") révèlent un esprit scrupuleux et observateur. Camus ne prend pas Meursault comme intermédiaire pour écrire un reportage : il s'oblige, à travers lui, à une difficile ascèse pour redécouvrir un monde nivelé par l'œil neuf d'un personnage indifférent aux valeurs humanistes traditionnelles 1.

L'humour

Il y a pourtant toutes chances pour que le lecteur ne se plie pas si facilement à cette abolition des significations établies.

De même coup, la vision de Meursault conduira moins à une conversion qu'à une réflexion étonnée, voir critique, sur la manière dont les choses lui apparaissent. C'est un point de discussion entre les commentateurs de L'Étranger de savoir si Meursault est un humoriste, ou s'il n'est qu'un agent bien involontaire de l'humour de Camus : question difficile à résoudre dans les limites de l'œuvre ; ne peut que se borner à relever les traces d'humour dans son langage.

Certaines expressions ont pour seul effet de nous faire redécouvrir le sens profond de formules stéréotypées. Ainsi : "Ils hurlaient et chantaient à pleins poumons que leur club ne périrait pas" redonne, par la grâce du style indirect, toute sa force au verbe "périr", dont on oublie la signification quand il est simplement scandé dans un slogan de "supporters". Mais souvent, la vision "humoristique" Meursault peut avoir une portée bien plus grande. Déjà, à l'enterrement, le cérémonial est observé par Meursault avec un tel détachement qu'il prend l'allure d'un rite sans signification réelle, et à la limite ridicule. Ainsi : "Devant le bâtiment, il y avait le curé et deux enfants de

Chœur. L'un de ceux-ci tenait un encensoir et le prêtre se baissait vers lui pour régler la longueur de la chaîne d'argent. Quand nous sommes arrivés, le prêtre s'est relevé. Il m'a appelé "mon fils" et m'a dit quelques mots. Il est entré ; je l'ai suivi." A plus forte raison le procès, entouré d'un cérémonial encore plus compliqué et plus creux, semblera-t-il dénoncé dans son insincérité par le seul récit de son déroulement.

Toutefois, ainsi que le laissent supposer nos conclusions antérieures, cet humour va diminuant vers la fin du roman.

Quand il s'étonne qu'on le tienne à l'écart du procès, Meursault fait plus que décrire un rite bizarre : il en dénonce presque expressément l'absurdité et l'injustice ; du moins en est-il "gêné". Il ne nous laisse pas découvrir que son avocat est "ridicule" : il le dit. Enfin, la visite de l'aumônier ne laisse plus la place au moindre trait d'humour, car Meursault a compris que, loin d'être sans signification, la comédie dont le prêtre joue le dernier acte est un complot savamment manigancé. Le récit pouvait jusqu'alors faire penser à un conte de Voltaire ; s'il y a du voltairianisme dans les dernières pages, il est d'une autre sorte : l'intolérance et l'hypocrisie y sont dénoncées (à travers Meursault encore, mais à peine : on croit entendre Camus) avec une passion qui ne saurait se plier à l'humour du conte.

Poésie de "L'Étranger"

Sartre observe que, dans de rares moments, "l'auteur, infidèle à son principe, fait de la poésie". Mais le principe en question n'a jamais été mis en avant par Camus, c'est Sartre qui le lui prête. Et nous ne croyons pas que Camus ne l'ait jamais avoué. Aussi préférons-nous l'analyse de Robbe-Grillet, qui note que "nous découvrons, de plus en plus nombreuses à mesure que s'approche l'instant du meurtre, les métaphores classiques les plus révélatrices, nommant l'homme ou sous-tendues par son omniprésence : la campagne est "gorgée de soleil", le soir est "comme une trêve mélancolique", la route défoncée laisse voir la "chair brillante" du goudron, la terre est "couleur de sang", le soleil est une "pluie aveuglante", son reflet sur un coquillage est une épée de lumière", la journée à "jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant" – sans compter la "respiration" des vagues "paresseuses", le cap "somnolent", la mer qui "halète" et les "cymbales" du soleil..." (Pour un nouveau roman, coll. Idées, N.R.F.). Si la tendresse qui se dégage du roman n'est exprimée qu'à mots couverts et si Meursault se montre singulièrement maladroit pour parler aux êtres (voir son comportement avec Marie, ou l'association d'idées entre sa mère et le chien de Salamano), il parle avec sensibilité, parfois avec lyrisme, de la nature.

Poésie des éléments, où les sentiments humains pris en eux-mêmes n'ont pas de place : telle va être cependant l'évolution de Meursault que les sentiments qu'il ignorait en lui, ou qu'il faisait taire par pudeur, vont, en se libérant dans la révolte pleine d'espoir qui s'exprime dans la dernière page, s'intégrer au sentiment de la nature qui semblait jusqu'alors dominant chez lui. La paix de l'été s'identifie alors à celle de son cœur, et la tendresse du monde rejoint celle qu'il ose exprimer en pensant à sa mère ; la nuit enfin n'est pas seulement chargée d'étoiles : elle se charge aussi de "signes".

La grande poésie, disait un jour un critique, résulte toujours de "la fusion des sensations naturelles et des émotions morales". C'est à cette fusion qu'accède Meursault à la fin de L'Étranger. En prenant pleinement conscience de lui-même, Meursault devient aussi un poète.

Conclusion

CLASSICISME DE "L'ÉTRANGER"

"L'Étranger, œuvre inspirée par la technique romanesque américaine, qui rejoint les préoccupations des existentialistes et annonce le " nouveau roman". Qui pourrait réfuter une conclusion de ce genre ? Et pourtant, Camus n'a jamais caché qu'il aurait donné cent Hemingway pour un Stendhal ou un Benjamin Constant, il a manifesté plusieurs fois son opposition aux philosophies dites existentialistes, et il n'a accordé aux tentatives du "nouveau roman" dont il a été le témoin qu'un bien médiocre intérêt. Alors ? Faut-il conclure à son inconséquence ?

La vérité est que Camus est de ces auteurs qui ne considèrent pas une œuvre littéraire comme le champ d'expérimentation d'une technique ou d'une philosophie. Se donnant pour but d'étudier le comportement d'un homme qui se refusait à livrer son mystère, il rejoignait naturellement le parti pris "behaviouriste" de certains écrivains. En dénonçant les procédés d'une société qui préfère étiqueter les êtres plutôt que les accepter tels qu'ils sont et leur donne une essence pour

pouvoir ensuite tolérer leur existence, il décernait malgré lui à Meursault l'auréole des héros existentialistes. Et en faisant parler Meursault d'une manière conforme à la vision du monde qu'il lui prêtait, il découvrait par une réflexion existentielle le style que d'autres réinventeraient après lui par une réflexion sur les procédés de l'écriture.

Camus avouait volontiers, en particulier au sujet de L'Étranger, ses prétentions au classicisme. Être classique, c'était pour lui "dire le moins", et suggérer le plus. A cet égard, L'Étranger est d'un classicisme militant, et Camus ne se contente pas de suggérer un univers de tendresse et d'accord avec le monde : il dénonce ceux qui ont besoin de l'emphase du verbe pour avoir la chance de saisir l'ombre d'une idée ou d'un sentiment. Ce classicisme n'est pas pur ni innocent : il est nourri d'une comédie et d'une rhétorique antérieures, présentes, fut-ce au travers de l'humour, dans L'Étranger ; de même les silences de Meursault ne sont pas seulement ceux de l'extase : ils sont mutisme délibéré face à des bavardages impudents.

Mais L'Étranger est classique d'une manière plus profonde : Camus y a trouvé une forme originale qui n'en finit pas d'être imitée pour exprimer une tragédie assez universelle pour que ses "ennemis" existentialistes eux-mêmes s'y reconnaissent.

Que, face à une société qui aime les grands mots, Meursault soit un martyr de la litote importe moins pour le classicisme de L'Étranger que les litotes employées par Camus pour le suggérer. Encore que pour Camus, ce soit tout un ; n'aurait-il pu dire au sujet de L'Étranger ce qu'il disait si simplement au sujet d'une autre de ses œuvres : "J'ai adapté la forme au sujet, voilà tout" ?

*

*

*

BIBLIOGRAPHIE

I- Corpus :

- **Sand (George)**, "La Mare au diable" Edition présentée, annotée par Marie-Hélène Robinot, Larousse, ISBN, 1993.
- **Sand (George)**, "La Mare au diable – François le champi"
Édition de P. Salomon et Jean Mallion.
Éditions Garnier Frères, Paris, 1981.
- **CAMUS (Albert)** philosophe et écrivain français [1913-1960]
L'ÉTRANGER. Roman. Paris : Les Éditions
Gallimard, 1942, 172 pp. NRF. Impression : 1950.

II- Ouvrages généraux :

1-	Agard (Brigitte) et France Boireau (Marie) , " <u>Le XIXème siècle en Littérature</u> " Hachette, Paris, 1986.
2-	Ambrière (Madeleine) , " <u>Précis de littérature française du XIXème siècle</u> " presses universitaires de France, Paris, 1990.
3-	Balzac , " <u>Les paysans</u> " éd. S. de Sacy, folio, Paris, 1975.
4-	Beuve (Sainte) , " <u>La littérature française des origines à 1870 – dix-neuvième siècle</u> " la renaissance du livre, Paris, 1993.
5-	Bony (Jacques) , " <u>Lire le romantisme</u> " Dunod, Paris, 1992.
6-	Bourneuf (Roland) et Réal Ouellet , " <u>L'univers du roman</u> " Éd. P.U.F., Paris, 1989.

7-	Bruneau , " <u>Histoire de la langue française</u> " T. XII. L'époque romantique, Hachette, Paris, 1992.
8-	D'Ormesson (Jean) , " <u>Une autre histoire de la littérature française I</u> " Nil Éditions, 1997.
9-	De Beaumarchais (Jean-Pierre) et Couty (Daniel) , " <u>Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française</u> " Bordas, Paris, 1994.
10-	Dédier (Joseph) et Hazard (Paul) , " <u>Histoire de la littérature française illustrée</u> ", tome second, librairie Larousse, Paris, 1924.
11-	Décote (Georges), Dubosclard (Joël) et autres écrivains , " <u>XIXème siècle</u> " Hatier, Paris, 1991.
12-	Delattre (Simone) , " <u>Les douze heures noires, La nuit à Paris au XIXème siècle</u> " préface d'Alain Corbin, Éditions Albin Michel S.A., Paris, 2000.
13-	Dubled (V.), Claretie (Jules), Mme Camille Pert et Marcel Prévost , " <u>La femme dans la nature, dans les mœurs, dans la légende, dans la société</u> " tome IV, Maison d'Édition Bong et Cie, Paris, 1998.
14-	Duby (Georges), Mandrou (Robert) , " <u>Histoire de la civilisation française XVII-XXème siècle</u> " Armand Colin, Paris, 1976.
15-	Dumas (Alexandre) , " <u>Mes mémoires</u> " 1852, Éditions Robert Laffont S.A., Paris, 1989 (Préface de Claude Schopp).

16-	Durvye (Catherine) , " <u>A la découverte du roman</u> ", Ellipses édition, Paris, 2000.
17-	Echelard (Michel) , " <u>Histoire de la littérature en France au XIXème siècle</u> " Hatier, Paris, Septembre 1984.
18-	Fortassier (Rose) , " <u>Le roman français au XIXème siècle</u> " Deuxième édition corrigée 1988. 1 ^{ère} édition 1982, presses universitaires de France, Paris, 1982.
19-	Guth (Paul) , " <u>Histoire de la littérature française</u> " tome 2 "de la révolution à la belle époque", Flammarion, Paris, 1981.
20-	Lanson (G.) et P. Tuffrau , " <u>Manuel illustré d'Histoire de la littérature française des origines à l'époque contemporaine</u> " quatrième édition, Hachette, Paris, 1932.
21-	Lalande (Bernard) , " <u>Sainte-Beuve, Causeries du Lundi</u> " Extraits III, les contemporains, Librairie Larousse, Paris, 1850.
22-	Lemaître (Henri) , " <u>Dictionnaire Bordas de littérature française</u> " Bordas, Paris, 1994.
23-	Michel (Arlette), Colette Becker, Patrick Berthier, Mariane Bury et Dominique Millet , " <u>Littérature française du XIXème siècle</u> ". Presses universitaires de France (PUF), Paris, 1993.
24-	Nony (Danièle) et Alain André , " <u>Littérature Française, Histoire et Antologie</u> " Hatier, Paris, 1987.

25-	P. Makward (Christiane) et Madeleine Collent-Hage, <u>“Dictionnaire littéraire des femmes de langue française”</u> Éditions Karthala, Paris, 1996.
26-	Petitier (Paule), <u>“Littérature et idées politiques au XIXème siècle 1800-1870”</u> Éditions Nathan, Paris, 1996.
27-	Raimond (Michel), <u>“Le roman”</u> Éd. Armand Colin, Paris, 1989.
28-	Raimond (Marcel), <u>“Romantisme et rêverie”</u> Librairie José Corti, Paris, 1978.
29-	Reuter (Yves), <u>“Introduction à l’analyse du roman”</u> deuxième édition, Dunod, Paris, 1976.
30-	Rey (Pierre Louis), <u>“La littérature française du XIXème siècle”</u> Armand Colin éditeur, Paris, 1993.
31-	Roy (Claude), <u>“Descriptions critiques, XIXème siècle, les soleils du romantisme”</u> Gallimard, Paris, 1974.
32-	Roy-Reverzy (Éléonore), <u>“Le roman au XIXème siècle”</u> Éditions SEDES, ISBN, 1998.
33-	Salomon (Pierre), <u>“Le roman et la nouvelle romantique”</u> Masson et Cie, Paris, 1970.
34-	Scherer (Jacques), <u>“La dramaturgie classique en France”</u> Librairie Nizet, Paris, sans date.
35-	Vaillant (Alain), Jean-Pierre Bertrand et Philippe Régnier, <u>“Histoire de la littérature française du XIXème siècle”</u> Nathan, Paris, 1998.

II-Ouvrages consacrés à George Sand et à ses œuvres :

1-	Barbéris (Marie-Anne) , " <u>George Sand, La Mare au diable suivie de La petite Fadette</u> " Larousse, ISBN, Paris, 1989.
2-	Baroli (Marc) , " <u>La vie quotidienne dans le Berry au temps de George Sand (1830-1914)</u> " Hachette, Paris, 1982.
3-	Barry (Joseph) , " <u>George Sand ou le scandale de la liberté</u> " traduit de l'Américain, par Marie-France de Paloméra «infamous women : life of George Sand», Éditions du Seuil, ISBN, 1982.
4-	Becker (Marie-Laure) , " <u>George Sand, une œuvre, La Mare au diable, un thème, la vie à la campagne</u> " Hatier, Paris, 1986.
5-	Benaïssa (Zeinelabidine) , " <u>George Sand, La petite Fadette</u> " Cérès Éditions, Tunis, 1995.
6-	Boisdeffre (Pierre de) , " <u>George Sand, La Mare au diable</u> " Librairie générale française, 1973.
7-	Fermigier (André) , " <u>George Sand, François le champi</u> " Gallimard, 1973, pour la "Vie de George Sand" 1976, pour "la préface, la notice et les notes".
8-	Flutre (Fernand) , " <u>George Sand, La Mare au diable</u> " Boulevard, Saint-Germain, Paris, Hachette, 1935.
9-	Karénine (W.) , " <u>George Sand, sa vie et ses œuvres</u> " tome III, Plon-Nourrit, 1899-1912.

10-	Robinot-Bichet (Marie-Hélène) , " <u>George Sand, La Mare au diable</u> " Larousse, ISBN, 1993.
11-	Rocheblave (S.) , " <u>George Sand, la Mare au diable et François le champi</u> " Comédie, Larousse, Paris, 1932.
12-	Salomon (Pierre) , " <u>George Sand</u> " Hatier-Boivin, Paris, 1953.
13-	Salomon (Pierre) et J. Mallion , " <u>George Sand, La Mare au diable – François le champi</u> " Éd. Garnier Frères, Paris, 1981.
14-	Salomon (Pierre) et Jean Mallion , " <u>George Sand, La petite Fadette</u> " Éditions Garnier Frères, Paris, 1981.
15-	Vincent (Louise) , " <u>Le Berry dans l'œuvre de George Sand</u> " Champion, Paris, 1916.

II-Ouvrages consacrés à Albert Camus et à ses œuvres :

1-	Camus (Albert) <u>L'Étranger</u> : Textbuch : Nouvelle édition. Texte intégral avec des documents supplémentaires présenté et annoté par Franz Rudolf Weller : Texte integral. . Bibliothek - Französische Abteilung) Edité par Diesterweg, 1999.
2-	Pierre-Louis REY : <u>L'Étranger d'Albert Camus, Profil D'une Œuvre</u> , Editeur : Hatier, 2003.
3-	Lippold, Frédéric : <u>Fiche de lecture illustrée - L'Étranger, d'Albert Camus</u> , Editeur : CreateSpace Independent Publishing Platform, 2018.
4-	Weber, Pierre ; Duval, Larissa ; L'Étranger d'Albert Camus (Analyse de l'œuvre) : Comprendre la littérature avec lePetitLittéraire.fr Editeur : le PetitLitteraire.fr, 2011.